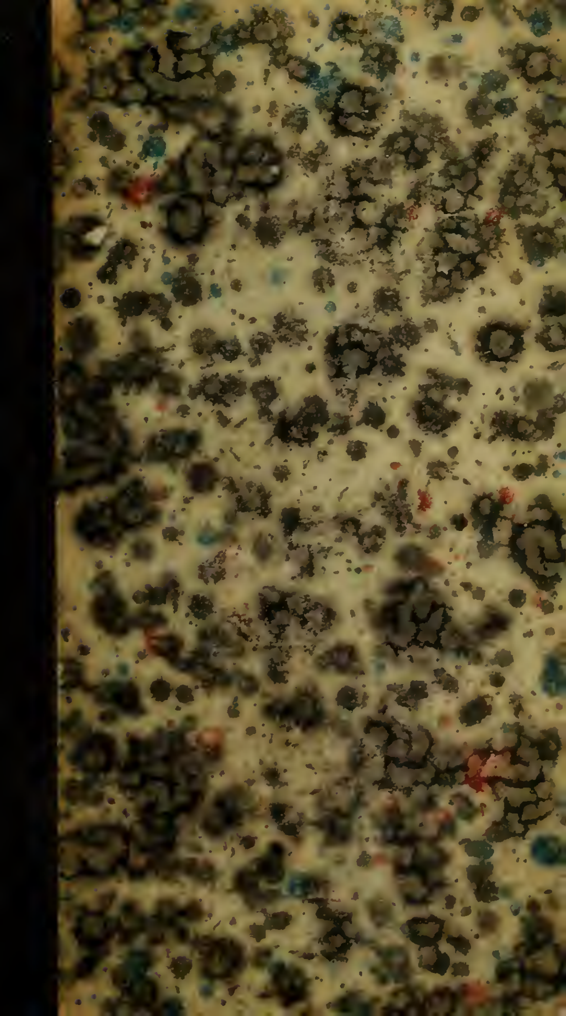
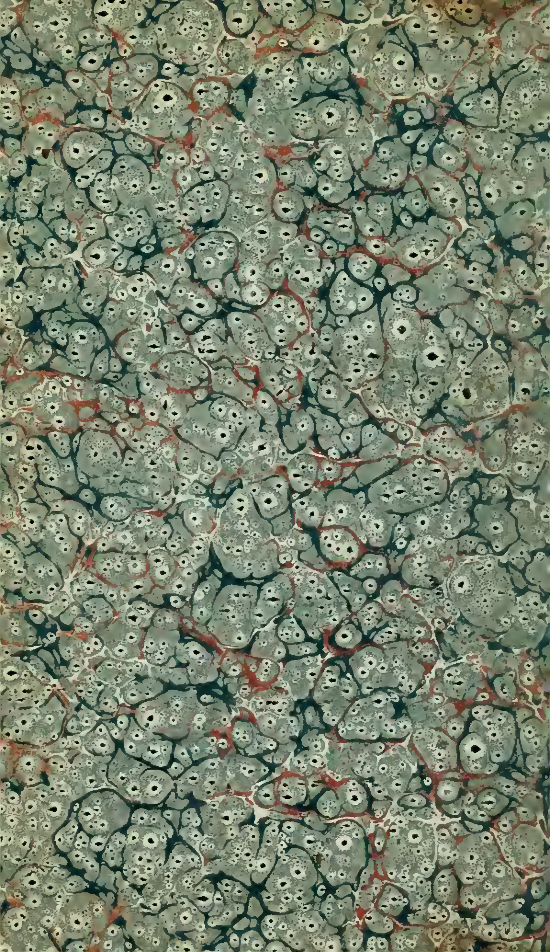
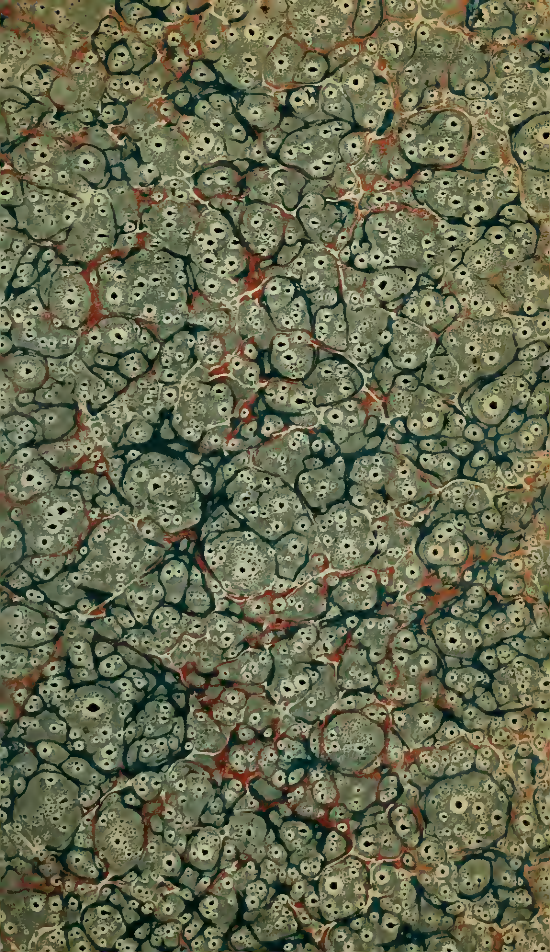






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VAUVENARGUES.

IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins S. J., n°. 14, à Paris.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VAUVENARGUES

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

ET ACCOMPAGNÉES

DES NOTES DE VOLTAIRE, MORELLET, FORTIA, SUARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME II.



A PARIS,

CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,

RUE St.-ANDRÉ-DES-ARTS, No. 68.

M DCCC XXIII.

RÉFLEXIONS

ET

MAXIMES.

1.

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

2.

L'esprit de l'homme est plus pénétrant que conséquent, et embrasse plus qu'il ne peut lier.

3.

Lorsqu'une pensée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter [1].

[1] Une pensée *qui porte une expression* est hardi et beau. *C'est la marque ;* expression négligée. M.

4.

La clarté orne les pensées profondes.

5.

L'obscurité est le royaume de l'erreur.

6.

Il n'y aurait point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes, rendues clairement [1].

7.

Ce qui fait souvent le mécompte d'un écrivain, c'est qu'il croit rendre les choses telles qu'il les aperçoit ou qu'il les sent.

8.

On proscrirait moins de pensées d'un ouvrage, si on les concevait comme l'auteur.

9.

Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme

[1] *Il n'y aurait point d'erreurs*, etc. L'auteur veut parler des erreurs de raisonnement, de spéculation ; cette maxime ne peut s'appliquer aux erreurs de fait. L'expression est trop générale. S.

une profonde découverte, et que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons souvent que c'est une vérité qui court les rues.

10.

Il est rare qu'on approfondisse la pensée d'un autre ; de sorte que s'il arrive dans la suite qu'on fasse la même réflexion, on se persuade aisément qu'elle est nouvelle, tant elle offre de circonstances et de dépendances qu'on avait laissé échapper.

11.

Si une pensée ou un ouvrage n'intéressent que peu de personnes, peu en parleront.

12.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

13.

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs,

mais laborieux de la prudence, sont toujours tardifs.

14.

L'espérance anime le sage, et leurre le présomptueux et l'indolent, qui se reposent inconsidérément sur ses promesses.

15.

Beaucoup de défiances et d'espérances raisonnables sont trompées.

16.

L'ambition ardente exile les plaisirs dès la jeunesse pour gouverner seule.

17.

La prospérité fait peu d'amis.

18.

Les longues prospérités s'écoulent quelquefois en un moment : comme les chaleurs de l'été sont emportées par un jour d'orage.

19.

Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison.

20.

La raison et la liberté sont incompatibles avec la faiblesse.

21.

La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.

22.

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

23.

Les prospérités des mauvais rois sont fatales aux peuples.

24.

Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la nature.

25.

Avant d'attaquer un abus, il faut voir si on peut ruiner ses fondements.

26.

Les abus inévitables sont des lois de la nature.

27.

Nous n'avons pas droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

28.

On ne peut être juste, si on n'est humain [1].

29.

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toutes choses la commodité.

30.

Il est fort différent de rendre la vertu facile pour l'établir, ou de lui égaler le vice pour la détruire.

31.

Nos erreurs et nos divisions, dans la morale, viennent quelquefois de ce que nous

[1] *On ne peut être*, etc. Il y a pourtant des exemples d'hommes durs qui sont justes. M. Voltaire a dit :

Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste

ÉPITRE L *au roi de Prusse*, édition de Renouard, T. XI, p. 115. Paris, 1819. B.

considérons les hommes comme s'ils pouvaient être tout-à-fait vicieux ou tout-à-fait bons.

32.

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur.

33.

Les générations des opinions sont conformes à celles des hommes, bonnes et vicieuses tour à tour.

34.

Nous ne connaissons pas l'attrait des violentes agitations. Ceux que nous plaignons de leurs embarras, méprisent notre repos.

35.

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

36.

Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillants.

37.

Les jeunes gens connaissent plutôt l'amour que la beauté.

38.

Les femmes et les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

39.

La coutume fait tout, jusqu'en amour.

40.

Il y a peu de passions constantes ; il y en a beaucoup de sincères : cela a toujours été ainsi. Mais les hommes se piquent d'être constants ou indifférents, selon la mode, qui excède toujours la nature.

41.

La raison rougit des penchants dont elle ne peut rendre compte [1].

42.

Le secret des moindres plaisirs de la nature passe la raison.

43.

C'est une preuve de petitesse d'esprit, lors-

[1] VARIANTE. La raison rougit des inclinations de la nature, parce qu'elle n'a pas de quoi connaître la perfection de ses plaisirs.

qu'on distingue toujours ce qui est estimable de ce qui est aimable. Les grandes ames aiment naturellement ce qui est digne de leur estime [1].

44.

L'estime s'use comme l'amour [2].

45.

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

46.

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs, n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'est la marque d'un naturel féroce, lorsque le plaisir ne rend point humain [3].

[1] Variante. C'est une preuve d'esprit et de mauvais goût, lorsqu'on distingue toujours ce qui est estimable de ce qui est aimable ; rien n'est si aimable que la vertu pour les cœurs bien faits.

[2] Non pas l'*estime*, mais l'*admiration*. S.

[3] *Ceux qui manquent de probité*, etc. *C'est la marque d'un naturel*, etc. Ces deux pensées ne semblent pas bien liées l'une à l'autre. *Pro-*

47.

Les plaisirs enseignent aux princes à se familiariser avec les hommes.

48.

Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

49.

Ceux qui nous font acheter leur probité, ne nous vendent ordinairement que leur honneur [1].

50.

La conscience, l'honneur, la chasteté, l'amour et l'estime des hommes sont à prix d'argent. La libéralité multiplie les avantages des richesses.

bité et *humanité* n'ont pas un rapport assez immédiat. S.

[1] *Ceux qui nous font acheter leur probité*, etc. On pourrait peut-être accuser cette pensée d'un peu de subtilité venant d'un défaut de précision dans les termes. Il est sûr que celui qui vend sa probité n'en a déjà plus, puisqu'il consent à la vendre. Ainsi on ne vend point sa probité; mais on se fait payer de n'en point avoir. S.

51.

Celui qui sait rendre ses profusions utiles a une grande et noble économie.

52.

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

53.

Personne ne se croit propre, comme un sot, à duper les gens d'esprit.

54.

Nous négligeons souvent les hommes sur qui la nature nous donne quelque ascendant, qui sont ceux qu'il faut attacher et comme incorporer à nous, les autres ne tenant à nos amorces que par l'intérêt, l'objet du monde le plus changeant.

55.

Il n'y a guère de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

56.

L'intérêt fait peu de fortunes [1].

[1] *L'intérêt fait peu de fortunes.* Par intérêt,

57.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

58.

L'amour de la gloire fait les grandes fortunes entre les peuples.

59.

Nous avons si peu de vertu que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

60.

La fortune exige des soins. Il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes et aux hommes en place, se mêler des plaisirs et des affaires, cacher son secret, savoir s'ennuyer la nuit à table, et jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise : même après tout cela, on n'est sûr de rien. Combien de dégoûts et d'ennuis ne pourrait-on pas s'épargner, si on osait aller à la gloire par le seul mérite !

Vauvenargues entend ici le vice ou la passion qui domine dans un caractère intéressé. Il n'est pas d'usage en ce sens. S.

61.

Quelques fous se sont dit à table : il n'y a que nous qui soyons bonne compagnie, et on les croit.

62.

Les joueurs ont le pas sur les gens d'esprit, comme ayant l'honneur de représenter les gens riches.

63.

Les gens d'esprit seraient presque seuls, sans les sots qui s'en piquent.

64.

Celui qui s'habille le matin avant huit heures pour entendre plaider à l'audience, ou pour voir des tableaux étalés au Louvre, ou pour se trouver aux répétitions d'une pièce prête à paraître, et qui se pique de juger en tout genre du travail d'autrui, est un homme auquel il ne manque souvent que de l'esprit et du goût.

65.

Nous sommes moins offensés du mépris

des sots, que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit.

66.

C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges qui marquent les bornes de leur mérite ; peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

67.

Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être [1].

68.

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

69.

La raison et l'extravagance, la vertu et le vice ont leurs heureux. Le contentement n'est pas la marque du mérite.

[1] *Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.* Il faudrait dire *comme il veut être estimé*, ou qu'il y eût précédemment un participe au lieu de l'infinitif. M.

70.

La tranquillité d'esprit passerait-elle pour une meilleure preuve de la vertu? La santé la donne [1].

71.

Si la gloire et le mérite ne rendent pas les hommes heureux, ce que l'on appelle bonheur mérite-t-il leurs regrets? Une ame un peu courageuse daignerait-elle accepter ou la fortune, ou le repos d'esprit, ou la modération, s'il fallait leur sacrifier la vigueur de ses sentiments, et abaisser l'essor de son génie?

72.

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices.

73.

La modération des faibles est médiocrité.

[1] *La tranquillité d'esprit passerait-elle pour une meilleure preuve*, etc. *Meilleure* se rapporte ici à la maxime précédente, dont celle-ci est la suite. S.

74.

Ce qui est arrogance dans les faibles, est élévation dans les forts ; comme la force des malades est frénésie, et celle des sains est vigueur.

75.

Le sentiment de nos forces les augmente.

76.

On ne juge pas si diversement des autres que de soi-même.

77.

Il n'est pas vrai que les hommes soient meilleurs dans la pauvreté que dans les richesses [1].

78.

Pauvres et riches, nul n'est vertueux ni heureux si la fortune ne l'a mis à sa place.

79.

Il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit.

[1] *Il n'est pas vrai que les hommes soient meilleurs dans la pauvreté que dans les ri-*

80.

On tire peu de service des vieillards.

81.

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

82.

L'avare prononce en secret : suis-je chargé de la fortune des misérables ? et il repousse la pitié qui l'importune.

83.

Ceux qui croient n'avoir plus besoin d'autrui deviennent intraitables.

84.

Il est rare d'obtenir beaucoup des hommes dont on a besoin.

85.

On gagne peu de choses par habileté [1].

chesses. Il faudrait, ce semble, *dans la richesse*, pour exprimer l'état de l'homme riche. M.

[1] *On gagne peu de choses par habileté.* Le mot d'habileté est un peu vague. Il signifie sans

86.

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

87.

Tous les hommes se jugent dignes des plus grandes places : mais la nature, qui ne les en a pas rendus capables, fait aussi qu'ils se tiennent très-contents dans les dernières.

88.

On méprise les grands desseins lorsqu'on ne se sent pas capable des grands succès.

89.

Les hommes ont de grandes prétentions et de petits projets.

90.

Les grands hommes entreprennent les grandes choses. parce qu'elles sont grandes ; et les fous, parce qu'ils les croient faciles.

91.

Il est quelquefois plus facile de former un

doute ici *adresse ;* autrement cette maxime contredirait la suivante. S.

parti, que de venir par degrés à la tête d'un parti déjà formé.

92.

Il n'y a point de parti si aisé à détruire que celui que la prudence seule a formé. Les caprices de la nature ne sont pas si frêles que les chefs-d'œuvre de l'art.

93.

On peut dominer par la force, mais jamais par la seule adresse.

94.

Ceux qui n'ont que de l'habileté, ne tiennent en aucun lieu le premier rang.

95.

La force peut tout entreprendre contre les habiles[1].

96.

Le terme de l'habileté est de gouverner sans la force.

[1] *La force peut tout entreprendre contre les habiles.* Oui; mais l'habileté consiste à savoir diriger en sa faveur l'emploi de la force. S.

97.

C'est être médiocrement habile, que de faire des dupes.

98.

La probité, qui empêche les esprits médiocres de parvenir à leurs fins, est un moyen de plus de réussir pour les habiles.

99.

Ceux qui ne savent pas tirer parti des autres hommes sont ordinairement peu accessibles.

100.

Les habiles ne rebutent personne.

101.

L'extrême défiance n'est pas moins nuisible que son contraire. La plupart des hommes deviennent inutiles à celui qui ne veut pas risquer d'être trompé.

102.

Il faut tout attendre et tout craindre du temps et des hommes.

103.

Les méchants sont toujours surpris de trouver de l'habileté dans les bons.

104.

Trop et trop peu de secret sur nos affaires témoignent également une ame faible.

105.

La familiarité est l'apprentissage des esprits [1].

106.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, et nous reconnaissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes [2].

[1] *La familiarité est l'apprentissage des esprits*. Obscur; c'est dans la familiarité de la conversation que l'esprit se forme, ou bien qu'on connaît l'esprit de ceux avec qui on vit. M.

[2] Variante. L'auteur ajoute : Il faut donc allier ces deux études.

107.

Les maximes des hommes décèlent leur cœur [1].

108.

Les esprits faux changent souvent de maximes.

109.

Les esprits légers sont disposés à la complaisance.

110.

Les menteurs sont bas et glorieux [2].

111.

Peu de maximes sont vraies à tous égards.

112.

On dit peu de choses solides, lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

[1] *Les maximes des hommes décèlent leur cœur.* Le proverbe indien a dit : *Parle afin que je te connaisse.* S.

[2] *Les menteurs sont bas et glorieux.* On pourrait, ce semble, retourner la pensée et dire : *Les gens bas et glorieux sont menteurs.* Car on est souvent *menteur* parce que l'on est *glorieux*, et non pas *glorieux* parce qu'on est *menteur*. S.

113.

Nous nous flattons sottement de persuader aux autres ce que nous ne pensons pas nous-mêmes.

114.

On ne s'amuse pas long-temps de l'esprit d'autrui.

115.

Les meilleurs auteurs parlent trop.

116.

La ressource de ceux qui n'imaginent pas est de conter.

117.

La stérilité de sentiment nourrit la paresse.

118.

Un homme qui ne soupe ni ne dîne chez lui, se croit occupé. Et celui qui passe la matinée à se laver la bouche et à donner audience à son brodeur, se moque de l'oisiveté d'un nouvelliste qui se promène tous les jours avant dîner.

119.

Il n'y aurait pas beaucoup d'heureux, s'il appartenait à autrui de décider de nos occupations et de nos plaisirs.

120.

Lorsqu'une chose ne peut pas nous nuire, il faut nous moquer de ceux qui nous en détournent.

121.

Il y a plus de mauvais conseils que de caprices.

122.

Il ne faut pas croire aisément que ce que la nature a fait aimable soit vicieux. Il n'y a point de siècle et de peuple qui n'aient établi des vertus et des vices imaginaires.

123.

La raison nous trompe plus souvent que la nature [1].

[1] *La raison nous trompe plus souvent que la nature.* On ne peut entendre par la nature de l'homme, que son organisation et l'impulsion

124.

La raison ne connaît pas les intérêts du cœur.

125.

Si la passion conseille quelquefois plus hardiment que la réflexion, c'est qu'elle donne plus de force pour exécuter.

126.

Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés [1].

qu'il reçoit de ses sens vers les objets. Or, c'est de là que viennent toutes nos fautes et toutes nos erreurs ; et non pas de la raison, même quand elle s'égare. M.

[1] *Si les passions font plus de fautes que le jugement*, etc. Cette maxime dément la précédente ; car les passions sont la nature, et le jugement c'est la raison. Or, l'auteur dit ici que les passions font plus de fautes que le jugement. M.

Je crois qu'il faut entendre par la première de ces deux maximes, que *la raison nous trompe, proportion gardée, plus souvent que la nature* ;

127.

Les grandes pensées viennent du cœur.

128.

Le bon instinct n'a pas besoin de la raison, mais il la donne.

129.

On paie chèrement les moindres biens, lorsqu'on ne les tient que de la raison.

130.

La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs.

131.

Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion.

132.

On ne fait pas beaucoup de grandes choses par conseil.

Vauvenargues croyant, comme il l'établit dans la seconde maxime, que la raison a moins souvent occasion de faire des fautes que la nature, parce que le nombre des actions qu'elle dirige est beaucoup moins considérable. S.

133.

La conscience est la plus changeante des règles.

134.

La fausse conscience ne se connaît pas.

135.

La conscience est présomptueuse dans les forts, timide dans les faibles et les malheureux, inquiète dans les indécis, etc.; organe du sentiment qui nous domine, et des opinions qui nous gouvernent.

136.

La conscience des mourants calomnie leur vie [1].

137.

La fermeté ou la faiblesse de la mort dépend de la dernière maladie.

138.

La nature, épuisée par la douleur, as-

[1] *La conscience des mourants calomnie leur vie.* Montaigne a dit : *La pénitence demande à charger.* S.

soupit quelquefois le sentiment dans les malades, et arrête la volubilité de leur esprit; et ceux qui redoutaient la mort sans péril, la souffrent sans crainte.

139.

La maladie éteint dans quelques hommes le courage, dans quelques autres la peur, et jusqu'à l'amour de la vie.

140.

On ne peut juger de la vie par une plus fausse règle que la mort.

141.

Il est injuste d'exiger d'une ame atterrée et vaincue par les secousses d'un mal redoutable, qu'elle conserve la même vigueur qu'elle a fait paraître en d'autres temps. Est-on surpris qu'un malade ne puisse plus ni marcher, ni veiller, ni se soutenir? Ne serait-il pas plus étrange, s'il était encore le même homme qu'en pleine santé? Si nous avons eu la migraine et que nous ayons mal dormi, on nous excuse d'être incapables ce

jour-là d'application, et personne ne nous soupçonne d'avoir toujours été inappliqués. Refuserons-nous à un homme qui se meurt le privilége que nous accordons à celui qui a mal à la tête; et oserons-nous assurer qu'il n'a jamais eu de courage pendant sa santé, parce qu'il en aura manqué à l'agonie?

142.

Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir.

143.

La pensée de la mort nous trompe; car elle nous fait oublier de vivre.

144.

Je dis quelquefois en moi-même : la vie est trop courte pour mériter que je m'en inquiète. Mais si quelque importun me rend visite et qu'il m'empêche de sortir et de m'habiller, je perds patience, et je ne puis supporter de m'ennuyer une demi-heure.

145.

La plus fausse de toutes les philosophies

est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté, l'abandon et l'oubli d'eux-mêmes.

146.

Si toute notre prévoyance ne peut rendre notre vie heureuse, combien moins notre nonchalance!

147.

Personne ne dit le matin : un jour est bientôt passé, attendons la nuit. Au contraire, on rêve la veille à ce que l'on fera le lendemain. On serait bien marri [1] de passer un seul jour à la merci du temps et des fâcheux. On n'oserait laisser au hasard la disposition de quelques heures, et on a raison. Car qui peut se promettre de passer une heure sans ennui, s'il ne prend soin de remplir à son gré ce court espace? Mais ce qu'on n'oserait se promettre pour une heure, on

[1] *On serait bien marri.* Cette expression, actuellement de peu d'usage, s'employait encore au milieu du dix-huitième siècle. S.

se le promet quelquefois pour toute la vie, et l'on dit : nous sommes bien fous de nous tant inquiéter de l'avenir ; c'est-à-dire, nous sommes bien fous de ne pas commettre au hasard nos destinées, et de pourvoir à l'intervalle qui est entre nous et la mort.

148.

Ni le dégoût est une marque de santé, ni l'appétit est une maladie [1] : mais tout au contraire. Ainsi pense-t-on sur le corps. Mais on juge de l'ame sur d'autres principes. On suppose qu'une ame forte est celle qui est exempte de passions ; et comme la jeunesse est ardente et plus active que le dernier âge, on la regarde comme un temps de fièvre ; et on place la force de l'homme dans sa décadence.

149.

L'esprit est l'œil de l'ame, non sa force. Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire, dans les passions. La raison la plus éclairée ne

[1] *Ni le dégoût est une marque*, etc. Il faut dire *n'est*. Cette phrase est négligée. M.

donne pas d'agir et de vouloir. Suffit-il d'avoir la vue bonne pour marcher? Ne faut-il pas encore avoir des pieds, et la volonté avec la puissance de les remuer?

150.

La raison et le sentiment se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux et renonce à l'autre, se prive inconsidérément d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

151.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

152.

Si les hommes n'avaient pas aimé la gloire, ils n'avaient ni assez d'esprit ni assez de vertu pour la mériter.

153.

Aurions-nous cultivé les arts sans les passions? et la réflexion toute seule nous aurait-elle fait connaître nos ressources, nos besoins et notre industrie?

154.

Les passions ont appris aux hommes la raison [1].

155.

Dans l'enfance de tous les peuples, comme dans celle des particuliers [2], le sentiment a toujours précédé la réflexion, et en a été le premier maître.

156.

Qui considérera la vie d'un seul homme

[1] *Les passions ont appris aux hommes la raison.* Cette maxime un peu obscure a besoin d'être éclaircie par celle qui suit. L'auteur a voulu dire, ce semble, que ce sont les passions qui, en portant l'esprit de l'homme sur un plus grand nombre d'objets, et en augmentant la somme de ses idées, lui fournissent les matériaux de la réflexion, qui est le chemin de la raison. Cela se rapporte à ce qu'il a dit ailleurs, *que les passions fertilisent l'esprit*. S.

[2] *Dans l'enfance de tous les peuples, comme dans celle des particuliers*, etc. Il semble qu'on peut mettre *individus*. *En* est employé ici pour *de la réflexion*, et c'est une négligence à mon sens. M.

y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science et l'expérience n'ont pu rendre bon.

157.

S'il est vrai qu'on ne peut anéantir le vice, la science de ceux qui gouvernent est de le faire concourir au bien public.

158.

Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence des vieillards.

159.

Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver.

160.

Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres, est qu'ils veulent leur bien.

161.

Il est juste d'exiger des hommes qu'ils fassent, par déférence pour nos conseils, ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

162.

Il faut permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes, pour éviter un plus grand mal, la servitude.

163.

Quiconque est plus sévère que les lois, est un tyran.

164.

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice [1].

165.

C'est entreprendre sur la clémence de Dieu, de punir sans nécessité.

166.

La morale austère anéantit la vigueur de l'esprit, comme les enfants d'Esculape détruisent le corps pour détruire un vice du sang souvent imaginaire.

[1] *Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice.* Je crois que par la justice, Vauvenargues entend ici les tribunaux. S.

167.

La clémence vaut mieux que la justice.

168.

Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, et les plaignons peu des plus grands malheurs.

169.

Nous réservons notre indulgence pour les parfaits.

170.

On ne plaint pas un homme d'être un sot, et peut-être qu'on a raison ; mais il est fort plaisant d'imaginer que c'est sa faute.

171.

Nul homme n'est faible par choix.

172.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

173.

La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en était responsable.

174.

L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune et la plus ancienne, est celle des enfants envers leurs pères.

175.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts.

176.

On peut aimer de tout son cœur ceux en qui on reconnaît de grands défauts. Il y aurait de l'impertinence à croire que la perfection a seule le droit de nous plaire. Nos faiblesses nous attachent quelquefois les uns aux autres autant que pourrait faire la vertu.

177.

Les princes font beaucoup d'ingrats, parce qu'ils ne donnent pas tout ce qu'ils peuvent.

178.

La haine est plus vive que l'amitié, moins que la gloire [1].

[1] *La haine est plus vive que l'amitié, moins*

179.

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent, et nous ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

180.

On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps.

181.

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

182.

Celui qui serait né pour obéir, obéirait jusque sur le trône.

183.

Il ne paraît pas que la nature ait fait les hommes pour l'indépendance.

184.

Pour se soustraire à la force, on a été

que la gloire. Il faut, je crois, *moins que l'amour*, ou *la passion de la gloire*. S.

obligé de se soumettre à la justice. La justice ou la force, il a fallu opter entre ces deux maîtres, tant nous étions peu faits pour être libres.

185.

La dépendance est née de la société.

186.

Faut-il s'étonner que les hommes aient cru que les animaux étaient faits pour eux, s'ils pensent même ainsi de leurs semblables, et que la fortune accoutume les puissants à ne compter qu'eux sur la terre?

187.

Entre rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus faible, et la même règle est suivie par les animaux et les êtres inanimés ; de sorte que tout s'exécute dans l'univers par la violence : et cet ordre que nous blâmons avec quelque apparence de justice, est la loi la plus générale, la plus immuable. et la plus importante de la nature.

188.

Les faibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes aiment les lois.

189.

Qui sait tout souffrir peut tout oser.

190.

Il est des injures qu'il faut dissimuler, pour ne pas compromettre son honneur.

191.

Il est bon d'être ferme par tempérament, et flexible par réflexion.

192.

Les faibles veulent quelquefois qu'on les croie méchants ; mais les méchants veulent passer pour bons.

193.

Si l'ordre domine dans le genre humain, c'est une preuve que la raison et la vertu y sont les plus forts.

194.

La loi des esprits n'est pas différente de

celle des corps, qui ne peuvent se maintenir que par une continuelle nourriture.

195.

Lorsque les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs ; et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

196.

Nous méprisons beaucoup de choses pour ne pas nous mépriser nous-mêmes.

197.

Notre dégoût n'est point un défaut et une insuffisance des objets extérieurs, comme nous aimons à le croire ; mais un épuisement de nos propres organes, et un témoignage de notre faiblesse.

198.

Le feu, l'air, l'esprit, la lumière, tout vit par l'action. De là la communication et l'alliance de tous les êtres ; de là l'unité et l'harmonie dans l'univers. Cependant cette loi de la nature si féconde, nous trouvons

que c'est un vice dans l'homme : et parce qu'il est obligé d'y obéir, ne pouvant subsister dans le repos, nous concluons qu'il est hors de sa place.

199.

L'homme ne se propose le repos que pour s'affranchir de la sujétion et du travail; mais il ne peut jouir que par l'action, et n'aime qu'elle.

200.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

201.

Où tout est dépendant, il y a un maître [1] :

[1] *Où tout est dépendant*, etc. Cette maxime paraît obscure. Il semble que Vauvenargues a voulu prouver l'existence de Dieu par la dépendance mutuelle des différentes parties de l'univers, dont aucune ne peut s'isoler des autres ni subsister par elle-même. On n'entend pas ce que veut dire *l'air appartient à l'homme, et l'homme à l'air*. L'homme ne peut se passer d'air; mais l'air existerait fort bien sans l'homme. *Appartient* veut-il dire *participe de la nature*, etc.? Alors l'idée d'appartenir n'a plus de liaison sen-

l'air appartient à l'homme, et l'homme à l'air : et rien n'est à soi, ni à part.

202.

O soleil ! ô cieux ! qu'êtes-vous ? Nous avons surpris le secret et l'ordre de vos mouvements. Dans la main de l'Être des êtres, instruments aveugles et ressorts peut-être insensibles, le monde sur qui vous régnez mériterait-il nos hommages ? Les révolutions des empires, la diverse face des temps, les nations qui ont dominé, et les hommes qui ont fait la destinée de ces nations mêmes, les principales opinions et les coutumes qui ont partagé la créance des peuples dans la religion, les arts, la morale et les sciences, tout cela, que peut-il paraître ? Un atome presque invisible, qu'on appelle l'homme, qui rampe sur la face de la terre, et qui ne dure qu'un jour, embrasse en quelque sorte d'un coup d'œil le spectacle de l'univers dans tous les âges.

sible avec l'idée de *dépendance* exprimée dans la première phrase. Il y a, je crois, abus de mots. S.

203.

Quand on a beaucoup de lumières [1], on admire peu ; lorsque l'on en manque, de même. L'admiration marque le degré de nos connaissances, et prouve moins souvent la perfection des choses que l'imperfection de notre esprit.

204.

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

205.

Parler imprudemment et parler hardiment, est presque toujours la même chose ; mais on peut parler sans prudence, et parler

[1] *Quand on a beaucoup de lumières*, etc. La liaison n'est pas assez marquée entre la première partie de cette maxime et la seconde ; ce qui fait qu'au premier aspect elles paraissent se contredire, quoiqu'elles ne se contredisent pas en effet ; parce que la première partie offre une maxime absolue et générale, la seconde une réflexion applicable seulement à quelques occasions. S.

juste ; et il ne faut pas croire qu'un homme a l'esprit faux, parce que la hardiesse de son caractère ou la vivacité de ses passions lui auront arraché, malgré lui-même, quelque vérité périlleuse.

206.

Il y a plus de sérieux que de folie dans l'esprit des hommes. Peu sont nés plaisants. La plupart le deviennent par imitation, froids copistes de la vivacité et de la gaîté.

207.

Ceux qui se moquent des penchants sérieux, aiment sérieusement les bagatelles.

208.

Différent génie, différent goût. Ce n'est pas toujours par jalousie que réciproquement on se rabaisse.

209.

On juge des productions de l'esprit comme des ouvrages mécaniques. Lorsque l'on achète une bague, on dit : celle-là est trop grande ; l'autre est trop petite, jusqu'à ce qu'on en

rencontre une pour son doigt. Mais il n'en reste pas chez le joaillier, car celle qui m'est trop petite va bien à un autre.

210.

Lorsque deux auteurs ont également excellé en divers genres, on n'a pas ordinairement assez d'égard à la subordination de leurs talents ; et Despréaux va de pair avec Racine : cela est injuste.

211.

J'aime un écrivain qui embrasse tous les temps et tous les pays, et rapporte beaucoup d'effets à peu de causes ; qui compare les préjugés et les mœurs des différents siècles ; qui, par des exemples tirés de la peinture ou de la musique, me fait connaître les beautés de l'éloquence et l'étroite liaison des arts. Je dis d'un homme qui rapproche ainsi les choses humaines, qu'il a un grand génie, si ses conséquences sont justes. Mais s'il conclut mal, je présume qu'il distingue mal les objets, ou qu'il n'aperçoit pas d'un seul coup d'œil tout leur ensemble, et qu'enfin quelque

chose manque à l'étendue ou à la profondeur de son esprit.

212.

On discerne aisément la vraie de la fausse étendue d'esprit ; car l'une agrandit ses sujets, et l'autre, par l'abus des épisodes et par le faste de l'érudition, les anéantit.

213.

Quelques exemples rapportés en peu de mots et à leur place, donnent plus d'éclat, plus de poids, et plus d'autorité aux réflexions ; mais trop d'exemples et trop de détails énervent toujours un discours. Les digressions trop longues ou trop fréquentes rompent l'unité du sujet, et lassent les lecteurs sensés, qui ne veulent pas qu'on les détourne de l'objet principal, et qui d'ailleurs ne peuvent suivre, sans beaucoup de peine, une trop longue chaîne de faits et de preuves. On ne saurait trop rapprocher les choses, ni trop tôt conclure. Il faut saisir d'un coup d'œil la véritable preuve de son discours, et courir à la conclusion. Un esprit perçant fuit les épisodes, et laisse aux écri-

vains médiocres le soin de s'arrêter à cueillir les fleurs qui se trouvent sur leur chemin. C'est à eux d'amuser le peuple, qui lit sans objet, sans pénétration et sans goût.

214.

Le sot qui a beaucoup de mémoire, est plein de pensées et de faits ; mais il ne sait pas en conclure : tout tient à cela.

215.

Savoir bien rapprocher les choses, voilà l'esprit juste. Le don de rapprocher beaucoup de choses et de grandes choses. fait les esprits vastes. Ainsi la justesse paraît être le premier degré, et une condition très-nécessaire de la vraie étendue d'esprit.

216.

Un homme qui digère mal, et qui est vorace, est peut-être une image assez fidèle du caractère d'esprit de la plupart des savants.

217.

Je n'approuve point la maxime qui veut *qu'un honnête homme sache un peu de tout.*

C'est savoir presque toujours inutilement, et quelquefois pernicieusement, que de savoir superficiellement et sans principes. Il est vrai que la plupart des hommes ne sont guère capables de connaître profondément ; mais il est vrai aussi que cette science superficielle qu'ils recherchent ne sert qu'à contenter leur vanité. Elle nuit à ceux qui possèdent un vrai génie ; car elle les détourne nécessairement de leur objet principal, consume leur application dans les détails, et sur des objets étrangers à leurs besoins et à leurs talents naturels : et enfin, elle ne sert point, comme ils s'en flattent, à prouver l'étendue de leur esprit. De tout temps on a vu des hommes qui savaient beaucoup avec un esprit très-médiocre ; et au contraire, des esprits très-vastes qui savaient fort peu. Ni l'ignorance n'est défaut d'esprit, ni le savoir n'est preuve de génie.

218.

La vérité échappe au jugement, comme les faits échappent à la mémoire. Les diverses faces des choses s'emparent tour à tour d'un esprit vif, et lui font quitter et reprendre

successivement les mêmes opinions. Le goût n'est pas moins inconstant. Il s'use sur les choses les plus agréables, et varie comme notre humeur.

219.

Il y a peut-être autant de vérités parmi les hommes que d'erreurs ; autant de bonnes qualités que de mauvaises ; autant de plaisirs que de peines : mais nous aimons à contrôler la nature humaine, pour essayer de nous élever au-dessus de notre espèce, et pour nous enrichir de la considération dont nous tâchons de la dépouiller. Nous sommes si présomptueux que nous croyons pouvoir séparer notre intérêt personnel de celui de l'humanité, et médire du genre humain sans nous compromettre. Cette vanité ridicule a rempli les livres des philosophes d'invectives contre la nature. L'homme est maintenant en disgrâce chez tous ceux qui pensent, et c'est à qui le chargera de plus de vices. Mais peut-être est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus ; car la philosophie a ses modes comme les

habits, la musique et l'architecture, etc. [1].

220.

Sitôt qu'une opinion devient commune, il ne faut point d'autre raison pour obliger les hommes à l'abandonner et à embrasser son contraire, jusqu'à ce que celle-ci vieillisse à son tour, et qu'ils aient besoin de se distinguer par d'autres choses. Ainsi, s'ils atteignent le but dans quelque art ou dans quelque science, on doit s'attendre qu'ils le passeront pour acquérir une nouvelle gloire : et c'est ce qui fait en partie que les plus beaux siècles dégénèrent si promptement, et qu'à peine sortis de la barbarie ils s'y replongent.

221.

Les grands hommes, en apprenant aux

[1] VARIANTE. La philosophie a ses modes comme l'architecture, les habits, la danse, etc. L'homme est maintenant en disgrâce chez les philosophes, et c'est à qui le chargera de plus de vices; mais peut-être est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus.

faibles à réfléchir, les ont mis sur la route de l'erreur.

222.

Où il y a de la grandeur, nous la sentons malgré nous. La gloire des conquérants a toujours été combattue ; les peuples en ont toujours souffert, et ils l'ont toujours respectée.

223.

Le contemplateur, mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, et veille en silence sous les armes pour la sûreté de sa patrie.

224.

Ce n'est pas à porter la faim et la misère chez les étrangers, qu'un héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'État : ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.

225.

Le vice fomente la guerre : la vertu combat. S'il n'y avait aucune vertu, nous aurions pour toujours la paix.

226.

La vigueur d'esprit ou l'adresse ont fait les premières fortunes. L'inégalité des conditions est née de celle des génies et des courages.

227.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

228.

Qu'on tempère, comme on voudra, la souveraineté dans un État; nulle loi n'est capable d'empêcher un tyran d'abuser de l'autorité de son emploi.

229.

On est forcé de respecter les dons de la nature, que l'étude ni la fortune ne peuvent donner.

230.

La plupart des hommes sont si resserrés dans la sphère de leur condition, qu'ils n'ont pas même le courage d'en sortir par leurs

idées : et si on en voit quelques uns que la spéculation des grandes choses rend en quelque sorte incapables des petites, on en trouve encore davantage à qui la pratique des petites a ôté jusqu'au sentiment des grandes.

231.

Les espérances les plus ridicules et les plus hardies ont été quelquefois la cause des succès extraordinaires.

232.

Les sujets font leur cour avec bien plus de goût que les princes ne la reçoivent [1]. Il est toujours plus sensible d'acquérir que de jouir.

233.

Nous croyons négliger la gloire par pure

[1] *Les sujets font leur cour avec bien plus de goût*, etc. *Goût* veut dire ici *le plaisir qu'on éprouve à satisfaire un penchant. Faire avec goût* dans ce sens, est *se porter de cœur, d'inclination* à une action quelconque : c'est le *con amore* des Italiens. L'expression n'est peut-être pas bien exacte; mais il est difficile de la remplacer. S.

paresse, tandis que nous prenons des peines infinies pour le plus petit intérêt.

234.

Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges que nous ne croyons pas sincères[1].

235.

Il faut de grandes ressources dans l'esprit et dans le cœur pour goûter la sincérité lorsqu'elle blesse, ou pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fonds pour souffrir la vérité et pour la dire.

236.

Il y a des hommes qui, sans y penser[2], se forment une idée de leur figure, qu'ils empruntent du sentiment qui les domine; et c'est peut-être par cette raison qu'un fat se croit toujours beau[3].

[1] VARIANTE. Les hommes sont si sensibles à la flatterie, que, lors même qu'ils pensent que c'est flatterie, ils ne laissent pas d'en être les dupes.

[2] *Il y a des hommes qui, sans y penser*, etc. Comment se forme-t-on une idée de soi sans y penser? J'aimerais mieux *sans s'en apercevoir*. M.

[3] VARIANTE. Nous nous formons, sans y pen-

237.

Ceux qui n'ont que de l'esprit ont du goût pour les grandes choses, et de la passion pour les petites.

238.

La plupart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées qu'ils n'ont pas tirées de leur fonds ; il y a peut-être moins d'esprits faux que de stériles.

239.

Tout ce qui distingue les hommes paraît peu de chose. Qu'est-ce qui fait la beauté ou la laideur, la santé ou l'infirmité, l'esprit ou la stupidité? Une légère différence des organes, un peu plus, ou un peu moins de bile, etc. Cependant ce plus ou ce moins est d'une importance infinie pour les hom-

ser *, une idée de notre figure sur l'idée que nous avons de notre esprit, ou sur le sentiment qui nous domine, et c'est pour cela qu'un fat se croit toujours si bien fait.

* SANS Y PENSER, etc. Cette négligence a déjà été observée. Il faut SANS NOUS EN APERCEVOIR. M.

mes ; et lorsqu'ils en jugent autrement, ils sont dans l'erreur [1].

240.

Deux choses peuvent à peine remplacer, dans la vieillesse, les talents et les agréments : la réputation ou les richesses.

241.

Nous n'aimons pas les zélés qui font profession de mépriser tout ce dont nous nous piquons, pendant qu'ils se piquent eux-mêmes de choses encore plus méprisables [2].

242.

Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons besoin quelquefois qu'on nous assure de notre mérite.

[1] VARIANTE. Le plus ou le moins d'esprit est peu de chose ; mais ce peu, quelle différence ne met-il pas entre les hommes ! Qu'est-ce qui fait la beauté ou la laideur, la santé ou l'infirmité ? N'est-ce pas ou un peu plus ou un peu moins de bile, et quelque différence imperceptible des organes ?

[2] Ce que Vauvenargues dit ici des *zélés*, au n°. 346, il le dit des *dévots*. B.

243.

Nous nous consolons rarement des grandes humiliations ; nous les oublions.

244.

Moins on est puissant dans le monde, plus on peut commettre de fautes impunément, ou avoir inutilement un vrai mérite.

245.

Lorsque la fortune veut humilier les sages, elle les surprend dans ces petites occasions où l'on est ordinairement sans précaution et sans défense. Le plus habile homme du monde ne peut empêcher que de légères fautes n'entraînent quelquefois d'horribles malheurs ; et il perd sa réputation ou sa fortune par une petite imprudence, comme un autre se casse la jambe en se promenant dans sa chambre.

246.

Soit vivacité, soit hauteur, soit avarice, il n'y a point d'homme qui ne porte dans son caractère une occasion continuelle de

faire des fautes ; et si elles sont sans conséquence, c'est à la fortune qu'il le doit.

247.

Nous sommes consternés de nos rechutes, et de voir que nos malheurs mêmes n'ont pu nous corriger de nos défauts.

248.

La nécessité modère plus de peines que la raison.

249.

La nécessité empoisonne les maux qu'elle ne peut guérir.

250.

Les favoris de la fortune ou de la gloire, malheureux à nos yeux, ne nous détournent point de l'ambition.

251.

La patience est l'art d'espérer.

252.

Le désespoir comble non-seulement notre misère, mais notre faiblesse.

253.

Ni les dons, ni les coups de la fortune n'égalent ceux de la nature, qui la passe en rigueur comme en bonté.

254.

Les biens et les maux extrêmes ne se font pas sentir aux ames médiocres.

255.

Il y a peut-être plus d'esprits légers dans ce qu'on appelle le monde, que dans les conditions moins fortunées.

256.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de si petites choses que le peuple; mais le peuple ne s'occupe pas de choses si frivoles que les gens du monde.

257.

On trouve dans l'histoire de grands personnages que la volupté ou l'amour ont gouvernés; elle n'en rappelle pas à ma mémoire qui aient été galants. Ce qui fait le mérite

essentiel de quelques hommes, ne peut même subsister dans quelques autres comme un faible.

258.

Nous courons quelquefois les hommes qui nous ont imposé par leurs dehors, comme de jeunes gens qui suivent amoureusement un masque, le prenant pour la plus belle femme du monde, et qui le harcèlent jusqu'à ce qu'ils l'obligent de se découvrir, et de leur faire voir qu'il est un petit homme avec de la barbe et un visage noir.

259.

Le sot s'assoupit et fait la sieste en bonne compagnie, comme un homme que la curiosité a tiré de son élément, et qui ne peut ni respirer ni vivre dans un air subtil.

260.

Le sot est comme le peuple, qui se croit riche de peu.

261.

Lorsqu'on ne veut rien perdre ni cacher de son esprit, on en diminue d'ordinaire la réputation.

262.

Des auteurs sublimes n'ont pas négligé de primer encore par les agréments, flattés de remplir l'intervalle de ces deux extrêmes, et d'embrasser toute la sphère de l'esprit humain. Le public, au lieu d'applaudir à l'universalité de leurs talents, a cru qu'ils étaient incapables de se soutenir dans l'héroïque; et on n'ose les égaler à ces grands hommes qui, s'étant renfermés dans un seul et beau caractère, paraissent avoir dédaigné de dire tout qu'ils ont tû, et abandonné aux génies subalternes les talents médiocres.

263.

Ce qui paraît aux uns étendue d'ésprit, n'est, aux yeux des autres, que mémoire et légèreté.

264.

Il est aisé de critiquer un auteur; mais il est difficile de l'apprécier.

265.

Je n'ôte rien à l'illustre Racine, le plus sage et le plus élégant des poètes, pour n'a-

voir pas traité beaucoup de choses qu'il eût embellies, content d'avoir montré dans un seul genre la richesse et la sublimité de son esprit. Mais je me sens forcé de respecter un génie hardi et fécond, élevé, pénétrant, facile, infatigable; aussi ingénieux et aussi aimable dans les ouvrages de pur agrément, que vrai et pathétique dans les autres : d'une vaste imagination, qui a embrassé et pénétré rapidement toute l'économie des choses humaines; à qui ni les sciences abstraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni leurs opinions, ni leurs histoires, ni leur langue même n'ont pu échapper; illustre, en sortant de l'enfance, par la grandeur et par la force de sa poésie féconde en pensées, et bientôt après par les charmes et par le caractère original et plein de raison de sa prose; philosophe et peintre sublime, qui a semé avec éclat, dans ses écrits, tout ce qu'il y a de grand dans l'esprit des hommes; qui a représenté les passions avec des traits de feu et de lumière, et enrichi le théâtre de nouvelles grâces; savant à imiter le caractère et à saisir l'esprit des bons ouvrages de chaque

nation par l'extrême étendue de son génie, mais n'imitant rien d'ordinaire qu'il ne l'embellisse; éclatant jusque dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ses écrits, et tel que, malgré leurs défauts et malgré les efforts de la critique, il a occupé sans relâche de ses veilles, ses amis et ses ennemis, et porté chez les étrangers, dès sa jeunesse, la réputation de nos lettres, dont il a reculé toutes les bornes.

266.

Si on ne regarde que certains ouvrages des meilleurs auteurs, on sera tenté de les mépriser. Pour les apprécier avec justice, il faut tout lire.

267.

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent, mais par ce qu'ils savent, et par la manière dont ils le savent [1].

268.

On ne doit pas non plus demander aux

[1] Variante. Il ne faut pas juger d'un homme par ce qu'il ignore, mais par ce qu'il sait. Ce n'est rien d'ignorer beaucoup de choses lorsqu'on est capable de les concevoir, et qu'il ne manque que de les avoir apprises.

auteurs une perfection qu'ils ne puissent atteindre. C'est faire trop d'honneur à l'esprit humain de croire que des ouvrages irréguliers n'aient pas droit de lui plaire, surtout si ces ouvrages peignent les passions. Il n'est pas besoin d'un grand art pour faire sortir les meilleurs esprits de leur assiette, et pour leur cacher les défauts d'un tableau hardi et touchant. Cette parfaite régularité qui manque aux auteurs, ne se trouve point dans nos propres conceptions. Le caractère naturel de l'homme ne comporte pas tant de règle. Nous ne devons pas supposer dans le sentiment une délicatesse que nous n'avons que par réflexion. Il s'en faut de beaucoup que notre goût soit toujours aussi difficile à contenter que notre esprit [1].

269.

Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connaissances, que d'en bien posséder un petit nombre.

[1] L'auteur développe cette pensée. Voyez n°. 522. B.

270.

Jusqu'à ce qu'on rencontre le secret de rendre les esprits plus justes, tous les pas que l'on pourra faire dans la vérité n'empêcheront pas les hommes de raisonner faux; et plus on voudra les pousser au-delà des notions communes, plus on les mettra en péril de se tromper.

271.

Il n'arrive jamais que la littérature et l'esprit de raisonnement deviennent le partage de toute une nation, qu'on ne voie aussitôt, dans la philosophie et dans les beaux-arts, ce qu'on remarque dans les gouvernements populaires, où il n'y a point de puérilités et de fantaisies qui ne se produisent et ne trouvent des partisans [1].

272.

L'erreur ajoutée à la vérité ne l'augmente point. Ce n'est pas étendre la carrière des

[1] VARIANTE. Toutes les fois que la littérature et l'esprit de raisonnement deviendront le partage de toute une nation, il arrivera, comme

arts que d'admettre de mauvais genres ; c'est gâter le goût ; c'est corrompre le jugement des hommes, qui se laisse aisément séduire par les nouveautés, et qui, mêlant ensuite le vrai et le faux, se détourne bientôt dans ses productions de l'imitation de la nature, et s'appauvrit ainsi en peu de temps par la vaine ambition d'imaginer et de s'écarter des anciens modèles [1].

273.

Ce que nous appelons une pensée brillante, n'est ordinairement qu'une expression

dans les États populaires, qu'il n'y aura point de puérilités et de sottises qui ne se produisent et ne trouvent des partisans.

[1] VARIANTE. L'erreur, ajoutée à la vérité, ne l'augmente point; au contraire. Ce n'est pas non plus étendre les limites des arts que d'admettre les mauvais genres, c'est gâter le goût. Il faut détromper les hommes des faux plaisirs pour les faire jouir des véritables; et quand même on supposerait qu'il n'y aurait point de faux plaisirs, toujours serait-il raisonnable de combattre ceux qui sont dépravés et méprisables; car on ne peut nier qu'il y en ait de tels.

captieuse, qui, à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

274.

Qui a le plus a, dit-on, le moins : cela est faux. Le roi d'Espagne, tout puissant qu'il est, ne peut rien à Lucques [1]. Les bornes

[1] *Qui a le plus a, dit-on, le moins : cela est faux. Le roi d'Espagne, tout puissant qu'il est, ne peut rien à Lucques. Plus* et *moins* exprimant des rapports de mesure et de quantité, ne peuvent s'appliquer qu'à des objets qu'on puisse mesurer ensemble, afin de juger de leur mesure ou de leur quantité relative. Ainsi on ne dira pas qu'il y a *plus* ou *moins* de toile dans une pièce de dix aunes, que de grains dans un boisseau de froment, parce qu'il n'existe pas de moyen de mesurer ensemble de la toile et du froment. L'emploi de *plus* et de *moins* suppose donc dans les objets comparés une qualité commune que chacun possède plus ou moins, et qui offre le point de vue sous lequel on les compare. On dira, par exemple, *que le soleil est plus grand que la terre*, parce que l'étendue est une qualité commune à tous deux, par laquelle le soleil et la terre se servent réciproquement de mesure relative. Mais on ne dira pas que *le soleil est plus*

de nos talents sont encore plus inébranlables que celles des Empires ; et on usurperait plutôt toute la terre que la moindre vertu.

275.

La plupart des grands personnages ont été les hommes de leur siècle les plus éloquents Les auteurs des plus beaux systèmes, les chefs de partis et de sectes, ceux qui ont eu dans tous les temps le plus d'empire sur l'esprit des peuples, n'ont dû la meilleure partie de leurs succès qu'à l'éloquence vive et naturelle de leur ame. Il ne paraît pas qu'ils

brillant que la terre, parce que le soleil est brillant et que la terre ne l'est pas ; comme on ne peut dire que le roi d'Espagne est plus puissant en Espagne qu'à Lucques, parce qu'il a de la puissance en Espagne et n'en a point du tout à Lucques. La maxime *qui a le plus a le moins* est donc ici totalement inapplicable, puisque *le plus et le moins* sont la mesure relative des objets, et qu'il n'existe pas de manière de mesurer quelque chose avec rien. On ne sait ce que veut dire la fin de cette maxime : *On usurperait plutôt toute la terre que la moindre vertu.* On n'usurpe point de vertus ; toutes celles qu'on acquiert sont de bonne prise. S.

aient cultivé la poésie avec le même bonheur. C'est que la poésie ne permet guère que l'on se partage, et qu'un art si sublime et si pénible se peut rarement allier avec l'embarras des affaires, et les occupations tumultueuses de la vie : au lieu que l'éloquence se mêle partout, et qu'elle doit la plus grande partie de ses séductions à l'esprit de médiation et de manége, qui forme les hommes d'État et les politiques, etc.

276.

C'est une erreur dans les grands de croire qu'ils peuvent prodiguer sans conséquence leurs paroles et leurs promesses. Les hommes souffrent avec peine qu'on leur ôte ce qu'ils se sont en quelque sorte approprié par l'espérance. On ne les trompe pas long-temps sur leurs intérêts, et ils ne haïssent rien tant que d'être dupes. C'est par cette raison qu'il est si rare que la fourberie réussisse ; il faut de la sincérité et de la droiture, même pour séduire. Ceux qui ont abusé les peuples sur quelque intérêt général, étaient fidèles aux particuliers. Leur habileté consistait à cap-

tiver les esprits par des avantages réels. Quand on connaît bien les hommes, et qu'on veut les faire servir à ses desseins, on ne compte point sur un appât aussi frivole que celui des discours et des promesses. Ainsi les grands orateurs, s'il m'est permis de joindre ces deux choses, ne s'efforcent pas d'imposer par un tissu de flatteries et d'impostures, par une dissimulation continuelle, et par un langage purement ingénieux. S'ils cherchent à faire illusion sur quelque point principal, ce n'est qu'à force de sincérité et de vérités de détail; car le mensonge est faible par lui-même; il faut qu'il se cache avec soin; et s'il arrive qu'on persuade quelque chose par des discours captieux, ce n'est pas sans beaucoup de peine. On aurait grand tort d'en conclure que ce soit en cela que consiste l'éloquence. Jugeons au contraire par ce pouvoir des simples apparences de la vérité, combien la vérité elle-même est éloquente et supérieure à notre art.

277.

Un menteur est un homme qui ne sait pas

tromper ; un flatteur, celui qui ne trompe ordinairement que les sots. Celui qui sait se servir avec adresse de la vérité, et qui en connaît l'éloquence, peut seul se piquer d'être habile.

278.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres ? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes ? Qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, tous poètes pleins de génie ?

279.

Descartes a pu se tromper dans quelques uns de ses principes, et ne se point tromper dans ses conséquences, sinon rarement. On aurait donc tort, ce me semble, de conclure de ses erreurs, que l'imagination et l'invention ne s'accordent point avec la justesse. La grande vanité de ceux qui n'imaginent pas, est de se croire seuls judicieux. Ils ne font pas attention que les erreurs de Descartes, génie créateur, ont été celles de trois

ou quatre mille philosophes, tous gens sans imagination. Les esprits subalternes n'ont point d'erreur en leur privé nom, parce qu'ils sont incapables d'inventer, même en se trompant; mais ils sont toujours entraînés sans le savoir par l'erreur d'autrui; et lorsqu'ils se trompent d'eux-mêmes, ce qui peut arriver souvent, c'est dans des détails et des conséquences. Mais leurs erreurs ne sont ni assez vraisemblables pour être contagieuses, ni assez importantes pour faire du bruit.

280.

Ceux qui sont nés éloquents parlent quelquefois avec tant de clarté et de brièveté des grandes choses, que la plupart des hommes n'imaginent pas qu'ils en parlent avec profondeur. Les esprits pesants, les sophistes ne reconnaissent pas la philosophie, lorsque l'éloquence la rend populaire, et qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers et hardis. Ils traitent de superficielle et de frivole cette splendeur d'expression qui emporte avec elle la preuve des grandes pensées. Ils veulent des définitions, des discussions, des détails

et des arguments. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages les sages vérités de ses écrits, ils n'auraient osé le compter parmi les philosophes de son siècle.

281.

C'est un malheur que les hommes ne puissent d'ordinaire posséder aucun talent sans avoir quelque envie d'abaisser les autres. S'ils ont la finesse, ils décrient la force ; s'ils sont géomètres ou physiciens, ils écrivent contre la poésie et l'éloquence ; et les gens du monde, qui ne pensent pas que ceux qui ont excellé dans quelque genre jugent mal d'un autre talent, se laissent prévenir par leurs décisions. Ainsi, quand la métaphysique ou l'algèbre sont à la mode, ce sont des métaphysiciens ou des algébristes qui font la réputation des poètes et des musiciens ; ou tout au contraire : l'esprit dominant assujétit les autres à son tribunal, et la plupart du temps à ses erreurs.

282.

Qui peut se vanter de juger, ou d'inventer, ou d'entendre à toutes les heures du jour ?

Les hommes n'ont qu'une petite portion d'esprit, de goût, de talent, de vertu, de gaîté, de santé, de force, etc. ; et ce peu qu'ils ont en partage, ils ne le possèdent point à leur volonté, ni dans le besoin, ni dans tous les âges.

283.

C'est une maxime inventée par l'envie, et trop légèrement adoptée par les philosophes, *qu'il ne faut point louer les hommes avant leur mort*. Je dis au contraire que c'est pendant leur vie qu'il faut les louer, lorsqu'ils ont mérité de l'être. C'est pendant que la jalousie et la calomnie, animées contre leur vertu ou leurs talents, s'efforcent de les dégrader, qu'il faut oser leur rendre témoignage. Ce sont les critiques injustes qu'il faut craindre de hasarder, et non les louanges sincères.

284.

L'envie ne saurait se cacher. Elle accuse et juge sans preuves ; elle grossit les défauts ; elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes ; son langage est rempli de

fiel, d'exagération et d'injure. Elle s'acharne avec opiniâtreté et avec fureur contre le mérite éclatant. Elle est aveugle, emportée, insensée, brutale.

285.

Il faut exciter dans les hommes le sentiment de leur prudence et de leur force, si on veut élever leur génie. Ceux qui, par leurs discours ou leurs écrits, ne s'attachent qu'à relever les ridicules et les faiblesses de l'humanité, sans distinction ni égards, éclairent bien moins la raison et les jugements du public, qu'ils ne dépravent ses inclinations.

286.

Je n'admire point un sophiste qui réclame contre la gloire et contre l'esprit des grands hommes. En ouvrant mes yeux sur le faible des plus beaux génies, il m'apprend à l'apprécier lui-même ce qu'il peut valoir. Il est le premier que je raie du tableau des hommes illustres.

287.

Nous avons grand tort de penser que quelque défaut que ce soit puisse exclure toute

vertu, ou de regarder l'alliance du bien et du mal comme un monstre et comme une énigme. C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses.

288.

Les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes, en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés et des difficultés qu'ils forment eux-mêmes; comme d'autres amusent les enfants par des tours de cartes qui confondent leur jugement, quoique naturels et sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses pour avoir le mérite de les dénouer, sont des charlatants de morale.

289.

Il n'y a point de contradictions dans la nature.

290.

Est-il contre la raison ou la justice de s'aimer soi-même? Et pourquoi voulons-nous que l'amour-propre [1] soit toujours un vice?

[1] *Pourquoi voulons-nous que l'amour-propre*, etc. *Amour-propre* employé encore pour *amour de soi*. S.

291.

S'il y a un amour de nous-même naturellement officieux et compatissant, et un autre amour-propre sans humanité, sans équité, sans bornes, sans raison, faut-il les confondre ?

292.

Quand il serait vrai que les hommes ne seraient vertueux que par raison, que s'ensuivrait-il ? Pourquoi, si on nous loue avec justice de nos sentiments, ne nous louerait-on pas encore de notre raison ? Est-elle moins nôtre que la volonté ?

293.

On suppose que ceux qui servent la vertu par réflexion, la trahiraient pour le vice utile. Oui, si le vice pouvait être tel aux yeux d'un esprit raisonnable.

294.

Il y a des semences de bonté et de justice dans le cœur de l'homme, si l'intérêt propre y domine. J'ose dire que cela est non-seulement selon la nature, mais aussi selon la

justice, pourvu que personne ne souffre de cet amour-propre, ou que la société y perde moins qu'elle n'y gagne.

295.

Celui qui recherche la gloire par la vertu ne demande que ce qu'il mérite.

296.

J'ai toujours trouvé ridicule que les philosophes aient fait une vertu incompatible avec la nature de l'homme; et qu'après l'avoir ainsi feinte, ils aient prononcé froidement qu'il n'y avait aucune vertu. Qu'ils parlent du fantôme de leur imagination, ils peuvent à leur gré l'abandonner ou le détruire, puisqu'ils l'ont créé; mais la véritable vertu, celle qu'ils ne veulent pas nommer de ce nom, parce qu'elle n'est pas conforme à leurs définitions, celle qui est l'ouvrage de la nature, non le leur, et qui consiste principalement dans la bonté et la vigueur de l'ame, celle-ci n'est point dépendante de leur fantaisie, et subsistera à jamais avec des caractères ineffaçables.

297.

Le corps a ses grâces, l'esprit ses talents. Le cœur n'aurait-il que des vices ? Et l'homme capable de raison serait-il incapable de vertu ?

298.

Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion et de raison. O mes amis ! qu'est-ce donc que la vertu ?

299.

Si l'illustre auteur des *Maximes* eût été tel qu'il a tâché de peindre tous les hommes, mériterait-il nos hommages et le culte idolâtre de ses prosélytes ?

300.

Ce qui fait que la plupart des livres de morale sont si insipides, et que leurs auteurs ne sont pas sincères, c'est que, faibles échos les uns des autres, ils n'oseraient produire leurs propres maximes et leurs secrets sentiments. Ainsi, non-seulement dans la morale, mais en quelque sujet que ce puisse être, presque tous les hommes passent leur

vie à dire et à écrire ce qu'ils ne pensent point ; et ceux qui conservent encore quelque amour de la vérité, excitent contre eux la colère et les préventions du public.

301.

Il n'y a guère d'esprits qui soient capables d'embrasser à la fois toutes les faces de chaque sujet : et c'est là, à ce qu'il me semble, la source la plus ordinaire des erreurs des hommes. Pendant que la plus grande partie d'une nation languit dans la pauvreté, l'opprobre et le travail, l'autre qui abonde en honneurs, en commodités, en plaisirs, ne se lasse pas d'admirer le pouvoir de la politique, qui fait fleurir les arts et le commerce, et rend les États redoutables.

302.

Les plus grands ouvrages de l'esprit humain sont très-assurément les moins parfaits. Les lois, qui sont la plus belle invention de la raison, n'ont pu assurer le repos des peuples sans diminuer leur liberté.

303.

Quelle est quelquefois la faiblesse et l'in-

conséquence des hommes ! Nous nous étonnons de la grossièreté de nos pères, qui règne cependant encore dans le peuple, la plus nombreuse partie de la nation ; et nous méprisons en même temps les belles-lettres et la culture de l'esprit, le seul avantage qui nous distingue du peuple et de nos ancêtres.

304.

Le plaisir et l'ostentation l'emportent dans le cœur des grands sur l'intérêt. Nos passions se règlent ordinairement sur nos besoins.

305.

Le peuple et les grands n'ont ni les mêmes vertus, ni les mêmes vices.

306.

C'est à notre cœur à régler le rang de nos intérêts, et à notre raison de les conduire.

307.

La médiocrité d'esprit et la paresse font plus de philosophes que la réflexion.

308.

Nul n'est ambitieux par raison, ni vicieux par défaut d'esprit.

309.

Tous les hommes sont clairvoyants sur leurs intérêts ; et il n'arrive guère qu'on les en détache par la ruse. On a admiré dans les négociations la supériorité de la maison d'Autriche, mais pendant l'énorme puissance de cette famille, non après. Les traités les mieux ménagés ne sont que la loi du plus fort.

310.

Le commerce est l'école de la tromperie.

311.

A voir comme en usent les hommes, on serait porté quelquefois à penser que la vie humaine et les affaires du monde sont un jeu sérieux, où toutes les finesses sont permises pour usurper le bien d'autrui à nos périls et fortunes, et où l'heureux dépouille en tout honneur le plus malheureux ou le moins habile.

312.

C'est un grand spectacle de considérer les hommes méditant en secret de s'entre-nuire,

et forcés néanmoins de s'entr'aider contre leur inclination et leur dessein.

313.

Nous n'avons ni la force ni les occasions d'exécuter tout le bien et tout le mal que nous projetons.

314

Nos actions ne sont ni si bonnes, ni si vicieuses que nos volontés.

315.

Dès que l'on peut faire du bien, on est à même de faire des dupes. Un seul homme en amuse alors une infinité d'autres, tous uniquement occupés de le tromper. Ainsi il en coûte peu aux gens en place pour surprendre leurs inférieurs; mais il est malaisé à des misérables d'imposer à qui que ce soit. Celui qui a besoin des autres, les avertit de se défier de lui; un homme inutile a bien de la peine à leurrer personne.

316.

L'indifférence où nous sommes pour la vérité dans la morale vient de ce que nous

sommes décidés à suivre nos passions, quoi qu'il en puisse être : et c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas lorsqu'il faut agir, malgré l'incertitude de nos opinions. Peu m'importe, disent les hommes, de savoir où est la vérité, sachant où est le plaisir.

317.

Les hommes se défient moins de la coutume et de la tradition de leurs ancêtres, que de leur raison [1].

318.

La force ou la faiblesse de notre créance dépend plus de notre courage que de nos lumières. Tous ceux qui se moquent des augures n'ont pas toujours plus d'esprit que ceux qui y croient.

319.

Il est aisé de tromper les plus habiles, en leur proposant des choses qui passent leur esprit, et qui intéressent leur cœur.

[1] VARIANTE. Nous avons plus de foi à la coutume et à la tradition de nos pères qu'à notre raison.

320.

Il n'y a rien que la crainte et l'espérance ne persuadent aux hommes.

321.

Qui s'étonnera des erreurs de l'antiquité, s'il considère qu'encore aujourd'hui, dans le plus philosophe de tous les siècles, bien des gens de beaucoup d'esprit n'oseraient se trouver à une table de treize couverts [1].

322.

L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant, ne peut le garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi : Je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables intérêts, et j'ai pu me tromper encore sur la religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir, et je meurs.....

323.

La foi est la consolation des misérables, et la terreur des heureux.

[1] Variante. Quand je vois qu'un homme d'esprit, dans le plus éclairé de tous les siècles, n'ose se mettre à table si on est treize, il n'y a plus d'erreur, ni ancienne ni moderne, qui m'éton-en

324.

La courte durée de la vie ne peut nous dissuader de ses plaisirs, ni nous consoler de ses peines.

325.

Ceux qui combattent les préjugés du peuple, croient n'être pas peuple. Un homme qui avait fait à Rome un argument contre les poulets sacrés, se regardait peut-être comme un philosophe.

326.

Lorsqu'on rapporte sans partialité les raisons des sectes opposées, et qu'on ne s'attache à aucune, il semble qu'on s'élève en quelque sorte au-dessus de tous les partis. Demandez cependant à ces philosophes neutres, qu'ils choisissent une opinion, ou qu'ils établissent d'eux-mêmes quelque chose; vous verrez qu'ils n'y sont pas moins embarrassés que tous les autres. Le monde est peuplé d'esprits froids, qui n'étant pas capables par eux-mêmes d'inventer, s'en consolent en rejetant toutes les inventions d'au-

trui, et qui, méprisant au dehors beaucoup de choses, croient se faire estimer.

327.

Qui sont ceux qui prétendent que le monde est devenu vicieux? je les crois sans peine. L'ambition, la gloire, l'amour, en un mot, toutes les passions des premiers âges ne font plus les mêmes désordres et le même bruit. Ce n'est pas peut-être que ces passions soient aujourd'hui moins vives qu'autrefois; c'est parce qu'on les désavoue et qu'on les combat. Je dis donc que le monde est comme un vieillard, qui conserve tous les desirs de la jeunesse, mais qui en est honteux, et s'en cache, soit parce qu'il est détrompé du mérite de beaucoup de choses, soit parce qu'il veut le paraître.

328.

Les hommes dissimulent par faiblesse et par la crainte d'être méprisés, leurs plus chères, leurs plus constantes, et quelquefois leurs plus vertueuses inclinations.

329.

L'art de plaire est l'art de tromper.

330.

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde.

DE L'ART ET DU GOUT D'ÉCRIRE [1].

331.

Les premiers écrivains travaillaient sans modèle, et n'empruntaient rien que d'eux-mêmes; ce qui fait qu'ils sont inégaux, et mêlés de mille endroits faibles, avec un génie tout divin. Ceux qui ont réussi après eux

[1] *De l'art et du goût d'écrire.* Goût signifie ici penchant, inclination qu'on éprouve pour une chose; mais il ne peut s'employer en parlant d'une action. On peut dire *avoir le goût de la peinture*, mais non pas *le goût de peindre.* Ainsi *le goût d'écrire* est une incorrection. S.

ont puisé dans leurs inventions, et par là sont plus soutenus; nul ne trouve tout dans son propre fonds.

332.

Qui saura penser de lui-même et former de nobles idées, qu'il prenne, s'il peut, la manière et le tour élevé [1] des maîtres. Toutes les richesses de l'expression appartiennent de droit à ceux qui savent les mettre à leur place.

333.

Il ne faut pas craindre non plus de redire une vérité ancienne, lorsqu'on peut la rendre plus sensible par un meilleur tour, ou la joindre à une autre vérité qui l'éclaircisse, et former un corps de raison [2]. C'est le propre des inventeurs de saisir le rapport des choses, et de savoir les rassembler; et les découvertes anciennes sont moins à leurs premiers auteurs qu'à ceux qui les rendent utiles.

[1] *Le tour élevé;* métaphore qui peut paraître incohérente. S.

[2] *Former un corps de raison.* Il faut *de raisons.* S.

334.

On fait un ridicule à un homme du monde du talent et du goût d'écrire [1]. Je demande aux gens raisonnables : que font ceux qui n'écrivent pas ?

335.

On ne peut avoir l'ame grande ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les lettres. Les arts sont consacrés à peindre les traits de la belle nature ; les sciences à la vérité. Les arts ou les sciences embrassent tout ce qu'il y a, dans les objets de la pensée, de noble ou d'utile ; de sorte qu'il ne reste à ceux qui les rejettent, que ce qui est indigne d'être peint ou enseigné.

336.

Voulez-vous démêler, rassembler vos idées, les mettre sous un même point de vue, et les réduire en principes, jetez-les d'abord sur le papier. Quand vous n'auriez rien à gagner par cet usage du côté de la réflexion, ce qui est faux manifestement, que n'ac-

[1] *Du goût d'écrire.* On a déjà observé que cette expression était incorrecte. S.

querriez-vous pas du côté de l'expression? Laissez dire à ceux [1] qui regardent cette étude comme au-dessous d'eux. Qui peut croire avoir plus d'esprit, un génie plus grand et plus noble que le cardinal de Richelieu? Qui a été chargé de plus d'affaires et de plus importantes? Cependant nous avons des *Controverses* de ce grand ministre, et un *Testament politique :* on sait même qu'il n'a pas dédaigné la poésie. Un esprit si ambitieux ne pouvait mépriser la gloire la plus empruntée et la plus à nous, qu'on connaisse. Il n'est pas besoin de citer, après un si grand nom, d'autres exemples; le duc de La Rochefoucauld, l'homme de son siècle le plus poli et le plus capable d'intrigues, auteur du livre des *Maximes;* le fameux cardinal de Retz, le cardinal d'Ossat [2], le chevalier Guillaume Temple [3], et une infinité

[1] *Laissez dire à ceux*, etc. Il faut, ce semble, *laissez dire ceux*. B.

[2] Arnaud, cardinal d'Ossat, auteur de lettres regardées comme des chefs-d'œuvre de politique, mourut à Rome le 13 mars 1604. B.

[3] Guillaume Temple, célèbre négociateur an-

d'autres qui sont aussi connus par leurs écrits que par leurs actions immortelles. Si nous ne sommes pas à même d'exécuter de si grandes choses que ces hommes illustres, qu'il paraisse du moins par l'expression de nos pensées, et par ce qui dépend de nous, que nous n'étions pas incapables de les concevoir.

SUR LA VÉRITÉ ET L'ÉLOQUENCE.

337.

Deux études sont importantes : l'éloquence et la vérité ; la vérité, pour donner un fondement solide à l'éloquence, et bien disposer notre vie ; l'éloquence, pour diriger la conduite des autres hommes, et défendre la vérité.

338.

La plupart des grandes affaires se traitent par écrit ; il ne suffit donc pas de savoir parler : tous les intérêts subalternes, les enga-

glais, auteur d'un grand nombre d'ouvrages historiques, mourut dans le comté de Sussex, en février 1698. B.

gements, les plaisirs, les devoirs de la vie civile, demandent qu'on sache parler; c'est donc peu de savoir écrire. Nous aurions besoin tous les jours d'unir l'une et l'autre éloquence; mais nulle ne peut s'acquérir, si d'abord on ne sait penser, et on ne sait guère penser si l'on n'a des principes fixes et puisés dans la vérité. Tout confirme notre maxime : l'étude du vrai la première, l'éloquence après.

PENSÉES DIVERSES.

339.

C'est un mauvais parti pour une femme que d'être coquette. Il est rare que celles de ce caractère allument de grandes passions, et ce n'est pas à cause qu'elles sont légères, comme on croit communément, mais parce que personne ne veut être dupe. La vertu nous fait mépriser la fausseté, et l'amour-propre nous la fait haïr.

340.

Est-ce force dans les hommes d'avoir des passions, ou insuffisance et faiblesse? Est-ce grandeur d'être exempt de passion, ou mé-

diocrité de génie? Ou tout est-il mêlé de faiblesse et de force, de grandeur et de petitesse?

341.

Qui est plus nécessaire au maintien d'une société d'hommes faibles, et que leur faiblesse a unis, la douceur ou l'austérité? Il faut employer l'une et l'autre. Que la loi soit sévère, et les hommes indulgents.

342.

La sévérité dans les lois est humanité pour les peuples. Dans les hommes elle est la marque d'un génie étroit et cruel. Il n'y a que la nécessité qui puisse la rendre innocente.

343.

Le projet de rapprocher les conditions a toujours été un beau songe : la loi ne saurait égaler [1] les hommes malgré la nature [2].

[1] *La loi ne saurait égaler les hommes*, pour *les rendre égaux*. Il faut *égaliser*. S.

[2] Suivant l'article III des droits de l'homme dans la Constitution française de 1795, *l'égalité consiste en ce que la loi est la même pour tous*,

344.

S'il n'y avait de domination légitime que celle qui s'exerce avec justice, nous ne devrions rien aux mauvais rois.

345.

Comptez rarement sur l'estime et sur la confiance d'un homme qui entre dans tous vos intérêts, s'il ne vous parle aussitôt des siens.

346.

Nous haïssons les dévots qui font profession de mépriser tout ce dont nous nous pi-

soit qu'elle protége, soit qu'elle punisse, elle n'admet aucune distinction de naissance, aucune hérédité de pouvoirs; mais l'article V dit que *la propriété est le droit de jouir et de disposer de ses biens, de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie.* Ces deux droits ne sont pas toujours faciles à concilier, et l'homme né sans propriété et sans industrie se croira difficilement l'égal du riche héritier et de l'homme industrieux, même aux yeux de la loi, puisqu'elle est chargée de protéger la propriété et l'industrie.

(*Cette note est de M. de Fortia.*)

quons, et se piquent souvent eux-mêmes de choses encore plus méprisables [1].

347.

C'est par la conviction manifeste de notre incapacité [2], que le hasard dispose si universellement et si absolument de tout. Il n'y a rien de plus rare dans le monde que les grands talents et que le mérite des emplois : la fortune est plus partiale qu'elle n'est injuste.

[1] Ce que Vauvenargues dit ici des *dévots*, il le dit d'une manière plus générale au n°. 241. B.

[2] *C'est par la conviction manifeste de notre incapacité que le hasard dispose*, etc. Cette pensée est obscure ; l'auteur veut dire, je crois, que c'est la conviction *que nous avons* de notre incapacité, qui nous fait abandonner tant de choses au hasard. *Il n'y a rien de plus rare dans le monde*, dit-il ensuite, *que les grands talents et que le mérite des emplois :* le mérite des emplois est une ellipse forcée. L'auteur ajoute : *La fortune est plus partiale qu'elle n'est injuste*, c'est-à-dire qu'entre des concurrents sans moyens, elle n'est pas *injuste* en refusant un emploi à tel qui ne le mérite pas, mais *partiale* en l'accordant à tel autre qui ne le mérite pas davantage. S.

348.

Le mystère dont on enveloppe ses desseins, marque quelquefois plus de faiblesse que l'indiscrétion, et souvent nous fait plus de tort.

349.

Ceux qui font des métiers infâmes, comme les voleurs, les femmes perdues, s'honorent de leurs crimes, et regardent les honnêtes gens comme des dupes. La plupart des hommes, dans le fond du cœur, méprisent la vertu, peu la gloire.

350.

La Fontaine était persuadé [1], comme il le

[1] *La Fontaine était persuadé*, etc. On ne voit pas quelle est la liaison des deux parties de cette maxime, ce qui la rend très-obscure. En disant que jamais de véritablement grands hommes ne se sont amusés à tourner des fables, veut-il dire que c'est un art d'*instinct*, d'*inspiration*? Mais cela pourrait se dire de beaucoup d'autres genres de talents poétiques. Faut-il le prendre dans un sens défavorable? On a peine à le concevoir d'après les éloges qu'il donne à La Fontaine dans ses *Fragments sur les poètes*. On voit plus

dit, que l'apologue était un art divin. Jamais peut-être de véritablement grands hommes ne se sont amusés à tourner des fables.

351.

Une mauvaise préface allonge considérablement un mauvais livre ; mais ce qui est bien pensé est bien pensé, et ce qui est bien écrit est bien écrit.

352.

Ce sont les ouvrages médiocres qu'il faut abréger. Je n'ai jamais vu de préface ennuyeuse à la tête d'un bon livre.

353.

Toute hauteur [1] affectée est puérile ; si elle se fonde sur des titres supposés, elle est

vivement encore, dans ses *Lettres à Voltaire*, l'admiration que lui inspirait le talent de La Fontaine, qu'il a même défendu contre Voltaire. Au reste, cette maxime est du nombre de celles qu'il avait retranchées dans la seconde édition ; et il voulait probablement la supprimer ou l'éclaircir. S.

[1] *Toute hauteur*, etc. Je crois qu'*orgueil* est ici le mot propre. *Hauteur*, pris à l'absolu, ne peut s'entendre dans un sens favorable. S.

ridicule ; et si ces titres sont frivoles, elle est basse : le caractère de la vraie hauteur est d'être toujours à sa place.

354.

Nous n'attendons pas d'un malade qu'il ait l'enjoûment de la santé et la même force de corps ; s'il conserve même sa raison jusqu'à la fin, nous nous en étonnons ; et s'il fait paraître quelque fermeté, nous disons qu'il y a de l'affectation dans cette mort, tant cela est rare et difficile. Cependant s'il arrive qu'un autre homme démente en mourant, ou la fermeté, ou les principes qu'il a professés pendant sa vie ; si dans l'état du monde le plus faible, il donne quelque marque de faiblesse....... ô aveugle malice de l'esprit humain ! il n'y a pas de contradictions si manifestes que l'envie n'assemble pour nuire.

355.

On n'est pas appelé à la conduite des grandes affaires, ni aux sciences, ni aux beaux-arts, ni à la vertu, quand on n'aime pas ces choses pour elles-mêmes, indépen-

damment de la considération qu'elles attirent. On les cultiverait donc inutilement dans ces dispositions : ni l'esprit, ni la vanité, ne peuvent donner le génie.

356.

Il y a peu de passions constantes ; il y en a beaucoup de sincères ; cela a toujours été ainsi : mais les hommes se piquent d'être constants ou indifférents, selon la mode, qui excède toujours la nature.

357.

Les femmes ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard.

358.

Il n'est pas libre à un homme qui vit dans le monde, de n'être pas galant.

359.

Quels que soient ordinairement les avantages de la jeunesse, un jeune homme n'est pas bien venu auprès des femmes jusqu'à ce qu'elles en aient fait un fat.

360.

Il est plaisant qu'on ait fait une loi de la

pudeur aux femmes, qui n'estiment dans les hommes que l'effronterie.

361.

On ne loue point une femme ni un auteur médiocre, comme eux-mêmes se louent.

362.

Une femme qui croit se bien mettre, ne soupçonne pas, dit un auteur, que son ajustement deviendra un jour aussi ridicule que la coiffure de Catherine de Médicis. Toutes les modes dont nous sommes prévenus, vieilliront peut-être avant nous, et même le *bon ton*.

363.

Il y a peu de choses que nous sachions bien.

364.

Si on n'écrit point parce qu'on pense, il est inutile de penser pour écrire.

365.

Tout ce qu'on n'a pensé que pour les autres est ordinairement peu naturel.

366.

La clarté est la bonne foi des philosophes.

367.

La netteté est le vernis des maîtres.

368.

La netteté épargne les longueurs, et sert de preuves aux idées [1].

369.

La marque d'une expression propre, est que, même dans les équivoques, on ne puisse lui donner qu'un sens.

370.

Il semble que la raison, qui se communique aisément et se perfectionne quelquefois, devrait perdre d'autant plus vite tout son lustre et le mérite de la nouveauté : cependant les ouvrages des grands hommes, copiés avec tant de soin par d'autres mains, conservent, malgré le temps, un caractère toujours original ; car il n'appartient pas aux autres hommes de concevoir et d'exprimer aussi parfaitement les choses qu'ils savent le mieux. C'est cette manière de concevoir, si vive et si parfaite, qui distingue dans tous les genres le génie, et qui fait que les idées

[1] *Sert de preuves*. Il faut *de preuve*. M.

les plus simples et les plus connues ne peuvent vieillir.

371.

Les grands philosophes sont les génies de la raison.

372.

Pour savoir si une pensée est nouvelle, il n'y a qu'à l'exprimer bien simplement.

373.

Il y a peu de pensées synonymes, mais beaucoup d'approchantes.

374.

Lorsqu'un bon esprit ne voit pas qu'une pensée puisse être utile, il y a grande apparence qu'elle est fausse.

375.

Nous recevons de grandes louanges avant d'en mériter de raisonnables.

376.

Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

377.

Les réputations mal acquises se changent en mépris.

378.

L'espérance est le plus utile ou le plus pernicieux des biens.

379.

L'adversité fait beaucoup de coupables et d'imprudents.

380.

La raison est presque impuissante pour les faibles.

381.

Le courage est la lumière de l'adversité.

382.

L'erreur est la nuit des esprits, et le piége de l'innocence.

383.

Les demi-philosophes ne louent l'erreur que pour faire les honneurs de la vérité.

384.

C'est être bien impertinent de vouloir faire croire qu'on n'a pas assez d'erreurs pour être heureux.

385.

Celui qui souhaiterait sérieusement des illusions aurait au-delà de ses vœux.

386.

Les corps politiques ont leurs défauts inévitables, comme les divers âges de la vie humaine. Qui peut garantir la vieillesse des infirmités, hors la mort?

387.

La sagesse est le tyran des faibles.

388.

Les regards affables ornent le visage des rois.

389.

La licence étend toutes les vertus et tous les vices.

390.

La paix rend les peuples plus heureux et les hommes plus faibles.

391.

Le premier soupir de l'enfance est pour la liberté.

392.

La liberté est incompatible avec la faiblesse.

393.

L'indolence est le sommeil des esprits.

394.

Les passions plus vives sont celles dont l'objet est plus prochain [1], comme dans le jeu et l'amour, etc.

395.

Lorsque la beauté règne sur les yeux, il est probable qu'elle règne encore ailleurs.

396.

Tous les sujets de la beauté ne connaissent pas leur souveraine.

[1] *Les passions plus vives sont celles dont l'objet est plus prochain*. Il faut dire *les plus vives et le plus prochain*. L'auteur tombe souvent dans cette faute, d'employer les comparatifs sans objet de comparaison. B.

397.

Si les faiblesses de l'amour sont pardonnables, c'est principalement aux femmes qui règnent par lui.

398.

Notre intempérance loue les plaisirs.

399.

La constance est la chimère de l'amour.

400.

Les hommes simples et vertueux mêlent de la délicatesse et de la probité jusque dans leurs plaisirs.

401.

Ceux qui ne sont plus en état de plaire aux femmes s'en corrigent.

402.

Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

403.

L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchants la pratiquent par intérêt.

404.

Rien n'est si utile que la réputation, et rien ne donne la réputation si sûrement que le mérite.

405.

La gloire est la preuve de la vertu.

406.

La trop grande économie fait plus de dupes que la profusion.

407.

La profusion avilit ceux qu'elle n'illustre pas.

408.

Si un homme obéré et sans enfants se fait quelques rentes viagères, et jouit par cette conduite des commodités de la vie, nous disons que c'est un fou qui a mangé son bien.

409.

Les sots admirent qu'un homme à talents ne soit pas une bête sur ses intérêts.

410.

La libéralité et l'amour des lettres ne

ruinent personne ; mais les esclaves de la fortune trouvent toujours la vertu trop achetée.

411.

On fait bon marché d'une médaille lorsqu'on n'est pas curieux d'antiquités : ainsi ceux qui n'ont pas de sentiments pour le mérite, ne tiennent presque pas de compte des plus grands talents.

412.

Le grand avantage des talents paraît, en ce que la fortune sans mérite est presque inutile.

413.

On tente d'ordinaire sa fortune [1] par des talents qu'on n'a pas.

414.

Il vaut mieux déroger à sa qualité qu'à son génie. Ce serait être fou de conserver un état médiocre au prix d'une grande fortune ou de la gloire.

[1] *On tente d'ordinaire sa fortune.* Il faut dire *tenter fortune* ou *tenter de faire sa fortune*. M.

415.

Il n'y a pas de vice qui ne soit nuisible, dénué d'esprit [1].

416.

J'ai cherché s'il n'y avait point de moyen de faire sa fortune sans mérite, et je n'en ai trouvé aucun.

417.

Moins on veut mériter sa fortune, plus il faut se donner de peine pour la faire.

418.

Les beaux esprits ont une place dans la bonne compagnie, mais la dernière.

419.

Les sots usent des gens d'esprit, comme les petits hommes portent de grands talons.

420.

Il y a des hommes dont il vaut mieux se taire, que de les louer selon leur mérite [2].

[1] *Il n'y a pas de vice qui ne soit nuisible, dénué d'esprit.* Ce n'est pas le vice qui est dénué d'esprit, mais celui qui l'a et à qui il est nuisible. Cette tournure paraît vicieuse. Vauvenargues a dit ailleurs que le vice ne pouvait jamais paraître utile à un esprit bien organisé. S.

[2] *Il y a des hommes dont il vaut mieux se*

421.

Il ne faut pas tenter de contenter les envieux.

422.

L'avarice ne s'assouvit pas par les richesses, ni l'intempérance par la volupté, ni la paresse par l'oisiveté, ni l'ambition par la fortune : mais si la vertu même et si la gloire ne nous rendent heureux, ce que l'on appelle bonheur vaut-il nos regrets [1] ?

taire que de les louer selon leur mérite. C'est-à-dire, je crois, qu'il y a des gens dont le mérite est dans un genre si frivole et si misérable, que les louer selon leur mérite serait les rendre ridicules. S.

[1] On trouva dans le cabinet d'Abdérame, Abdalrahman, ou Abdouhraman III, calife de Cordoue, après sa mort, arrivée le 17 octobre 961 de l'ère chrétienne, suivant *l'art de vérifier les dates,* un écrit de sa main ainsi conçu :

« J'ai régné plus de cinquante ans, et le règne « a été paisible ou victorieux ; j'étais chéri de « mes sujets, redouté de mes ennemis, et res- « pecté par mes alliés. La richesse et les honneurs, « la puissance et le plaisir accouraient à ma voix ;

423.

Il y a plus de faiblesse que de raison à être humilié de ce qui nous manque, et c'est la source de toute faiblesse.

424.

Le mépris de notre nature est une erreur de notre raison.

425.

Un peu de café après le repas fait qu'on s'estime. Il ne faut aussi quelquefois qu'une petite plaisanterie pour abattre une grande présomption.

426.

On oblige les jeunes gens à user de leurs

« et il semble que rien n'a dû manquer à mon « bonheur. Dans cette situation heureuse en ap- « parence, j'ai compté avec soin les journées de « véritable bonheur qui ont été mon partage ; « elles se montent à *quatorze*..... Mortel, qui « que tu sois, ne compte pas sur le bonheur de « ce monde. »

Voyez Gibbon, *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, chap. LII ; cet auteur intéressant parle sur ce sujet d'une manière très-sensée. (*Note de M. de Fortia.*)

biens, comme s'il était sûr qu'ils dussent vieillir.

427.

A mesure que l'âge multiplie les besoins de la nature, il réserve ceux de l'imagination [1].

428.

Tout le monde empiète sur un malade, prêtres, médecins, domestiques, étrangers, amis; et il n'y a pas jusqu'à sa garde qui ne se croie en droit de le gouverner.

429.

Quand on devient vieux, il faut se parer.

430.

L'avarice annonce le déclin de l'âge et la fuite précipitée des plaisirs.

431.

L'avarice est la dernière et la plus absolue de nos passions.

[1] *Il réserve ceux de l'imagination. Réserve* n'est pas, je crois, le mot propre. Il faut *diminue*. S.

432.

Personne ne peut mieux prétendre aux grandes places que ceux qui en ont les talents.

433.

Les plus grands ministres ont été ceux que la fortune avait placés plus loin du ministère.

434.

La science des projets consiste à prévenir les difficultés de l'exécution.

435.

La timidité dans l'exécution fait échouer les entreprises téméraires.

436.

Le plus grand de tous les projets est celui de prendre un parti.

437.

On promet beaucoup pour se dispenser de donner peu.

438.

L'intérêt et la paresse anéantissent les promesses quelquefois sincères de la vanité.

439.

Il ne faut pas trop craindre d'être dupe.

440.

La patience obtient quelquefois des hommes ce qu'ils n'ont jamais eu intention d'accorder. L'occasion peut même obliger les plus trompeurs à effectuer de fausses promesses.

441.

Les dons intéressés sont importuns.

442.

S'il était possible de donner sans perdre, il se trouverait encore des hommes inaccessibles.

443.

L'impie endurci dit à Dieu : Pourquoi as-tu fait des misérables [1] ?

444.

Les avares ne se piquent pas ordinairement de beaucoup de choses.

[1] C'est demander à Dieu pourquoi il a fait des hommes ; car s'il y avait seulement deux êtres parfaitement heureux, il y aurait deux dieux, ce

445.

La folie de ceux qui vont à leurs fins est de se croire habiles.

446.

La raillerie est l'épreuve de l'amour-propre.

447.

La gaîté est la mère des saillies.

448.

Les sentences sont les saillies des philosophes.

449.

Les hommes pesants sont opiniâtres.

450.

Nos idées sont plus imparfaites que la langue.

451.

La langue et l'esprit ont leurs bornes. La vérité est inépuisable.

452.

La nature a donné aux hommes des ta-

qui impliquerait contradiction. Puisqu'il existe des êtres qui ne sont pas des dieux, il doit exister des malheureux. (*Note de M. de Fortia.*)

lents divers. Les uns naissent pour inventer, et les autres pour embellir ; mais le doreur attire plus de regards que l'architecte.

453.

Un peu de bon sens ferait évanouir beaucoup d'esprit.

454.

Le caractère du faux esprit est de ne paraître qu'aux dépens de la raison.

455.

On est d'autant moins raisonnable sans justesse, qu'on a plus d'esprit[1].

456.

L'esprit a besoin d'être occupé : et c'est une raison de parler beaucoup, que de penser peu.

457.

Quand on ne sait pas s'entretenir et s'amuser soi-même, on veut entretenir et amuser les autres.

458.

Vous trouverez fort peu de paresseux que

[1] C'est-à-dire que lorsqu'on n'a point de jugement, plus on a d'esprit et plus on déraisonne.

l'oisiveté n'incommode ; et si vous entrez dans un café, vous verrez qu'on y joue aux dames.

459.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

460.

La raison ne doit pas régler, mais suppléer la vertu.

461.

Nous jugeons de la vie d'une manière trop désintéressée, quand nous sommes forcés de la quitter.

462.

Socrate savait moins que Bayle [1] : il y a peu de sciences utiles.

[1] L'auteur veut dire que Socrate était plus sage, et Bayle plus savant. La vie de ces deux hommes a été si différente, qu'elle ne peut guère être mise en opposition, et il fallait un fait plus évident pour prouver qu'*il y a peu de sciences utiles*. Sans doute celui qui n'est que savant, et qui reste enfermé dans son cabinet, sans instruire ses semblables par un ouvrage véritablement utile, ne vaut pas l'homme vertueux qui a lu peu de livres, mais qui a consacré sa vie à

463.

Aidons-nous des mauvais motifs, pour nous fortifier dans les bons desseins.

464.

Les conseils faciles à pratiquer sont les plus utiles.

465.

Conseiller, c'est donner aux hommes des motifs d'agir qu'ils ignorent.

466.

C'est être injuste d'exiger des autres qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

467.

Nous nous défions de la conduite des meilleurs esprits, et nous ne nous défions pas de nos conseils.

faire du bien à ses semblables. Si cette vérité est celle que l'auteur a voulu prouver par cette maxime, elle n'avait besoin que d'être énoncée; mais il semble que Vauvenargues avait une sorte d'animosité contre Bayle.

(*Note de M. de Fortia.*)

468.

L'âge peut-il donner le droit de gouverner la raison ?

469.

Nous croyons avoir droit de rendre un homme heureux à ses dépens, et nous ne voulons pas qu'il l'ait lui-même.

470.

Si un homme est souvent malade, et qu'ayant mangé une cerise il soit enrhumé le lendemain, on ne manque pas de lui dire, pour le consoler, que c'est sa faute.

471.

Il y a plus de sévérité que de justice.

472.

La libéralité de l'indigent est nommée prodigalité.

473.

Il faudrait qu'on nous pardonnât au moins les fautes qui n'en seraient pas sans nos malheurs [1].

[1] *Il faudrait qu'on nous pardonnât au moins les fautes qui n'en seraient pas sans nos mal-*

474.

On n'est pas toujours si injuste envers ses ennemis qu'envers ses proches.

475.

On peut penser assez de mal d'un homme et être tout-à-fait de ses amis ; car nous ne sommes pas si délicats que nous ne puissions aimer que la perfection, et il y a bien des vices qui nous plaisent, même dans autrui.

476.

La haine des faibles n'est pas si dangereuse que leur amitié.

477.

En amitié, en mariage, en amour, en tel autre commerce que ce soit, nous voulons gagner ; et, comme le commerce des amis, des amants, des parents, des frères, etc.. est plus étendu que tout autre, il ne faut pas être surpris d'y trouver plus d'ingratitude et d'injustice.

heurs. Les fautes qui n'en seraient pas est incorrect. Il faut, *les fautes qui ne seraient pas des fautes*. M.

478.

La haine n'est pas moins volage que l'amitié.

479.

La pitié est moins tendre que l'amour.

480.

Les choses que l'on sait le mieux sont celles qu'on n'a pas apprises.

481.

Au défaut des choses extraordinaires, nous aimons qu'on nous propose à croire celles qui en ont l'air.

482.

L'esprit développe les simplicités du sentiment, pour s'en attribuer l'honneur.

483.

On tourne une pensée comme un habit, pour s'en servir plusieurs fois.

484.

Nous sommes flattés qu'on nous propose comme un mystère ce que nous avons pensé naturellement.

485.

Ce qui fait qu'on goûte médiocrement les philosophes, est qu'ils ne nous parlent pas assez des choses que nous savons.

486.

La paresse et la crainte de se compromettre ont introduit l'honnêteté dans la dispute.

487.

Les grandes places dispensent quelquefois des moindres talents.

488.

Quelque mérite qu'il puisse y avoir à négliger les grandes places, il y en a peut-être encore plus à les bien remplir.

489.

Si les grandes pensées nous trompent, elles nous amusent.

490.

Il n'y a point de faiseur de stances qui ne se préfère à Bossuet, simple auteur de prose; et dans l'ordre de la nature, nul ne doit penser aussi peu juste qu'un génie manqué.

491.

Un versificateur ne connaît point de juge compétent de ses écrits : si on ne fait pas de vers, on ne s'y connaît pas ; si on en fait, on est son rival.

492.

Le même croit parler la langue des dieux, lorsqu'il ne parle pas celle des hommes. C'est comme un mauvais comédien qui ne peut déclamer comme l'on parle.

493.

Un autre défaut de la mauvaise poésie est d'allonger la prose, comme le caractère de la bonne est de l'abréger.

494.

Il n'y a personne qui ne pense d'un ouvrage en prose : si je me donnais de la peine, je le ferais mieux. Je dirais à beaucoup de gens : faites une seule réflexion digne d'être écrite.

495.

Tout ce que nous prenons dans la morale pour défaut n'est pas tel.

496.

Nous remarquons beaucoup de vices pour admettre peu de vertus.

497.

L'esprit est borné jusque dans l'erreur qu'on dit son domaine.

498.

L'intérêt d'une seule passion, souvent malheureuse, tient quelquefois toutes les autres en captivité; et la raison porte ses chaînes sans pouvoir les rompre.

499.

Il y a des faiblesses, si on l'ose dire, inséparables de notre nature.

500.

Si on aime la vie, on craint la mort [1].

501.

La gloire et la stupidité cachent la mort sans triompher d'elle [2].

[1] Cela paraît hors de doute. Cependant on rencontre souvent telle ou telle personne qui aime peu la vie, et qui craint infiniment la mort. F.

[2] *La gloire et la stupidité cachent la mort*

502.

Le terme du courage est l'intrépidité dans le péril [1].

503.

La noblesse est un monument de la vertu, immortelle comme la gloire.

504.

Lorsque nous appelons les réflexions, elles nous fuient; et quand nous voulons les chasser, elles nous obsèdent, et tiennent malgré nous nos yeux ouverts pendant la nuit.

505.

Trop de dissipation et trop d'étude épuisent également l'esprit et le laissent à sec; les traits hardis en tout genre ne s'offrent pas à un esprit tendu et fatigué.

506.

Comme il y a des ames volages que toutes

sans triompher d'elle. Il faut, je crois, *l'amour de la gloire. Sans triompher d'elle*, c'est-à-dire, je pense, sans la faire mépriser. S.

[1] *Le terme du courage*, etc. Il semble qu'il faut dire, *le dernier terme*. M.

les passions dominent tour à tour, on voit des esprits vifs et sans assiette, que toutes les opinions entraînent successivement, ou qui se partagent entre les contraires, sans oser décider.

507.

Les héros de Corneille étalent des maximes fastueuses et parlent magnifiquement d'eux-mêmes, et cette enflure de leurs discours passe pour vertu parmi ceux qui n'ont point de règle dans le cœur pour distinguer la grandeur d'ame de l'ostentation [1].

508.

L'esprit ne fait pas connaître la vertu.

509.

Il n'y a point d'homme qui ait assez d'esprit pour n'être jamais ennuyeux.

510.

La plus charmante conversation lasse l'oreille d'un homme occupé de quelque passion.

[1] L'auteur a développé cette idée dans ses réflexions sur Corneille, t. I, p. 274—298. B.

511.

Les passions nous séparent quelquefois de la société, et nous rendent tout l'esprit qui est au monde aussi inutile que nous le devenons nous-mêmes aux plaisirs d'autrui.

512.

Le monde est rempli de ces hommes qui imposent aux autres par leur réputation ou leur fortune; s'ils se laissent trop approcher, on passe tout à coup à leur égard de la curiosité jusqu'au mépris, comme on guérit quelquefois en un moment d'une femme qu'on a recherchée avec ardeur.

513.

On est encore bien éloigné de plaire lorsqu'on n'a que de l'esprit.

514.

L'esprit ne nous garantit pas des sottises de notre humeur.

515.

Le désespoir est la plus grande de nos erreurs [1].

[1] C'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il n'y

516.

La nécessité de mourir est la plus amère de nos afflictions.

517.

Si la vie n'avait point de fin, qui désespérerait de sa fortune ? La mort comble l'adversité.

518.

Combien les meilleurs conseils sont-ils peu utiles, si nos propres expériences nous instruisent si rarement !

519.

Les conseils qu'on croit les plus sages sont les moins proportionnés à notre état.

520.

Nous avons des règles pour le théâtre qui passent peut-être les forces de l'esprit humain.

521.

Lorsqu'une pièce est faite pour être jouée, il est injuste de n'en juger que par la lecture.

a point de mal sans remède, et que le suicide est un acte de folie. F.

522.

Le but des poètes tragiques est d'émouvoir. C'est faire trop d'honneur à l'esprit humain de croire que des ouvrages irréguliers ne peuvent produire cet effet. Il n'est pas besoin de tant d'art pour tirer les meilleurs esprits de leur assiette, et leur cacher de grands défauts dans un ouvrage qui peint les passions. Il ne faut pas supposer dans le sentiment une délicatesse que nous n'avons que par réflexion, ni imposer aux auteurs une perfection qu'ils ne puissent atteindre ; notre goût se contente à moins. Pourvu qu'il n'y ait pas plus d'irrégularités dans un ouvrage que dans nos propres conceptions, rien n'empêche qu'il ne puisse plaire, s'il est bon d'ailleurs. N'avons-nous pas des tragédies monstrueuses [1] qui entraînent toujours les suffrages, malgré les critiques, et qui sont les délices du peuple, je veux dire, de la plus grande partie des hommes ? Je sais que le

[1] On peut citer, par exemple, le théâtre de Shakspeare et son prodigieux succès en Angleterre depuis plusieurs siècles, malgré les nombreuses irrégularités de ses pièces.

succès de ces ouvrages prouve moins le génie de leurs auteurs que la faiblesse de leurs partisans : c'est aux hommes délicats à choisir de meilleurs modèles, et à s'efforcer, dans tous les genres, d'égaler la belle nature ; mais comme elle n'est pas exempte de défauts, tout belle qu'elle paraît, nous avons tort d'exiger des auteurs plus qu'elle ne peut leur fournir. Il s'en faut de beaucoup que notre goût soit toujours aussi difficile à contenter que notre esprit.

523.

Il peut plaire à un traducteur [1] d'admirer jusqu'aux défauts de son original, et d'attribuer toutes ses sottises à la barbarie de son siècle. Lorsque je crois toujours apercevoir dans un auteur les mêmes beautés et les

[1] Il semble que dans cette remarque l'auteur a en vue monsieur et madame Dacier, traducteurs d'Homère, et d'autres anciens écrivains grecs et latins. C'est principalement Homère dont il paraît qu'il est ici question. Si cela est, Vauvenargues a eu raison de supprimer dans sa seconde édition un jugement qui ne fait pas honneur à son goût.

mêmes défauts, il me paraît plus raisonnable d'en conclure que c'est un écrivain qui joint de grands défauts à des qualités éminentes : une grande imagination et peu de jugement, ou beaucoup de force et peu d'art, etc.; et quoique je n'admire pas beaucoup l'esprit humain, je ne puis cependant le dégrader jusqu'à mettre dans le premier rang un génie si défectueux, qui choque continuellement le sens commun.

524.

C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses.

525.

Nous voudrions dépouiller de ses vertus l'espèce humaine, pour nous justifier nous-mêmes de nos vices, et les mettre à la place des vertus détruites : semblables à ceux qui se révoltent contre les puissances légitimes, non pour égaler tous les hommes par la liberté [1], mais pour usurper la même autorité qu'ils calomnient.

[1] *Non pour égaler tous les hommes par la liberté.* Il faut *égaliser*. S.

526.

Un peu de culture et beaucoup de mémoire, avec quelque hardiesse dans les opinions et contre les préjugés, font paraître l'esprit étendu.

527.

Il ne faut pas jeter du ridicule sur les opinions respectées; car on blesse par là leurs partisans, sans les confondre.

528.

La plaisanterie la mieux fondée ne persuade point, tant on est accoutumé [1] qu'elle s'appuie sur de faux principes.

529.

L'incrédulité a ses enthousiastes, ainsi que la superstition : et comme l'on voit des dévots qui refusent à Cromwel jusqu'au bon sens, on trouve d'autres hommes qui traitent Pascal et Bossuet de petits esprits.

[1] *Tant on est accoutumé qu'elle s'appuie*, etc. Il faut, je crois, *accoutumé à voir ou à croire qu'elle s'appuie*, etc. Il faudrait aussi, je crois, au lieu de *qu'elle s'appuie*, répéter *que la plaisanterie s'appuie*, autrement la phrase n'est pas claire. S.

530.

Le plus sage est le plus courageux de tous les hommes. M. de Turenne [1], a respecté la religion, et une infinité d'hommes obscurs se placent au rang des génies et des ames fortes, seulement à cause qu'ils la méprisent.

531.

Ainsi nous tirons vanité de nos faiblesses et de nos plus fausses erreurs. La raison fait des philosophes, et la gloire fait des héros; la seule vertu fait des sages.

532.

Si nous avons écrit quelque chose pour notre instruction ou pour le soulagement de notre cœur, il y a grande apparence que nos réflexions seront encore utiles à beau-

[1] Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, tué d'un coup de canon le 27 juillet 1675, était né dans la religion protestante; et après avoir refusé de changer de religion lorsque son intérêt s'y trouvait, embrassa, par l'effet de la simple persuasion, la religion catholique romaine, dans laquelle il mourut. Sa vie a été souvent imprimée. F.

coup d'autres : car personne n'est seul dans son espèce ; et jamais nous ne sommes ni si vrais, ni si vifs, ni si pathétiques que lorsque nous traitons les choses pour nous-mêmes.

533.

Lorsque notre ame est pleine de sentiments, nos discours sont pleins d'intérêt.

534.

Le faux présenté avec art nous surprend et nous éblouit ; mais le vrai nous persuade et nous maîtrise.

535.

On ne peut contrefaire le génie.

536.

Il ne faut pas beaucoup de réflexions pour faire cuire un poulet ; et cependant nous voyons des hommes qui sont toute leur vie mauvais rôtisseurs. Tant il est nécessaire, dans tous les métiers, d'y être appelé par un instinct particulier et comme indépendant de la raison.

537.

Lorsque les réflexions se multiplient, les

erreurs et les connaissances augmentent dans la même proportion [1].

538.

Ceux qui viendront après nous, sauront peut-être plus que nous, et ils s'en croiront plus d'esprit; mais seront-ils plus heureux ou plus sages? Nous-mêmes qui savons beaucoup, sommes-nous meilleurs que nos pères qui savaient si peu?

539.

Nous sommes tellement occupés de nous et de nos semblables, que nous ne faisons pas la moindre attention à tout le reste, quoique sous nos yeux et autour de nous.

540.

Qu'il y a peu de choses dont nous jugions bien!

541.

Nous n'avons pas assez d'amour-propre pour dédaigner le mépris d'autrui.

542.

Personne ne nous blâme si sévèrement

[1] Voyez la réflexion 271 dont cette maxime est le principe. B.

que nous nous condamnons souvent nous-mêmes [1].

543.

L'amour n'est pas si délicat que l'amour-propre.

544.

Nous prenons ordinairement sur nos bons et nos mauvais succès ; et nous nous accusons ou nous louons des caprices de la fortune.

545.

Personne ne peut se vanter de n'avoir jamais été méprisé.

546.

Il s'en faut bien que toutes nos habiletés ou que toutes nos fautes portent coup : tant il y a peu de choses qui dépendent de notre conduite.

547.

Combien de vertus et de vices sont sans conséquence!

[1] *Personne ne nous blâme si sévèrement que nous nous condamnons souvent nous-mêmes.* Il faut, je crois, *aussi sévèrement*, et ensuite, *que nous ne nous condamnons.* S.

548.

Nous ne sommes pas contents d'être habiles si on ne sait pas que nous le sommes : et pour ne pas en perdre le mérite, nous en perdons quelquefois le fruit.

549.

Les gens vains ne peuvent être habiles ; car ils n'ont pas la force de se taire.

550.

C'est souvent un grand avantage pour un négociateur, s'il peut faire croire qu'il n'entend pas les intérêts de son maître et que la passion le conseille ; il évite par là qu'on le pénètre, et réduit ceux qui ont envie de finir à se relâcher de leurs prétentions. Les plus habiles se croient quelquefois obligés de céder à un homme qui résiste lui-même à la raison, et qui échappe à toutes leurs prises.

551.

Tout le fruit qu'on a pu tirer de mettre quelques hommes dans les grandes places, s'est réduit à savoir qu'ils étaient habiles.

552.

Il ne faut pas autant d'acquit pour être habile que pour le paraître.

553.

Rien n'est plus facile aux hommes en place que de s'approprier le savoir d'autrui.

554.

Il est peut-être plus utile, dans les grandes places, de savoir et de vouloir se servir de gens instruits que de l'être soi-même.

555.

Celui qui a un grand sens sait beaucoup.

556.

Quelque amour qu'on ait pour les grandes affaires, il y a peu de lectures si ennuyeuses et si fatigantes que celles d'un traité entre les princes.

557.

L'essence de la paix est d'être éternelle, et cependant nous n'en voyons durer aucune l'âge d'un homme, et à peine y a-t-il quelque règne où elle n'ait été renouvelée plusieurs fois. Mais faut-il s'étonner que ceux

qui ont eu besoin de lois pour être justes, soient capables de les violer ?

558.

La politique fait entre les princes ce que les tribunaux de la justice font entre les particuliers. Plusieurs faibles, ligués contre un puissant, lui imposent la nécessité de modérer son ambition et ses violences.

559.

Il était plus facile aux Romains et aux Grecs [1] de subjuguer de grandes nations, qu'il ne l'est aujourd'hui de conserver une petite province justement conquise, au milieu de tant de voisins jaloux, et de peuples également instruits dans la politique et dans la guerre, et aussi liés par leurs intérêts, par les arts, ou par le commerce, qu'ils sont séparés par leurs limites.

[1] On sait que les Grecs ont renversé et conquis le royaume de Perse, et que les Romains ont envahi presque toute la partie du monde connue de leur temps. Il est vraisemblable que l'auteur veut mettre ici en opposition avec ces conquêtes, l'acquisition de la Lorraine faite par Louis XV, roi de France, en 1736. F.

560.

M. de Voltaire [1] ne regarde l'Europe que comme une république formée de différentes souverainetés. Ainsi un esprit étendu diminue en apparence les objets en les confondant dans un tout qui les réduit à leur juste étendue ; mais il les agrandit réellement en développant leurs rapports, et en ne formant de tant de parties irrégulières qu'un seul et magnifique tableau.

561.

C'est une politique utile, mais bornée, de se déterminer toujours par le présent, et de préférer le certain à l'incertain, quoique moins flatteur ; et ce n'est pas ainsi que les États s'élèvent, ni même les particuliers.

562.

Qui sait tout souffrir peut tout oser.

563.

Les hommes sont ennemis nés les uns des

[1] Dans son *Siècle de Louis XIV*, chapitre II, Voltaire développe effectivement cette grande et belle idée. Vauvenargues ne le désignait ici que par la lettre initiale de son nom. F.

autres, non à cause qu'ils se haïssent, mais parce qu'ils ne peuvent s'agrandir sans se traverser ; de sorte qu'en observant religieusement les bienséances, qui sont les lois de la guerre tacite qu'ils se font, j'ose dire que c'est presque toujours injustement qu'ils se taxent de part et d'autre d'injustice.

564.

Les particuliers négocient, font des alliances, des traités, des ligues, la paix et la guerre, en un mot, tout ce que les rois et les plus puissants peuples peuvent faire.

565.

Dire également du bien de tout le monde est une petite et une mauvaise politique.

566.

La méchanceté tient lieu d'esprit.

567.

La fatuité dédommage du défaut de cœur.

568.

Celui qui s'impose à soi-même impose à d'autres.

569.

La nature n'ayant pas égalé tous les hommes par le mérite, il semble qu'elle n'a pu ni dû les égaler [1] par la fortune.

570.

L'espérance fait plus de dupes que l'habileté.

571.

Le lâche a moins d'affronts à dévorer que l'ambitieux.

572.

On ne manque jamais de raisons, lorsqu'on a fait fortune, pour oublier un bienfaiteur ou un ancien ami; et on rappelle alors avec dépit tout ce qu'on a si long-temps dissimulé de leur humeur.

573.

Tel que soit un bienfait, et quoi qu'il en coûte, lorsqu'on l'a reçu à ce titre, on est obligé de s'en revancher [2], comme on tient

[1] *Égaler.* L'auteur emploie toujours cette locution; c'est une faute. Il faut *égaliser.* B.

[2] *De s'en revancher* est une expression défectueuse, et il aurait mieux valu dire, *d'en*

un mauvais marché quand on a donné sa parole.

574.

Il n'y a point d'injure qu'on ne pardonne quand on s'est vengé.

575.

On oublie un affront qu'on a souffert, jusqu'à s'en attirer un autre par son insolence.

576.

S'il est vrai que nos joies soient courtes, la plupart de nos afflictions ne sont pas longues.

577.

La plus grande force d'esprit nous console moins promptement que sa faiblesse.

prouver sa reconnaissance. Mais la pensée, pour être exprimée incorrectement, n'en est pas moins belle, et n'en méritait pas moins d'être conservée. F.

Revancher; tel est le texte de l'édition donnée en 1797 par M. de Fortia sur les manuscrits de l'auteur. On lit dans l'édition de 1806 et dans celle de 1820 *revenger*, c'est une faute. B.

578.

Il n'y a point de perte que l'on sente si vivement et si peu de temps que celle d'une femme aimée.

579.

Peu d'affligés savent feindre tout le temps qu'il faut pour leur honneur.

580.

Nos consolations sont une flatterie envers les affligés.

581.

Si les hommes ne se flattaient pas les uns les autres, il n'y aurait guère de société.

582.

Il ne tient qu'à nous d'admirer la religieuse franchise de nos pères, qui nous ont appris à nous égorger pour un démenti ; un tel respect de la vérité, parmi les barbares qui ne connaissaient que la loi de la nature, est glorieux pour l'humanité.

583.

Nous souffrons peu d'injures par bonté.

584.

Nous nous persuadons quelquefois nos propres mensonges pour n'en avoir pas le démenti, et nous nous trompons nous-mêmes pour tromper les autres.

585.

La vérité est le soleil des intelligences.

586.

Pendant qu'une partie de la nation atteint le terme de la politesse et du bon goût, l'autre moitié est barbare à nos yeux, sans qu'un spectacle si singulier puisse nous ôter le mépris de la culture [1].

587.

Tout ce qui flatte le plus notre vanité n'est fondé que sur la culture, que nous méprisons.

588.

L'expérience que nous avons des bornes de notre raison nous rend dociles aux préjugés.

[1] Ce mot de *culture* désigne, comme l'on voit dans cette pensée et la suivante, *l'état d'un esprit cultivé par l'instruction*. F.

589.

Comme il est naturel de croire beaucoup de choses sans démonstration, il ne l'est pas moins de douter de quelques autres malgré leurs preuves.

590.

La conviction de l'esprit n'entraîne pas toujours celle du cœur.

591.

Les hommes ne se comprennent pas les uns les autres. Il y a moins de fous qu'on ne croit.

592.

Pour peu qu'on se donne carrière sur la religion et sur les misères de l'homme, on ne fait pas difficulté de se placer parmi les esprits supérieurs.

593.

Des hommes inquiets et tremblants pour les plus petits intérêts, affectent de braver la mort.

594.

Si les moindres périls dans les affaires nous donnent de vaines terreurs, dans quelles alar-

mes la mort ne doit-elle pas nous plonger, lorsqu'il est question pour toujours de tout notre être, et que l'unique intérêt qui nous reste, il n'est plus en notre puissance de le ménager, ni même quelquefois de le connaître!

595.

Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénélon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe de tous les siècles, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru Jésus-Christ; et le grand Condé [1], en mourant, répétait ces nobles paroles : « Oui, nous verrons

[1] Louis de Bourbon, second du nom, prince de Condé, mourut le 11 décembre 1686. Il avait témoigné beaucoup d'indifférence pour la religion dans sa jeunesse; mais les derniers temps de sa vie furent presque entièrement consacrés à la religion, et sa mort fut très-chrétienne. On en trouvera les détails dans la vie de ce prince. Voyez le tom. XXV des *Hommes illustres de France*, par Turpin, Paris, 1775. Ce que rapporte ici Vauvenargues n'y est cependant point. F.

« Dieu comme il est, *sicuti est, facie ad* « *faciem.* »

596.

Les maladies suspendent nos vertus et nos vices.

597.

La nécessité comble les maux qu'elle ne peut soulager.

598.

Le silence et la réflexion épuisent les passions, comme le travail et le jeûne consomment les humeurs.

599.

La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

600.

Les hommes actifs supportent plus impatiemment l'ennui que le travail.

601.

Toute peinture vraie nous charme, jusqu'aux louanges d'autrui.

602.

Les images embellissent la raison, et le sentiment la persuade.

603.

L'éloquence vaut mieux que le savoir.

604.

Ce qui fait que nous préférons très-justement l'esprit au savoir est que celui-ci est mal nommé, et qu'il n'est ordinairement ni si utile, ni si étendu que ce que nous connaissons par expérience, ou que nous pouvons acquérir par réflexion. Nous regardons aussi l'esprit comme la cause du savoir, et nous estimons plus la cause que son effet : cela est raisonnable. Cependant celui qui n'ignorerait rien aurait tout l'esprit qu'on peut avoir ; le plus grand esprit du monde n'étant que science ou capacité d'en acquérir.

605.

Les hommes ne s'approuvent pas assez pour s'attribuer les uns aux autres la capacité des grands emplois. C'est tout ce qu'ils peuvent, pour ceux qui les occupent avec succès, de les en estimer après leur mort. Mais proposez l'homme du monde qui a le plus d'esprit : oui, dit-on, s'il avait plus d'expérience, ou s'il était moins paresseux, ou s'il n'avait

pas de l'humeur, ou tout au contraire : car il n'y a point de prétexte qu'on ne prenne pour donner l'exclusion à l'aspirant, jusqu'à dire qu'il est trop honnête homme, supposé qu'on ne puisse rien lui reprocher de plus plausible : tant cette maxime est peu vraie : *qu'il est plus aisé de paraître digne des grandes places, que de les remplir.*

606.

Ceux qui méprisent l'homme ne sont pas de grands hommes.

607.

Nous sommes bien plus appliqués à noter les contradictions, souvent imaginaires, et les autres fautes d'un auteur, qu'à profiter de ses vues, vraies ou fausses.

608.

Pour décider qu'un auteur se contredit, il faut qu'il soit impossible de le concilier.

PREMIER DISCOURS

SUR

LA GLOIRE,

ADRESSÉ A UN AMI.

C'est sans doute une chose assez étrange, mon aimable ami, que, pour exciter les hommes à la gloire, on soit obligé de leur prouver auparavant ses avantages. Cette forte et noble passion, cette source ancienne et féconde des vertus humaines, qui a fait sortir le monde de la barbarie et porté les arts à leur perfection, maintenant n'est plus regardée que comme une erreur imprudente et une éclatante folie. Les hommes se sont lassés de la vertu; et ne voulant plus qu'on les trouble dans leur dépravation et leur mollesse, ils se plaignent qu'elle se donne au crime hardi et heureux, et n'orne jamais le mérite. Ils sont sur cela dans l'erreur: et

quoi qu'il leur paraisse, le vice n'obtient point d'hommage réel. Si Cromwell [1] n'eût été prudent, ferme, laborieux, libéral, autant qu'il était ambitieux et remuant, ni la gloire, ni la fortune n'auraient couronné ses projets ; car ce n'est pas à ses défauts que les hommes se sont rendus, mais à la supériorité de son génie et à la force inévitable de ses précautions. Dénués de ces avantages, ses crimes n'auraient pas seulement enseveli sa gloire, mais sa grandeur même [2].

[1] Olivier Cromwell, né à Huntington le 3 avril 1603, le jour même que mourut la reine Élisabeth, s'empara en 1646 de la ville d'Oxford, et fit, aussitôt après, prononcer par le Parlement la déposition de Charles I, second roi de la maison des Stuarts. Le 9 février 1649 il envoya ce prince à l'échafaud, abolit la monarchie et lui substitua la république. Usurpateur du nouveau gouvernement, il prit le titre de *Protecteur*, sous lequel il gouverna despotiquement l'Angleterre jusqu'à sa mort, arrivée le 3 septembre 1658. Mais l'Angleterre, qui a oublié son despotisme, admire aujourd'hui son génie et est fière de sa gloire. B.

[2] *Ses crimes n'auraient pas seulement ense-*

Ce n'est donc pas la gloire qu'il faut mépriser : c'est la vanité et la faiblesse ; c'est celui qui méprise la gloire, pour vivre avec honneur dans l'infamie [1].

A la mort, dit-il, que sert la gloire ? Je réponds : que sert la fortune ? que vaut la beauté ? Les plaisirs et la vertu même ne finissent-ils pas avec la vie ? La mort nous ravit nos honneurs, nos trésors, nos joies, nos délices, et rien ne nous suit au tombeau. Mais de là qu'osons-nous conclure ? sur quoi fondons-nous nos discours ? Le temps où nous ne serons plus est-il notre objet ? Qu'importe au bonheur de la vie ce que nous pensons à la mort ? Que peuvent, pour adoucir la mort, la mollesse, l'intempérance ou l'obscurité de la vie ?

Nous nous persuadons faussement qu'on

veli sa gloire, mais sa grandeur même. Cette expression, *enseveli sa grandeur même,* signifie-t-elle que ses crimes auraient fait oublier sa grandeur, ou qu'ils l'auraient détruite ? S.

[1] *Pour vivre avec honneur dans l'infamie.* On peut vivre avec un certain éclat dans l'infamie ; mais peut-on y vivre avec honneur ? S.

ne peut dans le même temps agir et jouir, travailler pour la gloire toujours incertaine, et posséder le présent dans ce travail. Je demande : qui doit jouir? l'indolent ou le laborieux? le faible ou le fort? et l'oisiveté, jouit-elle?

L'action fait sentir le présent; l'amour de la gloire rapproche et dispose mieux l'avenir. Il nous rend agréable le travail que notre condition rend nécessaire. Après avoir comme enfanté le mérite de nos beaux jours, il couvre d'un voile honorable les pertes de l'âge avancé; l'homme se survit; et la gloire, qui ne vient qu'après la vertu, subsiste après elle.

Hésiterions-nous, mon ami? et nous serait-il plus utile d'être méprisés qu'estimés, paresseux qu'actifs, vains et amollis qu'ambitieux?

Si la gloire peut nous tromper, le mérite ne peut le faire; et s'il n'aide à notre fortune, il soutient notre adversité. Mais pourquoi séparer des choses que la raison même a unies? pourquoi distinguer la vraie gloire du mérite dont elle est la preuve?

Ceux qui feignent de mépriser la gloire pour donner toute leur estime à la vertu, privent la vertu même de sa récompense et de son plus ferme soutien. Les hommes sont faibles, timides, paresseux, légers, inconstants; les plus vertueux se démentent. Si on leur ôte l'espoir de la gloire, ce puissant motif, quelle force les soutiendra contre les exemples du vice, contre les légèretés de la nature, contre les promesses de l'oisiveté? Dans ce combat si douteux de l'activité et de la paresse, du plaisir et de la raison, de la liberté et du devoir, qui fera pencher la balance? qui portera l'esprit à ces nobles efforts, où la vertu, supérieure à soi-même, franchit les limites mortelles de son court essor, et d'une aile forte et légère échappe à ses liens?

Je vois ce qui vous décourage, mon très-cher ami: Lorsqu'un homme passe quarante ans, il vous paraît peut-être déjà vieux. Vous voyez que ses héritiers comptent ses années et le trouvent de trop au monde. Vous dites: dans vingt ans, moi-même je serai tout près de cet âge qui paraît caduc à la jeunesse; je

ne jouirai plus de ses regards et de son aimable société : que me serviraient ces talents et cette gloire qui rencontrent tant de hasards et d'obstacles presque invincibles ? les maladies, la mort, mes fautes, les fautes d'autrui rompront tout à coup mes mesures... Et vous attendriez donc de la mollesse, sous ces vains prétextes, ce que vous désespérez de la vertu ? ce que le mérite et la gloire ne pourraient donner, vous le chercheriez dans la honte ? Si l'on vous offrait le plaisir par la crapule, la tranquillité par le vice, l'accepteriez-vous ?

Un homme qui dit : les talents, la gloire coûtent trop de soins, je veux vivre en paix si je puis, je le compare à celui qui ferait le projet de passer sa vie dans son lit, dans un long et gracieux sommeil. O insensé ! pourquoi voulez-vous mourir vivant ! votre erreur en tout sens est grande. Plus vous serez dans votre lit, moins vous dormirez. Le repos, la paix, le plaisir, ne sont que le prix du travail.

Vous avez une erreur plus douce, mon aimable ami : oserai-je aussi la combattre ?

Les plaisirs vous ont asservi ; vous les inspirez ; ils vous touchent ; vous portez leurs fers. Comment vous épargneraient-ils dans une si vive jeunesse, s'ils tentent même la raison et l'expérience de l'âge avancé ? Mon charmant ami, je vous plains : vous savez tout ce qu'ils promettent et le peu qu'ils tiennent toujours. Pour moi, il ne m'appartient pas de vous faire aucune leçon. Vous n'ignorez pas quel dégoût suit la volupté la plus chère, quelle nonchalance elle inspire, quel oubli profond des devoirs, quels frivoles soins, quelles craintes, quelles distractions insensées.

Elle éteint la mémoire dans les savants, dessèche l'esprit, ride la jeunesse, avance la mort. Les fluxions, les vapeurs, la goutte, presque toutes les maladies qui tourmentent les hommes en tant de manières, qui les arrêtent dans leurs espérances, trompent leurs projets et leur apportent dans la force de leur âge les infirmités de la vieillesse. Voilà les effets des plaisirs ; et vous renonceriez, mon cher ami, à toutes les vertus qui vous attendent, à votre fortune, à la gloire ? Non sans

doute ; la volupté ne prendra jamais cet empire sur une ame comme la vôtre, quoique vous lui prêtiez vous-même de si fortes armes.

Mais quel autre attrait, quelle crainte pourrait vous détourner de satisfaire à vos sages inclinations [1] ? seraient-ce les bizarres préjugés de quelques fous qui voudraient vous donner leurs ridicules, eux qui se piquent d'avoir la peau douce, et de donner le ton à quelques femmes? S'ils sont effacés dans un souper, ils se couchent avec un mortel chagrin ; et vous n'oseriez à leurs yeux avoir une ambition plus raisonnable?

Ces gens-là sont-ils si aimables? je dis plus, sont-ils si heureux que vous deviez les préférer à d'autres hommes, et prendre leurs extravagances pour des lois? Écouteriez-vous aussi ceux qui font consister le bon sens à suivre la coutume, à s'établir, à ménager sourdement de vils intérêts? Tout ce

[1] *Mais quel autre attrait, quelle crainte pourrait vous détourner de satisfaire à vos sages inclinations?* On *satisfait à son devoir;* mais on *satisfait ses inclinations*. S.

qui est hardiesse, générosité, grandeur de génie, ils ne peuvent même le concevoir ; et cependant ils ne méprisent pas sincèrement la gloire ; ils l'attachent à leurs erreurs.

On en voit parmi ces derniers qui combattent par la religion ce qu'il y a de meilleur dans la nature, et qui rejettent ensuite la religion même, ou comme une loi impraticable, ou comme une belle fiction, et une invention politique.

Qu'ils s'accordent donc s'ils le peuvent. Sont-ils sous la loi de grâce? que leurs mœurs le fassent connaître. Suivent-ils encore la nature? qu'ils ne rejettent pas ce qui peut l'élever et la maintenir dans le bien.

Je veux que la gloire nous trompe : les talents qu'elle nous fera cultiver, les sentiments dont elle remplira notre ame, répareront bien cette erreur. Qu'importe que si peu de ceux qui courent la même carrière la remplissent, s'ils cueillent de si nobles fleurs sur le chemin, si jusque dans l'adversité leur conscience est plus forte et plus assurée que celle des heureux du vice !

Pratiquons la vertu : c'est tout. La gloire,

mon très-cher ami, loin de vous nuire [1], élevera si haut vos sentiments que vous apprendrez d'elle-même à vous en passer, si les hommes vous la refusent; car quiconque est grand par le cœur, puissant par l'esprit, a les meilleurs biens; et ceux à qui ces choses manquent ne sauraient porter dignement ni l'une ni l'autre fortune.

[1] *La gloire, mon très-cher ami, loin de vous nuire. La gloire* pour *l'amour de la gloire.* On a déjà remarqué cette faute où Vauvenargues tombe souvent. Le mot *gloire*, lorsqu'il signifie un sentiment, se prend toujours en mauvaise part. C'est le caractère du *Glorieux*. S.

SECOND DISCOURS.

Puisque vous souhaitez, mon cher ami, que je vous parle encore de la gloire, et que je vous explique mieux mes sentiments, je veux tâcher de vous satisfaire, et de justifier mes opinions sans les passionner, si je puis; de peur de farder ou d'exagérer la vérité qui vous est si chère, et que vous rendez si aimable.

Je conviendrai d'abord que tous les hommes ne sont pas nés, comme vous dites [1], pour les grands talents, et je ne crois pas qu'on puisse regarder cela comme un malheur, puisqu'il faut que toutes les conditions soient conservées, et que les arts les plus nécessaires ne sont ni les plus ingénieux, ni les plus honorables.

Mais ce qui importe, je crois, c'est qu'il

[1] *Comme vous dites*. Il faut, je crois, *comme vous le dites*. S.

règne dans tous ces états une gloire assortie au mérite qu'ils demandent. C'est l'amour de cette gloire qui les perfectionne, qui rend les hommes de toutes les conditions plus vertueux, et qui fait fleurir les Empires, comme l'expérience de tous les siècles le démontre.

Cette gloire, inférieure à celle des talents plus élevés, n'est pas moins justement fondée : car ce qui est bon en soi-même ne peut être anéanti par ce qui est meillleur. Il peut perdre de notre estime, mais il ne peut souffrir de déchéance dans son être ; cela est visible.

S'il y a donc quelque erreur à cet égard parmi les hommes, c'est lorsqu'ils cherchent une gloire supérieure à leurs talents, une gloire par conséquent qui trompe leurs desirs et leur fait négliger leur vrai partage, qui tient cependant leur esprit au-dessus de leur condition, et les sauve peut-être de bien des faiblesses.

Vous ne pouvez tomber, mon cher ami, dans une semblable illusion ; mais cette crainte si modeste est une vertu trop ai-

mable dans un homme de votre mérite et de votre âge.

On ne peut qu'estimer aussi ce que vous dites sur la brièveté de la vie. Je croyais avoir prévenu à ce sujet tout ce qu'on pouvait m'opposer de raisonnable. Cependant je ne blâme pas vos sentiments. Dans une si grande jeunesse, où les autres hommes sont si enivrés des vanités et des apparences du monde, c'est sans doute une preuve, mon aimable ami, de l'élévation de votre ame, lorsque la vie humaine vous paraît trop courte pour mériter nos attentions. Le mépris que vous concevez de ses promesses témoigne que vous êtes supérieur à tous ses dons. Mais puisque, malgré ce mérite qui vous élève, vous êtes néanmoins borné à cet espace que vous méprisez, c'est à votre vertu à s'exercer dans ce champ étroit ; et, puisqu'il vous est refusé d'en étendre les bornes, vous devez en orner le fonds. Autrement, que vous serviraient tant de vertus et de génie ? n'aurait-on pas lieu d'en douter ?

Voyez comme ont vécu les hommes qui ont eu l'ame élevée comme vous. Vous me

permettez bien cette louange qui vous fait un devoir de leur vertu. Lorsque le mépris des choses humaines les soutenait ou dans les pertes, ou dans les erreurs, ou dans les embarras inévitables de la vie, ils s'en couvraient comme d'un bouclier qui trompait les traits de la fortune. Mais lorsque ce même mépris se tournait en paresse et en langueur; qu'au lieu de les porter au travail, il leur conseillait la mollesse; alors ils rejetaient une si dangereuse tentation, et ils s'excitaient par la gloire, qui est moins donnée à la vertu pour récompense que pour soutien. Imitez en cela, mon cher ami, ceux que vous admirez dans tout le reste. Que desirez-vous, que le bien et la perfection de votre ame [1]? mais comment le mépris de la gloire vous inspirerait-il le goût de la vertu, si même il vous dégoûte de la vie? Quand concevez-vous ce mépris, si ce n'est dans l'adversité, et lorsque vous désespérez en quelque sorte

[1] *Que desirez-vous, que le bien et la perfection de votre ame?* Il y a ellipse : *que désirez-vous autre chose que.* Les deux *que* si rapprochés sont une négligence. M.

de vous-même ? Qui n'a du courage, au contraire, quand la gloire vient le flatter ? qui n'est plus jaloux de bien faire ?

Insensés que nous sommes, nous craignons toujours d'être dupes ou de l'activité, ou de la gloire, ou de la vertu ! Mais qui fait plus de dupes véritables que l'oubli de ces mêmes choses ? qui fait des promesses plus trompeuses que l'oisiveté ?

Quand vous êtes de garde au bord d'un fleuve, où la pluie éteint tous les feux pendant la nuit, et pénètre dans vos habits, vous dites : heureux qui peut dormir sous une cabane écartée, loin du bruit des eaux ! Le jour vient ; les ombres s'effacent et les gardes sont relevées ; vous rentrez dans le camp ; la fatigue et le bruit vous plongent dans un doux sommeil, et vous vous levez plus serein pour prendre un repas délicieux. Au contraire, un jeune homme né pour la vertu, que la tendresse d'un mère retient dans les murailles d'une ville forte, pendant que ses camarades dorment sous la toile et bravent les hasards, celui-ci qui ne risque rien, qui ne fait rien, à qui rien ne manque,

ne jouit ni de l'abondance, ni du calme de ce séjour : au sein du repos, il est inquiet et agité ; il cherche les lieux solitaires ; les fêtes, les jeux, les spectacles ne l'attirent point ; la pensée de ce qui se passe en Moravie occupe ses jours, et pendant la nuit il rêve des combats et des batailles qu'on donne sans lui. Que veux-je dire par ces images ? que la véritable vertu ne peut se reposer ni dans les plaisirs, ni dans l'abondance, ni dans l'inaction : qu'il est vrai que l'activité a ses dégoûts et ses périls ; mais que ces inconvénients momentanés dans le travail, se multiplient dans l'oisiveté, où un esprit ardent se consume lui-même et s'importune.

Et si cela est vrai en général pour tous les hommes, il l'est encore plus particulièrement pour vous [1], mon cher ami, qui êtes né si visiblement pour la vertu, et qui ne pouvez être heureux par d'autres voies, tant celles du bien vous sont propres.

[1] *Et si cela est vrai pour tous les hommes, il l'est encore plus particulièrement pour vous. Il* pour *cela.* Cette incorrection a déjà été remarquée. S.

Mais quand vous seriez moins certain d'avoir ces talents admirables qui forcent la gloire, après tout, mon aimable ami, voudriez-vous négliger de cultiver ces talents mêmes? Je dis plus : s'il était douteux que la gloire fût un grand bien, renonceriez-vous à ses charmes? Pourquoi donc chercher des prétextes pour autoriser des moments de paresse et d'anxiété? S'il fallait prouver que la gloire n'est pas une erreur, cela ne serait pas fort difficile. Mais, en supposant que c'est une erreur, vous n'êtes pas même résolu de l'abandonner; et vous avez grande raison : car il n'y a point de vérité plus douce et plus aimable. Agissez donc comme vous pensez; et sans vous inquiéter de ce que l'on peut dire sur la gloire, cultivez-la, mon cher ami, sans défiance, sans faiblesse et sans vanité.

Ç'aurait été une chose assez hardie, mon aimable ami, que de parler du mépris de la gloire devant des Romains du temps des Scipion[1]

[1] Il y a eu plusieurs Scipion, et presque tous paraissent avoir aimé la gloire. Le vainqueur d'Annibal, Publius Cornelius Scipion, sur-

et des Gracchus [1]. Un homme qui leur aurait dit que la gloire n'était qu'une folie, n'aurait guère été écouté; et ce peuple ambitieux l'eût méprisé comme un sophiste qui détournerait les hommes de la vertu même, en attaquant la plus forte et la plus noble de leurs passions. Un tel philosophe n'aurait pas été plus suivi à Athènes ou à Lacédémone. Aurait-il osé dire que la gloire était une chimère, pendant qu'elle donnait parmi ces peuples une si haute considération, et qu'elle y était même si répandue et si commune, qu'elle devenait nécessaire et presque un devoir? Plus les hommes ont de vertu, plus ils ont de droit à la gloire; plus

nommé *l'Africain*, est l'un des plus grands hommes qui aient jamais existé: il a mérité d'avoir Plutarque pour historien. Le jeune Scipion, surnommé aussi *l'Africain*, est celui qui prit Carthage et détruisit Numance. F.

[1] Tibérius et Caïus Sempronius Gracchus étaient deux frères célèbres dans l'histoire romaine. Plutarque a écrit leur vie qui est très-intéressante. L'amour de la gloire les conduisit tous deux à une mort violente. F.

elle est près d'eux, plus ils l'aiment, plus ils la desirent, plus ils sentent sa réalité. Mais quand la vertu dégénère; quand le talent manque, ou la force; quand la légèreté et la mollesse dominent les autres passions, alors on ne voit plus la gloire que très-loin de soi; on n'ose ni se la promettre, ni la cultiver, et enfin les hommes s'accoutument à la regarder comme un songe. Peu à peu on en vient au point que c'est une chose ridicule même d'en parler. Ainsi, comme on se serait moqué à Rome d'un déclamateur qui aurait exhorté les Sylla[1] et les Pompée[2] au mépris de la gloire, on rirait aujourd'hui d'un philosophe qui encouragerait des Français à penser aussi grandement que les Romains, et à imiter leurs vertus. Aussi n'est-

[1] Son épitaphe, composée, dit-on, par lui-même, portait en substance que personne n'avait fait tant de bien à ses amis, ni tant de mal à ses ennemis. F.

[2] Cneius Pompeius reçut de Sylla le surnom de *Grand*, qu'il justifia par ses victoires et par son crédit. Mais il fut vaincu par César à Pharsale. F.

ce pas mon dessein de redresser sur cela nos idées, et de changer les mœurs de la nation. Mais parce que je crois que la nature a toujours produit quelques hommes qui sont supérieurs à l'esprit et aux préjugés de leur siècle, je me confie, mon aimable ami, aux sentiments que je vous connais, et je veux vous parler de la gloire, comme j'aurais pu en parler à un Athénien du temps de Thémistocle [1] et de Socrate [2].

[1] Thémistocle, vainqueur de Xerxès, sauva sa patrie, et s'empoisonna pour ne point combattre contre elle. Il mourut 464 ans avant l'ère chrétienne. F.

[2] Socrate fut déclaré par l'oracle le plus sage de tous les Grecs. On lui doit Xénophon, Aristote, Platon, et d'autres disciples non moins illustres. Les Athéniens ne l'en condamnèrent pas moins à mort : mais ils punirent ensuite ses calomniateurs, lui élevèrent une statue, et lui dédièrent une chapelle comme à un demi-dieu. Il mourut 400 ans avant l'ère chrétienne. F.

DISCOURS

SUR

LES PLAISIRS,

ADRESSÉ AU MÊME [1].

Vous êtes trop sévère, mon aimable ami, de vouloir qu'on ne puisse pas, en écrivant, réparer les erreurs de sa conduite, et contredire même ses propres discours. Ce serait une grande servitude si on était toujours obligé d'écrire comme on parle, ou de faire comme on écrit. Il faut permettre aux hommes d'être un peu inconséquents, afin qu'ils puissent retourner à la raison quand ils l'ont quittée, et à la vertu lorsqu'ils l'ont trahie.

[1] D'après une note qui s'est trouvée dans les papiers de Vauvenargues, il paraît que ce discours et le précédent étaient adressés au même ami pour qui il avait écrit les *Conseils à un jeune homme*, t. I, p. 238.

On écrit tout le bien qu'on pense, et on fait tout celui qu'on peut : et lorsqu'on parle de la vertu ou de la gloire, on se laisse emporter à son sujet, sans se souvenir de sa faiblesse. Cela est très-raisonnable. Voudriez-vous qu'on fît autrement, et qu'on ne tâchât pas du moins d'être sage dans ses écrits, lorsqu'on ne peut pas l'être encore dans ses actions! Vous vous moquez de ceux qui parlent contre les plaisirs, et vous leur demandez qu'à cet égard ils s'accordent avec eux-mêmes ; c'est-à-dire que vous voulez qu'ils se rétractent, et qu'ils vous abandonnent toute leur morale. Pour moi, il ne m'appartient pas de vous contrarier, et de défendre avec vous une vertu austère dont je suis peu digne [1]. Je veux bien vous accorder, sans conséquence, que les plaisirs ne sont pas tout-à-fait inconciliables avec la vertu et la gloire. On a vu quelquefois de grandes ames qui ont su allier l'un et l'autre, et mener ensemble ces choses si peu compatibles pour les autres hommes.

[1] *Une vertu austère dont je suis peu digne*, c'est-à-dire, *dont je suis peu capable*. S.

Mais s'il faut vous parler sans flatterie, je vous avouerai, mon ami, que les plaisirs de ces grands hommes ne me paraissent guère ressembler à ce que l'on honore de ce nom dans le monde. Vous savez comme moi quelle est la vie que mènent la plupart des jeunes gens; quels sont leurs tristes amusements et leurs occupations ridicules; qu'ils ne cherchent presque jamais ce qui est aimable ou ce qu'ils aiment, mais ce que les autres trouvent tel; qui, moyennant qu'ils vivent en *bonne compagnie*, croient s'être divertis à un souper où l'on n'oserait parler avec confiance, ni se taire, ni être raisonnable; qui courent trois spectacles dans le même jour sans en entendre aucun; qui ne parlent que pour parler, et ne lisent que pour avoir lu; qui ont banni l'amitié et l'estime non-seulement des sociétés de bienséance, mais même des commerces les plus familiers; qui se piquent de posséder une femme qu'ils n'aiment pas, et qui trouveraient ridicule que l'inclination se mêlât d'attacher à leurs voluptés un nouveau charme. Je tâche de comprendre tous ces goûts bi-

zarres qu'ils prennent avec tant de soin hors de la nature, et je vois que la vanité fait le fonds de tous les plaisirs et tout le commerce du monde.

Le frivole esprit de ce siècle est cause de cette faiblesse. La frivolité, mon ami, anéantit les hommes qui s'y attachent. Il n'y a point de vice peut-être qu'on ne doive lui préférer ; car encore vaut-il mieux être vicieux que de ne pas être. Le rien est au-dessous de tout, le rien est le plus grand des vices ; et qu'on ne dise pas que c'est être quelque chose que d'être frivole ; c'est n'être ni pour la vertu, ni pour la gloire, ni pour la raison, ni pour les plaisirs passionnés. Vous direz peut-être : j'aime mieux un homme anéanti pour toute vertu, que celui qui n'existe que pour le vice. Je vous répondrai : celui qui est anéanti pour la vertu n'est pas pour cela exempt de vices : il fait le mal par légèreté et par faiblesse ; il est l'instrument des méchants qui ont plus de génie. Il est moins dangereux qu'un méchant homme sérieusement appliqué au mal, cela peut être : mais faut-il savoir gré à l'épervier de ce qu'il

ne détruit que des insectes, et ne ravage pas les troupeaux dans les champs comme les lions et les aigles? Un homme courageux et sage ne craint point un méchant homme; mais il ne peut s'empêcher de mépriser un homme frivole.

Aimez donc, mon aimable ami, suivez les plaisirs qui vous cherchent, et que la raison, la nature et les grâces ont faits pour vous. Encore une fois, ce n'est point à moi à vous les interdire; mais ne croyez pas qu'on rencontre d'agrément solide dans l'oisiveté, la folie, la faiblesse et l'affectation.

SUR

LE CARACTÈRE

DES DIFFÉRENTS SIÈCLES.

Quelque limitées que soient nos lumières sur les sciences, je crois qu'on ne saurait nous disputer de les avoir poussées au-delà des bornes anciennes. Héritiers des siècles qui nous précèdent, nous devons être plus riches des biens de l'esprit. Cela ne peut guère nous être contesté sans injustice ; mais nous aurions tort nous-mêmes de confondre cette richesse héritée et empruntée avec le génie qui la donne. Combien de ces connaissances que nous prisons tant, sont stériles pour nous ! Étrangères dans notre esprit, où elles n'ont pas pris naissance, il arrive souvent qu'elles confondent notre jugement beaucoup plus qu'elles ne l'éclairent. Nous plions sous le poids de tant d'idées, comme ces États qui succombent par trop

de conquêtes, où la prospérité et les richesses corrompent les mœurs, et où la vertu s'ensevelit sous sa propre gloire [1].

Parlerai-je comme je pense? Quelque lumière qu'on acquière encore, et en quel siècle que ce puisse, je crois que l'on verra toujours parmi les hommes ce qu'on voit dans les plus puissantes monarchies, je veux dire que le plus grand nombre des esprits y sera peuple, comme l'est dans tous les Empires la meilleure partie des hommes.

A la vérité on ne croira plus aux sorciers [2]

[1] On voit que Vauvenargues désigne ici les Romains, qui, parvenus à la plus haute puissance du temps de César et d'Auguste, ne purent conserver leurs mœurs ni leur liberté, et dont la prospérité causa l'esclavage et la corruption. F.

[2] On trouve dans les registres du parlement de Paris une très-grande quantité d'arrêts qui ont condamné des sorciers au feu; et le 22 décembre 1691, des bergers de Brie furent condamnés à faire amende honorable et à être pendus et brûlés, comme atteints et convaincus de superstitions, impiétés, sacriléges, profanations, poisons, maléfices, et d'avoir fait mourir

et au sabbat[1] dans un siècle tel que le nôtre ; mais on croira encore à Calvin[2] et à Luther[3]. On parlera de beaucoup de choses, comme si elles étaient évidemment connues, et on disputera en même temps de toutes choses, comme si toutes étaient incertaines. On blâmera un homme de ses vices, et on ne saura point s'il y a des vices. On dira d'un poète qu'il est sublime, parce qu'il aura peint un grand personnage ; et ces sentiments héroïques qui font la grandeur du

des chevaux et des bestiaux. Il n'y avait donc pas long-temps, lorsque l'auteur écrivait, que l'on ne croyait plus aux sorciers. F.

[1] D'anciens capitulaires du neuvième siècle recommandent aux pasteurs de l'Église chrétienne de désabuser les fidèles sur ce que l'on disait de plusieurs femmes, qu'elles allaient au sabbat. On voit par là combien cette croyance était ancienne. F.

[2] Jean Calvin mourut en 1564, laissant un nom célèbre, beaucoup de partisans, et encore plus d'ennemis.

[3] Martin Luther mourut en 1546. Ses sectateurs, pendant le seizième siècle, prirent la devise : *Plutôt Turc que Papiste.*

tableau, on les méprisera dans l'original. L'effet d'une grande multiplicité d'idées, c'est d'entraîner dans des contradictions les esprits faibles. L'effet de la science est d'ébranler la certitude et de confondre les principes les plus manifestes.

Nous nous étonnons cependant des erreurs prodigieuses de nos pères. Quelles bonnes gens, disons-nous, que les Égyptiens qui ont adoré des choux et des ognons! Pour moi, je ne vois pas que ces superstitions témoignent plus particulièrement que d'autres choses, la petitesse de l'esprit humain. Si j'avais eu le malheur de naître dans un pays où l'on m'eût enseigné que la Divinité se plaisait à se reposer dans les tulipes; qu'on m'eût dit que c'était un mystère que je ne comprenais pas, parce qu'il n'appartenait pas à un homme de juger des choses surnaturelles, ni même de beaucoup de choses naturelles; que l'on m'eût assuré que cette doctrine avait été confirmée par des prodiges, et que je risquais de tout perdre si je refusais de la croire; soit raison, soit timidité sur un intérêt capital, soit connaissance de ma propre

faiblesse, je sens que j'aurais déféré à l'autorité de tout un peuple, à celle du gouvernement, au témoignage successif de plusieurs siècles, et à l'instruction de mes pères. Ainsi je ne suis point surpris que de si grandes superstitions se soient acquises quelque autorité [1]. Il n'y a rien que la crainte et l'espérance ne persuadent aux hommes, principalement dans les choses qui passent la portée de leur esprit, et qui intéressent leur cœur.

Qu'on ait cru encore dans les siècles d'ignorance l'impossibilité des antipodes, ou telle autre opinion [2] que l'on reçoit sans examen, ou qu'on n'a pas même les moyens d'examiner, cela ne m'étonne en aucune manière; mais que tous les jours, sur les choses qui nous sont les plus familières et que nous avons le plus examinées, nous pre-

[1] Il faut *se soient acquis*. S.

[2] *Qu'on ait cru*, etc. Je ne crois pas qu'on puisse dire *croire une opinion*, parce qu'une opinion n'est pas un fait que l'on *croit;* mais une manière d'envisager ce fait, que l'on reçoit. S.

nions néanmoins le change, que nous ne puissions avoir une heure de conversation un peu suivie sans nous tromper ou nous contredire, voilà à quoi je reconnais notre faiblesse.

Je cherche quelquefois parmi le peuple l'image de ces mœurs grossières que nous avons tant de peine à comprendre dans les anciens peuples. J'écoute ces hommes si simples : je vois qu'ils s'entretiennent de choses communes, qu'ils n'ont point de principes approfondis, que leur esprit est véritablement barbare comme celui de nos pères, c'est-à-dire inculte et sans politesse. Mais je ne trouve pas qu'ils fassent de plus faux raisonnements que les gens du monde ; je vois au contraire que leurs pensées sont plus naturelles, et qu'il s'en faut de beaucoup que les simplicités de l'ignorance soient aussi éloignées de la vérité, que les subtilités de la science et l'imposture de l'affectation.

Ainsi jugeant des mœurs anciennes par ce que je vois des mœurs du peuple qui me représente les premiers temps, je crois que je me serais fort accommodé de vivre à Thè-

bes, à Memphis, à Babylone. Je me serais passé de nos manufactures, de la poudre à canon, de la boussole et de nos autres inventions modernes, ainsi que de notre philosophie. Je n'estime pas plus les Hollandais, pour avoir un commerce si étendu, que je méprise [1] les Romains pour l'avoir si long-temps négligé. Je sais qu'il est bon d'avoir des vaisseaux, puisque le roi d'Angleterre en a, et qu'étant accoutumés, comme nous sommes [2], à prendre du café et du chocolat, il serait fâcheux de perdre le commerce des îles. Mais Xénophon n'a point joui de ces délicatesses, et il ne m'en paraît ni moins heureux, ni moins honnête homme, ni moins grand homme. Que dirai-je encore? Le bonheur d'être né chrétien et catholique ne peut être comparé à aucun autre bien. Mais s'il me fallait être quaker ou monothélite, j'aimerais presque autant le culte

[1] *Que je méprise.* Il faut, je crois, *que je ne méprise.* S.

[2] *Comme nous sommes.* Il faut *comme nous le sommes.* S.

des Chinois [1] ou celui des anciens Romains [2].

Si la barbarie consistait uniquement dans l'ignorance, certainement les nations les plus polies de l'antiquité seraient extrêmement barbares vis-à-vis de nous. Mais si la corruption de l'art, si l'abus des règles, si les conséquences mal tirées des bons principes, si les fausses applications, si l'incertitude des opinions, si l'affectation, si la vanité, si les mœurs frivoles ne méritent pas moins ce nom que l'ignorance, qu'est-ce alors que la politesse dont nous nous vantons?

Ce n'est pas la pure nature qui est barbare, c'est tout ce qui s'éloigne trop de la belle

[1] On a beaucoup disputé sur la religion des Chinois, qui n'est pas encore bien connue. Mais la morale de Confucius, leur législateur, mérite d'être étudiée. Je citerai pour exemple cette maxime : *Gouvernez de manière que ceux qui sont près de vous vivent heureux, et que ceux qui en sont éloignés viennent se soumettre à vos lois*. B.

[2] Le Polythéisme des anciens Romains n'a-t-il pas trouvé des défenseurs même parmi les modernes? F.

nature et de la raison. Les cabanes des premiers hommes ne prouvent pas qu'ils manquassent de goût : elles témoignent seulement qu'ils manquaient des règles de l'architecture. Mais quand on eut connu ces belles règles dont je parle, et qu'au lieu de les suivre exactement on voulut enchérir sur leur noblesse, charger d'ornements superflus les bâtiments, et à force d'art faire disparaître la simplicité, alors ce fut, à mon sens, une véritable barbarie, et la preuve du mauvais goût. Suivant ces principes, les dieux et les héros d'Homère, peints naïvement par le poète d'après les idées de son siècle, ne font pas que l'Iliade soit un poème barbare, car elle est un tableau très-passionné, sinon de la belle nature, du moins de la nature. Mais un ouvrage véritablement barbare, c'est un poème où l'on n'aperçoit que de l'art, où le vrai ne règne jamais dans les expressions et les images, où les sentiments sont guindés, où les ornements sont surperflus et hors de leur place.

Je vois de fort grands philosophes qui veulent bien fermer les yeux sur ces défauts,

et qui passent d'abord à ce qu'il y a de plus étrange dans les mœurs anciennes. Immoler, disent-ils, des hommes à la divinité [1] ! verser le sang humain pour honorer les funérailles des grands [2], etc. ! Je ne prétends point justifier de telles horreurs ; mais je dis : Que nous sont ces hommes que je vois couchés dans nos places et sur les degrés de nos temples, ces spectres vivants que la faim, la

[1] Ce reproche ne peut être fait à toutes les nations anciennes. Que ne doit-on pas aux Romains, s'écrie Pline le naturaliste, livre XXX, chap. I, qui ont interdit ces sacrifices monstrueux où les hommes étaient victimes? F.

[2] Ces sanglantes funérailles peuvent aussi être reprochées aux modernes, puisque chez le peuple le plus doux et le plus policé peut-être, à la Chine, en 1660, l'empereur Chun-Tchi, ayant perdu une de ses épouses, fit sacrifier plus de trente esclaves sur le tombeau de cette femme chérie. A la vérité, c'était un Tartare. Voyez tom. I, pag. 43 du discours préliminaire de l'*Histoire générale de la Chine*, traduite du Tong-Hien-Hangmou, par le P. de Mailla, publiée par l'abbé Grosier. Paris, 1777—85, 13 volumes in-4°. B.

douleur et les maladies précipitent vers le tombeau? Des hommes plongés dans les superfluités et les délices, voient périr tranquillement d'autres hommes que la calamité et la misère emportent à la fleur de leur âge. Cela paraît-il moins féroce? et lequel mérite le mieux le nom de barbarie, d'un sacrifice impie fait par l'ignorance, ou d'une inhumanité commise de sang-froid et avec une entière connaissance?

Pourquoi dissimulerais-je ici ce que je pense? Je sais que nous avons des connaissances que les Anciens n'avaient pas. Nous sommes meilleurs philosophes à bien des égards; mais pour ce qui est des sentiments, j'avoue que je ne connais guère d'ancien peuple qui nous cède. C'est de ce côté-là, je crois, qu'on peut bien dire qu'il est difficile aux hommes de s'élever au-dessus de l'instinct de la nature. Elle a fait nos ames aussi grandes qu'elles peuvent le devenir, et la hauteur qu'elles empruntent de la réflexion, est ordinairement d'autant plus fausse, qu'elle est plus guindée.

Et parce que le goût tient essentiellement

au sentiment, je vois qu'on perfectionne en vain nos connaissances : *on instruit notre jugement, on n'élève point notre goût.* Qu'on joue *Pourceaugnac* [1] à la Comédie, ou telle autre farce un peu comique, elle n'y attirera pas moins de monde qu'*Andromaque* [2] : on entendra jusque dans la rue les éclats du parterre enchanté. Qu'il y ait des pantomimes supportables à la Foire, on y courra avec le même empressement. J'ai vu nos petits-maîtres et nos philosophes monter sur les bancs pour voir battre deux polissons. On ne perd pas un geste d'Arlequin ; et Pierrot fait rire ce siècle poli et savant qui méprise les pantomimes, et qui néanmoins les enrichit. Le peuple est né en tout temps pour admirer les grandes choses et pour adorer les petites ; et ce peuple dont je veux parler n'est point

[1] Véritable farce qui renferme cependant quelques scènes dignes de Molière, son auteur. F.

[2] Tragédie de Racine, bien écrite, parfaitement conduite, et très-intéressante. La duplicité de l'intrigue est le seul reproche que l'on puisse faire à l'auteur. F.

celui qui n'emporte, dans sa définition, que les conditions subalternes ; ce sont tous les esprits que la nature n'a point élevés par un privilége particulier au-dessus de l'ordre commun. Aussi quand quelqu'un vient me dire : Croyez-vous que les Anglais, qui ont tant d'esprit, s'accommodassent des tragédies de Shakspeare, si elles étaient aussi monstrueuses qu'elles nous paraissent [1] ? Je ne suis point la dupe de cette objection, et je sais ce que j'en dois croire.

Voilà donc cette politesse et ces mœurs savantes, qui font que nous nous préférons avec tant de hauteur aux autres siècles. Nous avons, comme je l'ai dit, quelques connaissances qui leur ont manqué : c'est sur ces vains fondements que nous nous croyons en droit de les mépriser. Mais ces vues plus fines et plus étendues que nous nous attribuons, que d'illusions n'ont-elles pas produites parmi nous ? Je n'en citerai qu'un exemple : la mode des duels. Qu'on me permette de retoucher un sujet sur lequel on a

[1] *Aussi monstrueuses qu'elles nous paraissent.* Il faut, *qu'elles nous le paraissent.* S.

déjà beaucoup écrit. Le duel est né de l'opinion très-naturelle, qu'un homme ne souffrait ordinairement d'injures d'un autre homme, que par faiblesse : mais parce que la force du corps pouvait donner aux ames timides un avantage très-considérable sur les ames fortes, pour mettre de l'égalité dans les combats, et leur donner d'ailleurs plus de décence, nos pères imaginèrent de se battre avec des armes plus meurtrières et plus égales que celles qu'ils tenaient de la nature : et il leur parut qu'un combat où l'on pourrait s'arracher la vie d'un seul coup, aurait certainement plus de noblesse qu'une vile lutte où l'on n'aurait pu tout au plus que s'égratigner le visage, et s'arracher les cheveux avec les mains. Ainsi ils se flattèrent d'avoir mis dans leurs usages plus de hauteur et de bienséance que les Romains et les Grecs, qui se battaient comme leurs esclaves. Ils ne faisaient pas attention que la nature qui nous inspire de nous venger, pouvait, en s'élevant encore plus haut, et par une force encore plus grande, nous inspirer de pardonner. Ils oubliaient que les hommes étaient obligés

de sacrifier souvent leurs passions à la raison. La nature disait bien, à la vérité, aux ames courageuses qu'il fallait se venger; mais elle ne leur disait pas qu'il fallût toujours se venger et laver les moindres offenses dans le sang humain. Mais ce que la nature ne leur disait point, l'opinion le leur persuada; l'opinion attacha le dernier opprobre aux injures les plus frivoles, à une parole, à un geste, soufferts sans retour. Ainsi le sentiment de la vengeance leur était inspiré par la nature. Mais l'excès de la vengeance et la nécessité absolue de se venger furent l'ouvrage de la réflexion. Or, combien n'y a-t-il pas encore aujourd'hui d'autres usages que nous honorons du nom de politesse, qui ne sont que des sentiments de la nature, poussés par l'opinion au-delà de leurs bornes, contre toutes les lumières de la raison!

Qu'on ne m'accuse point ici de cette humeur chagrine qui fait regretter le passé, blâmer le présent, et avilir par vanité la nature humaine. En blâmant les défauts de ce siècle, je ne prétends pas lui disputer ses vrais avantages, ni le rappeler à l'ignorance

dont il est sorti. Je veux au contraire lui apprendre à juger des siècles passés avec cette indulgence que les hommes, tels qu'ils soient, doivent toujours avoir pour d'autres hommes, et dont eux-mêmes ont toujours besoin. Ce n'est pas mon dessein de montrer que tout est faible dans la nature humaine, en découvrant les vices de ce siècle. Je veux au contraire, en excusant les défauts des premiers temps, montrer qu'il y a toujours eu dans l'esprit des hommes une force et une grandeur indépendantes de la mode et des secours de l'art. Je suis bien éloigné de me joindre à ces philosophes [1] qui méprisent tout dans le genre humain, et se font une gloire misérable de n'en montrer jamais que la faiblesse. Qui n'a des preuves de cette faiblesse dont ils parlent, et que pensent-ils nous apprendre? Pourquoi veulent-ils nous détourner de la vertu, en nous insinuant que nous en sommes incapables? Et moi je leur dis que nous en sommes capables [2]; car,

[1] Il est clair que l'auteur désigne surtout ici La Rochefoucauld et ses *Maximes*. F.

[2] Vauvenargues a raison certainement. Lors-

quand je parle de la vertu, je ne parle point de ces qualités imaginaires qui n'appartiennent pas à la nature humaine : je parle de cette force et de cette grandeur de l'ame, qui, comparées aux sentiments des esprits faibles, méritent les noms que je leur donne ; je parle d'une grandeur de rapport, et non d'autre chose ; car il n'y a rien de grand parmi les hommes que par comparaison. Ainsi, lorsqu'on dit un grand arbre, cela ne veut dire autre chose, si ce n'est qu'il est grand par rapport à d'autres arbres moins élevés, ou par rapport à nos yeux et à notre propre taille. Toute langue n'est que l'expression de ces rapports ; et tout l'esprit du monde ne consiste qu'à les bien connaître. Que veulent donc dire ces philosophes? Ils

que le roi Codrus se déguise en paysan pour recevoir plus aisément la mort qu'il croyait devoir assurer la victoire aux Athéniens ; lorsque le Romain Curtius se dévoue pour sa patrie, et se précipite tout armé dans le gouffre qui doit l'engloutir ; enfin, lorsque d'Assas sauve son régiment aux dépens de sa propre vie : Codrus, Curtius et d'Assas étaient vertueux et l'étaient sans intérêt. F.

sont hommes, et ne parlent point un langage humain; ils changent toutes les idées des choses, et abusent de tous les termes.

Un homme qui s'aviserait de faire un livre pour prouver qu'il n'y a point de nains [1], ni de géants [2], fondé sur ce que la plus extrême petitesse des uns et la grandeur démesurée des autres, demeureraient, en quel-

[1] Aristote et Pline parlent d'une nation de pygmées, et même Pline en place en trois contrées différentes: mais, suivant Strabon, personne ne les a vus. Quant aux nains, on connaît celui du roi de Pologne, Stanislas; et Nicéphore, dans son histoire ecclésiastique, parle d'un Égyptien qui ne surpassa jamais en hauteur une perdrix, quoiqu'il eût près de ving-cinq ans: il vante l'agrément de sa voix, sa prudence et sa générosité. F.

[2] Il est parlé plusieurs fois des géants dans la Bible, et le géant Goliath avait, dit-on, neuf pieds quatre pouces; la hauteur d'un garde du roi de Prusse était de huit pieds six pouces huit lignes. Voyez dans le *Journal de Physique*, supplément, t. XIII, année 1778, une dissertation sur les nains et les géants, et sur les vraies limites de la taille humaine, par Changeux. F.

que manière, confondues à nos propres yeux, si nous les comparions à la distance de la terre aux astres ; ne dirions-nous pas d'un homme qui se donnerait beaucoup de peine pour établir cette vérité, que c'est un pédant qui brouille inutilement toutes nos idées, et ne nous apprend rien que nous ne sachions ?

De même, si je disais à mon valet de m'apporter un petit pain et qu'il me répondît : Monsieur, il n'y en a aucun de gros ; si je lui demandais un grand verre de tisane, et qu'il m'en apportât dans une coquille, disant qu'il n'y a point de grand verre ; si je commandais à mon tailleur un habit un peu large, et qu'en m'en apportant un fort serré, il m'assurât qu'il n'y a rien de large sur la terre, et que le monde même est étroit ; j'ai honte d'écrire de pareilles sottises : mais il me semble que c'est à peu près les discours de nos philosophes. Nous leur demandons le chemin de la sagesse, et ils nous disent qu'il n'y a que folie ; nous voudrions être instruits des caractères qui distinguent la vertu du vice ; et ils nous répondent qu'il

n'y a dans les hommes que dépravation et que faiblesse. Il ne faut point que les hommes s'enivrent de leurs avantages ; mais il ne faut point qu'ils les ignorent. Il faut qu'ils connaissent leurs faiblesses, pour qu'ils ne présument pas trop de leur courage ; mais il faut en même temps qu'ils se connaissent capables de vertu, afin qu'ils ne désespèrent pas d'eux-mêmes. C'est le but qu'on s'est proposé dans ce discours, et qu'on tâchera de ne perdre jamais de vue.

FRAGMENT

SUR

LES EFFETS DE L'ART ET DU SAVOIR

AVIS DE L'ÉDITEUR DE 1797.

Il est clair que, dans l'ouvrage suivant, l'auteur s'était proposé de refaire et de perfectionner le précédent, dont il copie d'assez longs passages sans y rien changer. J'ai cru devoir les conserver tous deux : le premier, parce qu'il était plus complet ; le second, parce qu'il est plus travaillé, et qu'il renferme des additions importantes. Au reste, les passages répétés sont si bien faits, que l'on ne sera certainement pas fâché de les relire.

FRAGMENT

SUR

LES EFFETS DE L'ART ET DU SAVOIR,

ET SUR

LA PRÉVENTION QUE NOUS AVONS POUR NOTRE SIÈCLE, ET CONTRE L'ANTIQUITÉ.

CEUX qui croient prouver l'avantage de ce siècle, en disant qu'il a hérité des connaissances et des inventions de tous les temps, ne font pas peut-être attention à la faiblesse de l'esprit humain. Il peut être douteux qu'un grand savoir conduise à l'esprit de justesse. Trop d'objets confondent la vue; trop de connaissances étrangères accablent notre propre jugement. En quelque genre que ce puisse être, l'opulence apporte toujours plus d'erreurs que la pauvreté. Peu de gens savent se servir utilement de l'esprit d'autrui. Les connaissances se multiplient, mais le bon sens est toujours rare. Ni les

dons de l'esprit, ni ceux de la fortune ne peuvent devenir le partage du vulgaire. Dans le monde intelligent comme dans le monde politique, le plus grand nombre des hommes a été destiné par la nature à être peuple.

A la vérité on ne croira plus aux sorciers ni au sabbat dans un siècle tel que le nôtre; mais on croira encore à Calvin. On parlera de beaucoup de choses, comme si elles avaient des principes évidents, et on disputera en même temps de toutes choses, comme si toutes étaient incertaines. On blâmera un homme de ses vices, et on ne saura pas s'il y a des vices. On dira d'un poète qu'il est sublime, parce qu'il aura peint un grand personnage; et ces sentiments héroïques, qui font la grandeur du tableau, on ne les estimera point dans l'original. L'effet des opinions, multipliées au-delà des forces de l'esprit, est de produire des contradictions et d'ébranler la certitude des principes [1]. Les

[1] Cette objection de Vauvenargues contre la trop grande étendue des lumières dans une nation, est sans doute spécieuse, puisqu'elle a pu séduire un homme de beaucoup d'esprit; mais

objets présentés sous trop de faces ne peuvent se ranger, ni se développer, ni se peindre distinctement dans l'esprit des hommes. Incapables de concilier toutes leurs idées, ils prennent les divers côtés d'une même chose pour des contradictions de sa nature. Leur vue se trouble et s'égare dans cette multitude de rapports que les moindres objets leur offrent. Cette pluralité de relations détruit à leurs yeux l'unité des sujets. Les disputes des philosophes achèvent de décourager leur ignorance. Dans ce combat opiniâtre de tant de sectes, ils n'examinent point si quelqu'une a vaincu et a fait pencher la balance ;

elle n'est pas solide. Les disputes des philosophes ne font autre chose que de produire au grand jour les idées que les esprits spéculatifs ont eues dans tous les temps, et qui ne font que se répéter l'une l'autre à divers intervalles. Plus elles seront développées, et mieux on en sentira la fausseté, si elles ne sont pas justes. Le progrès évident des sciences exactes par la communication des idées d'une génération à l'autre, doit nécessairement porter aussi à la longue sur toutes les autres sciences. Ainsi l'espèce humaine est évidemment perfectible. F.

il suffit qu'on ait contesté tous les principes pour qu'ils les croient généralement problématiques ; et ils se jettent dans un doute universel qui sape par le fondement toutes les sciences.

De là vient que quelques personnes appellent ce savoir malentendu, et notre politesse même, barbarie ; car, disent-elles, n'y a-t-il de barbare que l'extrême férocité ou une grossière ignorance ? S'il était ainsi, ce reproche ne pourrait toucher notre siècle ; mais si la corruption de l'art, si les conséquences mal tirées des bons principes, si les fausses applications, si l'incertitude des opinions, si l'affectation, si la vanité, si les mœurs frivoles ne méritent pas moins ce nom que l'ignorance, qu'est-ce alors que la politesse dont nous nous vantons ?

Ce n'est pas la pure nature qui est barbare, c'est tout ce qui s'éloigne trop de la belle nature et de la raison. Les cabanes des premiers hommes ne prouvent pas qu'ils manquassent de goût ; elles témoignent seulement qu'ils manquaient de science. Mais lorsqu'on eut connu les règles de l'architec-

ture, et qu'au lieu de les suivre exactement on voulut enchérir sur leur noblesse, charger d'ornements superflus les bâtiments, et à force d'art faire disparaître la simplicité, alors ce fut, à mon sens, la preuve du mauvais goût et une véritable barbarie. Suivant ces principes, les dieux et les héros d'Homère[1], peints naïvement par le poète d'après les hommes de son siècle, ne font pas que l'*Iliade* soit un poème barbare; car elle est un tableau passionné, sinon de la belle nature, du moins de la nature. Mais un ouvrage véritablement barbare, c'est un poème où l'on n'aperçoit que de l'art, où le vrai ne règne jamais dans les expressions et les images, où les sentiments sont guindés et les ornements inutiles.

[1] Madame Dacier ayant publié sa traduction d'Homère, il s'éleva une dispute assez vive avec La Mothe. A cette occasion, madame Dacier publia, en 1714, ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*. La Mothe répondit avec esprit, et critiqua surtout les dieux et les héros d'Homère, et les mœurs que leur donne ce poète sublime. F.

Fatigué quelquefois de l'artifice qui domine dans tous les genres, je me représente ces temps fabuleux, où l'on suppose que le genre humain ignorait ce fard de nos mœurs. Je ne croirais pas aisément que leur simplicité ait été telle que nous la peignons. Les hommes ont aimé l'art dans tous les temps. Leur esprit s'est toujours flatté de perfectionner la nature. C'est la première prétention de la raison et la plus ancienne promesse de la vanité. Toutefois je pardonne aux premiers hommes d'avoir trop attendu de l'art. Ce serait proprement à nous, qui en connaissons par expérience la faiblesse, d'en être moins amoureux : mais l'esprit humain a trop peu de fonds pour se contenir dans ses propres bornes Il tâche d'étendre sa sphère et de se donner plus d'essor. La nature a mis elle-même au cœur des hommes ce desir ambitieux de la polir. Nous fardons notre pauvreté ; mais nous ne pouvons la couvrir : les moindres occasions font tomber ces couleurs et cette parure étrangère. Nos plaisirs surtout nous décèlent. Un sauteur, un bon pantomime attirent tout Paris à leur

théâtre. Le peuple de la terre le plus éclairé oublie son savoir et ses règles à la vue d'un combat de chiens ou des contorsions d'un farceur. La nature, qui n'a pas fait les hommes philosophes, les désavoue ainsi du personnage qu'ils osent jouer. Leur goût ne peut suivre les progrès de la raison; car on peut emprunter des jugements, non des sentiments : de sorte qu'il est rare que les hommes s'élèvent du côté du cœur. Ils apprennent à admirer les grandes choses; mais ils sont toujours idolâtres des petites.

Ainsi, quand quelqu'un vient me dire : croyez-vous que les Anglais, qui ont tant d'esprit, s'accommodassent des tragédies de Shakspeare, si elles étaient aussi monstrueuses qu'elles nous le paraissent? Je ne suis pas la dupe de cette objection : je sais trop qu'un siècle savant peut aimer de grandes sottises, surtout quand elles sont accompagnées de beautés sublimes qui servent de prétexte au mauvais goût. Un peuple poli n'en est pas moins peuple.

Si nous pouvions voir à quel point nous sommes engagés dans l'erreur, et combien

peut sur nous encore ce que nous nommons préjugé, ni nous ne serions prévenus du mérite de notre siècle, ni nous n'oserions mépriser d'autres mœurs et d'autres faiblesses. Le reproche le plus souvent renouvelé contre l'ignorance des Anciens, est l'extravagance de leurs religions. J'ose dire qu'il n'en est aucun de plus injuste. Il n'y a point de superstition qui ne porte avec elle son excuse. Les grands sujets sont pour les hommes le champ des grandes erreurs. Il n'appartenait pas à l'esprit humain d'imaginer sagement une si haute matière que la religion. C'était une assez fière démarche pour la raison d'avoir conçu un pouvoir invisible et hors de l'atteinte des sens. Le premier homme qui s'est fait des dieux avait l'imagination plus grande et plus hardie que ceux qui les ont rejetés.

Qu'on ait donc adopté de grandes fables dans des siècles pleins d'ignorance; que ce qu'un génie audacieux faisait imaginer aux ames fortes, le temps, l'espérance, la crainte l'aient enfin persuadé aux autres hommes; qu'ils aient trop respecté des opi-

mons qu'on reçoit de l'autorité de la coutume, du pouvoir de l'exemple et de l'amour des lois, ni cela ne me semble étrange, ni je n'en conclus que ces peuples aient été plus faibles que nous. Ils se sont trompés sur des choses qu'on n'a pas toujours la hardiesse [1] et même les moyens d'examiner. Est-ce à nous de les en reprendre, nous qui prenons le change de tant de manières sur des bagatelles, nous qui, même sur les sujets les plus discutés et les plus connus [2], ne saurions d'ordinaire avoir une heure de

[1] C'est pour avoir attaqué la religion qu'Anaxagoras de Clazomène fut condamné à mort par les Athéniens, que Diagoras vit sa tête mise à prix, et que Socrate fut obligé de boire la ciguë. F.

[2] J'ai entendu des gens d'esprit et de bon sens discuter s'il était bien vrai que la terre tourne autour du soleil, et finir par en douter. A Rome, le P. Jacquier, en faisant imprimer ses savants commentaires sur la philosophie naturelle de Newton, a été obligé de déclarer en tête du premier volume, qu'il ne regardait le système de ce géomètre que comme une hypothèse. F.

conversation sans nous tromper ou nous contredire ?

Je cherche quelquefois parmi le peuple l'image de cette ignorance et de ces mœurs sans politesse, que nous méprisons dans les Anciens ; j'écoute ces hommes grossiers ; je vois qu'ils s'entretiennent de choses communes ; qu'ils n'ont point de principes réfléchis ; qu'ils vivent sans science et sans règles. Cependant je ne trouve pas qu'en cet état ils fassent plus de faux raisonnements que les gens du monde. Il me semble au contraire qu'à tout prendre, leurs pensées sont plus naturelles, et qu'il s'en faut de beaucoup que les simplicités de l'ignorance soient aussi éloignées de la vérité que les subtilités de la science, et l'imposture de l'affectation.

Ainsi, jugeant des mœurs anciennes par ce que je vois des mœurs du peuple, qui me représente les premiers temps, je crois que je me serais fort accommodé de vivre à Thèbes [1].

[1] Thèbes, qu'il ne faut pas confondre avec la capitale de la Béotie qui portait le même nom, a été l'une des plus grandes et des plus belles villes de l'antiquité. On assure qu'elle avait cent

a Memphis [1] et à Babylone [2]. Je me serais passé de nos manufactures, de la poudre à canon, de la boussole et de nos autres inventions modernes, ainsi que de notre philosophie. Je ne pense pas que ces peuples, privés d'une partie de nos arts et des superfluités de notre commerce, aient été par là plus à plaindre. Xénophon n'a jamais joui de nos délicatesses, et il ne m'en paraît ni moins heureux, ni moins honnête homme, ni moins grand homme. Nous attribuons trop à l'art : ni nos biens, ni nos maux essentiels n'ont reçu leur être de lui. Comme il ne nous a pas donné la santé, la beauté, les grâces, la vigueur d'esprit et de

quarante stades de tour, et cent portes. S'il en faut croire un passage de Tacite, qui mérite d'être lu en entier, elle renfermait dans son enceinte sept cent mille combattants. Cornelius Gallus, gouverneur d'Égypte pour les Romains, la détruisit. F.

[1] La ville de Memphis était le siége des anciens Pharaons ou rois d'Égypte. F.

[2] La circonférence de Babylone était de trois cent soixante-huit stades. Hérodote et Xénophon en ont vanté la grandeur et la magnificence. F.

corps, il ne peut non plus nous soustraire aux maladies, aux guerres, au vice, à la mort. Serait-il plus parfait que la nature dont il tient ses règles? L'effet vaut-il mieux que la cause? La nature, qui est l'inventrice et la législatrice de tous les arts, aurait-elle attendu des arts sa maturité et sa gloire?

Je ne produirai point ici le témoignage de tant d'historiens qui vantent les mœurs des sauvages, leur simplicité, leur sagesse, leur bonheur et leur innocence. Les histoires des peuples barbares me sont également suspectes dans leurs reproches et dans leurs éloges, et je ne veux rien établir sur des fondements si ruineux. Mais à ne consulter que la seule raison, est-il probable que la condition des hommes ait été si différente que nous le croyons, selon les divers usages et les divers temps? Quel si prodigieux changement ont apporté les arts à la vie humaine? Qu'a produit, par exemple, l'art de se vêtir? A-t-il rendu les hommes plus ou moins robustes, plus ou moins sains, plus ou moins beaux, plus ou moins chastes? Les a-t-il dérobés ou rendus plus sensibles à la rigueur

des saisons? Nus, ils ne souffraient [1] pas faute d'habits; habillés, ils ne souffrent point de n'être pas nus. Ne pourrait-on pas dire à peu près la même chose de tous les arts? Ils ne sont ni si pernicieux, ni si utiles que nous voulons croire. Ils exercent l'activité de la nature, qu'on ne peut empêcher ni ralentir; ils réparent par quelques biens les maux qu'ils causent: cela ne se peut contester. Mais remédient-ils aux grands vices des choses humaines? Que peut notre imagination pour nous soustraire à nos sujétions naturelles? Pour nous dérober au joug des hommes, nous sommes forcés de subir celui des lois. Pour résister aux passions, il nous faut fléchir sous la raison, maîtresse encore plus tyrannique; en sorte que notre plus grande indépendance est une servitude volontaire. Tout ce que nous imaginons pour obvier à nos maux, ne fait quelquefois que les aggraver. Les lois n'ont été établies que pour prévenir les guerres, et toutes les guerres

[1] *Souffraient*, telle est la leçon de l'édition de 1797. On lit dans les éditions de 1806 et de 1820, *souffriraient*. B.

naissent des lois. Les contrats publics et particuliers sont le fondement de tous les procès de citoyen à citoyen, et de peuple à peuple. Il est vrai que les guerres sont moins cruelles lorsqu'elles se font selon les lois; mais aussi sont-elles plus longues. Les procès des particuliers durent quelquefois davantage que les querelles des nations. Ainsi tout ce que les hommes ont pu gagner en voulant éteindre les guerres, a été de changer ou les prétextes, ou la manière de la faire. N'en est-il pas de même de la médecine? Les remèdes ne sont-ils pas souvent pires que les maux? Qu'on examine toutes les inventions des hommes, on verra qu'ils n'ont réussi qu'aux petites choses. La nature s'est réservé le secret des grandes, et ne souffre pas que ses lois soient anéanties par les nôtres.

DISCOURS

SUR LES MOEURS DU SIÈCLE.

Ce qu'il y a de plus difficile lorsqu'on écrit contre les mœurs, c'est de bien convaincre les hommes de la vérité de leurs déréglements. Comme ils n'ont jamais manqué de censeurs à cet égard, ils sont persuadés que les désordres qu'on attaque ont été de tout temps les mêmes ; que ce sont des vices attachés à la nature, et par cette raison inévitables ; des vices, s'ils osaient le dire, nécessaires et presque innocents [1].

[1] Ce ne sont pas seulement des vices, mais des crimes qu'on a osé regarder comme presque innocents. N'a-t-on pas osé dire que la mort de quelques innocents n'était rien lorsqu'il s'agissait de conquérir la liberté, comme si le meurtre et l'assassinat pouvaient jamais être favorables à la liberté; comme si les conséquences de pareils crimes n'étaient pas nécessairement funestes à la société, en plaçant à sa tête des scélérats qui

On se moque d'un homme qui ose accuser des abus qu'on croit si anciens. Rarement les gens de bien même lui sont favorables ; et ceux qui sont nés modérés blâment jusqu'à la véhémence qu'on emploie contre les méchants. Renfermés dans un petit cercle d'amis vertueux, ils ne peuvent se persuader les emportements dont on parle, ni comprendre la vraie misère et l'abaissement de leur siècle. Contents de n'avoir pas à redouter pendant la guerre les violences de l'ennemi, lorsque tant d'autres peuples sont la proie de ce fléau ; charmés du bel ordre qui règne dans tous les états, ils regrettent peu les vertus qui nous ont acquis ce bonheur, tant de grands personnages qui ont disparu, les arts qui dégénèrent et qui s'avilissent. Si on leur parle même de la gloire que nous négligeons, plus froids encore là-dessus que sur le reste, ils traitent toujours de chimère ce qui s'éloigne de leur caractère ou de leur temps.

Mon dessein n'est pas de dissimuler les

en ont été les instruments, et que l'on ne peut plus contenir, une fois qu'ils ont brisé leur frein. F.

avantages de ce siècle, ni de le peindre plus méchant qu'il est. J'avoue que nous ne portons pas le vice à ces extrémités furieuses que l'histoire nous fait connaître. Nous n'avons pas la force malheureuse qu'on dit que ces excès demandent, trop faibles pour passer la médiocrité, même dans le crime. Mais je dis que les vices bas, ceux qui témoignent le plus de faiblesse et méritent le plus de mépris, n'ont jamais été si osés, si multipliés, si puissants.

On ne saurait parler ouvertement de ces opprobres ; on ne peut les découvrir tous. Que ce silence même les fasse connaître. Quand les maladies sont au point qu'on est obligé de s'en taire et de les cacher au malade, alors il y a peu d'espérance et le mal doit être bien grand. Tel est notre état. Les écrivains, qui semblent plus particulièrement chargés de nous reprendre, désespérant de guérir nos erreurs, ou corrompus peut-être par notre commerce et gâtés par nos préjugés ; ces écrivains, dis-je, flattent le vice qu'ils pourraient confondre [1] ; couvrent le

[1] C'est en 1745 que ce discours a vraisembla-

mensonge de fleurs ; s'attachent à orner l'esprit du monde, si vain dans son fonds. Occupés à s'insinuer auprès de ce qu'on appelle *la bonne compagnie*, à persuader qu'ils la connaissent, qu'eux-mêmes en sont l'agrément, ils rendent leurs écrits aussi frivoles que les hommes pour qui ils travaillent.

On ne trouvera pas ici cette basse condescendance. Mon objet n'est pas de flatter les vices qui sont en crédit. Je ne crains ni la raillerie de ceux qui n'ont d'esprit que pour tourner en ridicule la raison, ni le goût dépravé des hommes qui n'estiment rien de

blement été écrit, et c'est en 1745 que madame d'Étioles fut créée marquise de Pompadour, et jouit du plus grand crédit. Si la fortune de mademoiselle Poisson (c'est le nom de madame de Pompadour) excita si fort la mauvaise humeur de Vauvenargues, qu'aurait dit ce censeur austère en voyant le règne de mademoiselle Lange sous le nom de madame du Barri? Au reste, il paraît que l'écrivain qu'attaque ici l'auteur, est Voltaire, qui prostitua ses talents à célébrer les charmes de madame de Pompadour, et pour lequel Vauvenargues était d'autant plus sévère, qu'il faisait plus de cas de son esprit. F.

solide. Je dis, sans détour et sans art, ce que je crois vrai et utile. J'espère que la sincérité de mes écrits leur ouvrira le cœur des jeunes gens ; et puisque les ouvrages les plus ridicules trouvent des lecteurs qu'ils corrompent parce qu'ils sont proportionnés à leur esprit, il serait étrange qu'un discours fait pour inspirer la vertu ne l'encourageât pas, au moins dans quelques hommes qui ne la conçoivent pas eux-mêmes avec plus de force.

Il ne faut pas avoir beaucoup de connaissance de l'histoire, pour savoir que la barbarie et l'ignorance ont été le partage le plus ordinaire du genre humain. Dans cette longue suite de générations qui nous précèdent, on compte peu de siècles éclairés, et peut-être encore moins de vertueux. Mais cela même prouve que les mœurs n'ont pas toujours été les mêmes, comme on l'insinue. Ni les Allemands n'ont la férocité des Germains leurs ancêtres, ni les Italiens le mérite des anciens Romains, ni les Français d'aujourd'hui ne sont tels que sous Louis XIV, quoique nous touchions à son règne. On ré-

pond que nous n'avons fait que changer de vices. Quand cela serait, dira-t-on que les mœurs des Italiens soient aussi estimables que celles des anciens Romains, qui leur avaient soumis toute la terre? et l'avilissement des Grecs, esclaves d'un peuple barbare, sera-t-il égalé à la gloire, aux talents, à la politesse de l'ancienne Athènes? S'il y a des vices qui rendent les peuples plus heureux, plus estimés et plus craints, ne méritent-ils pas qu'on les préfère à tous les autres? Que sera-ce si ces prétendus vices, qui soutiennent les Empires et les font fleurir, sont de véritables vertus.

Je n'outrerai rien, si je puis. Les hommes n'ont jamais échappé à la misère de leur condition. Composés de mauvaises et de bonnes qualités, ils portent toujours dans leur fonds les semences du bien et du mal. Qui fait donc prévaloir les unes sur les autres? Qui fait que le vice l'emporte ou la vertu? l'opinion. Nos passions, en partie mauvaises, en partie très-bonnes, nous tiendraient peut-être en suspens, si l'opinion, en se rangeant d'un côté, ne faisait pencher la balance. Ainsi,

dès qu'on pourra nous persuader que c'est une duperie d'être bon ou juste, dès lors il est à craindre que le vice, devenu plus fort, n'achève d'étouffer les sentiments qui nous sollicitent au bien : et voilà l'état où nous sommes. Nous ne sommes pas nés si faibles et si frivoles qu'on nous le reproche ; mais l'opinion nous a fait tels. On ne sera donc pas surpris si j'emploie beaucoup de raisonnements dans ce discours : car, puisque notre plus grand mal est dans l'esprit, il faut bien commencer par le guérir.

Ceux qui n'approfondissent pas beaucoup les choses, objectent le progrès des sciences, et l'esprit de raisonnement répandu dans tous les états, la politesse, la délicatesse, la subtilité de ce siècle, comme des faits qui contrarient et qui détruisent ce que j'établis.

Je réponds à l'égard des sciences : comme elles sont encore fort imparfaites, si l'on en croit les maîtres[1], leur progrès ne peut

[1] Sans doute les sciences sont encore impar-faites ; mais cela n'empêche point qu'elles n'aient fait des progrès marqués, même à ne dater que depuis Descartes et Newton, sans

nous surprendre ; quoiqu'il n'y ait peut-être plus d'hommes en Europe comme Descartes et Newton, cela n'empêche pas que l'édifice ne s'élève sur des fondements déjà posés. Mais qui peut ignorer que les sciences et la morale n'ont aucun rapport parmi nous ?

Et quant à la délicatesse et à la politesse que nous croyons porter si loin, j'ose dire que nous avons changé en artifices cette imitation de la belle nature qui en était l'objet. Nous abusons de même du raisonnement. En subtilisant sans justesse, nous nous écar-

oublier Leibnitz, qui n'a pas moins contribué qu'eux à perfectionner les sciences exactes. Les Bernoulli, Euler, d'Alembert, Clairaut, La Grange et d'autres encore ont reculé les bornes de nos connaissances en ce genre, et l'Europe abonde en ce moment de mathématiciens distingués. Or les mathématiques apprennent à raisonner juste, et rien n'est si utile en morale. Condillac a fait voir l'utilité de la méthode des géomètres dans les sciences auxquelles elle paraît le moins susceptible d'être appliquée, et l'exact et profond Vauvenargues aurait cédé à la justesse et à la dialectique savante du plus habile de nos métaphysiciens. F.

tons plus peut-être de la vérité par le savoir, que l'on n'a jamais fait par l'ignorance.

En un mot, je me borne à dire que la corruption des principes est cause de celle des mœurs. Pour juger de ce que j'avance, il suffit de connaître les maximes qui règnent aujourd'hui dans le grand monde, et qui, de là se répandant jusque dans le peuple, infectent également toutes les conditions; ces maximes qui, nous présentant toutes choses comme incertaines, nous laissent les maîtres absolus de nos actions; ces maximes qui anéantissant le mérite de la vertu, et n'admettant parmi les hommes que des apparences, égalent le bien et le mal; ces maximes qui avilissant la gloire comme la plus insensée des vanités, justifient l'intérêt et la bassesse, et une brutale indolence.

Des principes si corrompus entraînent infailliblement la ruine des plus grands Empires. Car, si l'on y fait attention, qui peut rendre un peuple puissant, si ce n'est l'amour de la gloire? Qui peut le rendre heureux et redoutable, sinon la vertu? l'esprit, l'intérêt, la finesse, n'ont jamais tenu lieu

de ces nobles motifs. Quel peuple plus ingénieux et plus raffiné que les Grecs dans l'esclavage [1], et quel autre plus malheureux? Quel peuple plus raisonneur [2] et en un sens plus éclairé que les Romains? et dans la décadence de l'Empire, quel autre plus avili?

Ce n'est donc ni par l'intérêt, ni par la licence des opinions ou l'esprit de raisonnement, que les États fleurissent et se main-

[1] Sous l'empire d'Alexis Comnène, les Grecs ne se contentaient pas du titre d'*Auguste* ou de *Sebastos* que les Romains donnaient aux empereurs. Ils doublaient ce superlatif au moyen du titre de *Panhyper Sebastos*, qui signifie ce qu'il y a de plus auguste au monde. Voyez la chronique de Carion, liv. IV. Encore aujourd'hui pendant que les Romains réservent pour le pape seul le titre de *votre sainteté*, les Grecs prodiguent cette dénomination aux moindres prêtres, et le patriarche de Constantinople est la *toute sainteté*. On voit à quel degré est parvenue la bassesse de ces Grecs si fiers autrefois. F.

[2] On peut citer Sénèque dissertant si ingénieusement sur la philosophie, et se chargeant d'excuser Néron, qui vient d'assassiner sa mère. F.

tiennent, mais par les qualités mêmes que nous méprisons, par l'estime de la vertu et de la gloire. Ne serait-il pas bien étrange qu'un peuple frivole, bassement partagé entre l'intérêt et les plaisirs, fût capable de grandes choses? Et si ce même peuple méprisait la gloire, s'en rendrait-il digne?

Qu'il me soit permis d'appliquer ces réflexions. On ne saurait nier que la paresse, l'intérêt, la dissipation, ne soient ce qui domine parmi nous; et à l'égard des opinions qui favorisent ces penchants honteux, je m'en rapporte à ceux qui connaissent le monde et qui ont de la bonne foi; qu'ils disent si c'est faussement que je les attribue à notre siècle. En vérité, il est difficile de le justifier à cet égard. Jamais le mépris de la gloire et la bassesse ne se sont produits avec tant d'audace. Jusqu'à ceux qui se piquent de bien danser, et qui attachent ainsi l'honneur aux choses les moins honorables, traitent toutes les grandes de folies; et persuadés que l'amour de la gloire est au-dessus d'eux, ils sont le jouet ridicule de leur vanité.

Mais faut-il s'étonner qu'on dégrade la

gloire, si on nie jusqu'à la vertu? Il n'est guère possible de rendre raison d'une erreur aussi insensée; j'avoue que j'ai peine à comprendre sur quoi elle a pu se fonder.

DISCOURS

SUR L'INÉGALITÉ DES RICHESSES.

AVIS DE L'ÉDITEUR DE 1797.

On n'a pas encore oublié qu'il y avait à Paris une Académie Française érigée en compagnie par Louis XIII en 1635. Balzac fut un de ses premiers membres, et à sa mort, arrivée en 1654, il laissa deux mille francs de fonds pour un prix d'éloquence qui était donné tous les ans le jour de la fête de Saint-Louis. Le sujet du concours était donné par l'Académie. Celui qui excita l'émulation de Vauvenargues avait été proposé en ces termes :

« La sagesse de Dieu dans la distribution inégale des richesses, suivant ces paroles : *Dives et pauper obviaverunt sibi : utriusque operator est Dominus.* (Proverb. XXII, 2.) Le pauvre et le riche se sont rencontrés : le Seigneur a fait l'un et l'autre.

DISCOURS

SUR L'INÉGALITÉ DES RICHESSES.

Il serait difficile de donner un sujet plus digne de notre attention que celui qu'on nous propose, puisqu'il est question de confondre le prétexte le plus ancien de l'impiété, par la sagesse même de la Providence dans la distribution inégale des richesses, qui fait leur scandale. Il faut, en sondant le secret de ces redoutables conseils qui font la destinée de tous les peuples, ouvrir en même temps aux yeux du genre humain le spectacle de l'univers sous la main de Dieu. Un sujet si vaste embrasse toutes les conditions et tous les hommes. Rois, sujets, étrangers, barbares, savants, ignorants, tous y ont un égal intérêt. Nul ne peut s'affranchir du joug de celui qui, du haut des cieux, commande à tous les peuples de la terre, et tient sous sa loi les Empires, les hasards, les tombeaux, la gloire, la vie et la mort.

La matière est trop importante pour n'avoir pas été souvent traitée. Les plus grands hommes se sont attachés à la mettre dans un beau jour, et rien ne leur est échappé : mais, parce que nous oublions très-promptement jusqu'aux choses qu'il nous importe le plus de retenir, il ne sera pas inutile de remettre devant nos yeux une vérité si sublime et si outragée de nos jours. Si nous n'employons pour la défendre ni de nouveaux raisonnements, ni de nouveaux tours, que personne n'en soit surpris. Qu'on sache que la vérité est une, qu'elle est immuable, qu'elle est éternelle. Belle de sa propre beauté, riche dans son fonds, invincible, elle peut se montrer toujours la même, sans perdre sa force ou sa grâce, parce qu'elle ne peut vieillir ni s'affaiblir, et que n'ayant pas pris son être dans les fantômes de notre imagination, elle rejette ses faux ornements. Que ceux qui prostituent leur voix au mensonge, s'efforcent de couvrir la faiblesse de leurs inventions, par les illusions agréables de la nouveauté ; qu'ils se répandent inutilement en vains discours, puisqu'ils n'ont pour but

que de plaire, et d'amuser les oreilles curieuses. Lorsqu'il est question de persuader la vérité, tout ce qui est recherché est vain; tout ce qui n'est pas nécessaire est superflu; tout ce qui est pour l'auteur, distrait, charge la mémoire, dégoûte. En suivant de tout mon pouvoir ces grands principes, j'espère démontrer en peu de mots combien nos murmures envers la Providence sont injustes, combien même elle est juste malgré nos murmures.

Et premièrement, que ceux qui se plaignent de l'inégalité des conditions, en reconnaissent la nécessité indispensable. Inutilement les anciens législateurs ont tâché de les rapprocher. Les lois ne sauraient empêcher que le génie s'élève au-dessus de l'incapacité, l'activité au-dessus de la paresse, la prudence au-dessus de la témérité. Tous les tempéraments qu'on a employés à cet égard ont été vains; l'art ne peut égaler[1] les hommes

[1] *L'art ne peut égaler les hommes malgré la nature*, pour *égaliser*. Vauvenargues tombe souvent dans cette faute; nous ne croyons pas devoir la relever dans la suite. B.

malgré la nature. Si l'on trouve quelque apparence, dans l'histoire, de cette égalité imaginaire, c'est parmi des peuples sauvages qui vivaient sans lois et sans maîtres, ne connaissaient d'autre droit que la force, d'autres dieux que l'impunité; monstres qui erraient dans les bois avec les ours, et se détruisaient les uns les autres par d'affreux carnages; égaux par le crime, par la pauvreté, par l'ignorance, par la cruauté; nul appui parmi eux pour l'innocence; nulle récompense pour la vertu, nul frein pour l'audace; l'art du labourage négligé ou ignoré par ces barbares, qui ne subsistaient que de rapines, accoutumés à une vie oisive et vagabonde; la terre stérile pour ses habitants; la raison impuissante et inutile; tel était l'état de ces peuples, opprobre de l'humanité; telles étaient leurs coutumes impies. Pressés par l'indigence la plus rigoureuse, dès qu'ils sentirent la nécessité d'une juste dépendance, cette égalité primitive qui n'était fondée que sur leur pauvreté et leur oisiveté commune, disparut. Mais voici ce qui la suivit; le sage et le laborieux eurent l'abondance pour prix

du travail ; la gloire devint le fruit de la vertu ; la misère et la dépendance, la peine de l'oisiveté et de la mollesse. Les hommes s'élevant les uns au-dessus des autres, selon leur génie, l'inégalité des fortunes s'introduisit sur de justes fondements. La subordination qu'elle établit parmi les hommes resserra leurs limites mutuelles, et servit à maintenir l'ordre. Alors celui qui avait les richesses en partage mit en œuvre l'activité et l'industrie. Dans le temps que le laboureur, né sous les cabanes, fertilisait la terre par ses soins, le philosophe [1], que la nature avait doué de plus d'intelligence, se donna librement aux sciences ou à l'étude de la politique. Tous les arts cultivés fleurirent sur la terre. Les divers talents s'entr'aidèrent, et la vérité

[1] Ce titre, qui signifie *amateur de la sagesse*, fut adopté par Pythagore, qui le préféra par modestie à celui de *Sage*. Il a tellement été prostitué depuis, que plusieurs écrivains le regardent comme une injure, quoique d'autres s'en glorifient encore ; et il faut convenir que ces derniers ont l'avantage de prendre ce mot dans son acception naturelle. F.

de ces paroles de mon texte se manifesta : *Dives et pauper obviaverunt sibi*, le pauvre et le riche se sont rencontrés : *utriusque operator est Dominus*, le Seigneur a fait l'un et l'autre. C'est lui qui a ordonné les conditions, et les a subordonnées avec sagesse, afin qu'elles se servissent pour ainsi dire de contrepoids, et entretinssent l'équilibre sur la terre. Et ne croyez pas que sa justice ait mis dans cette inégalité de fortunes, une inégalité réelle de bonheur : comme il n'a pas créé les hommes pour la terre, mais pour une fin sans comparaison plus élevée, il attache aux plus éminentes conditions et aux plus heureuses en apparence, de secrets ennuis. Il n'a pas voulu que la tranquillité de l'ame dépendît du hasard de la naissance ; il a fait en sorte que le cœur de la plupart des hommes se formât sur leur condition. Le laboureur a trouvé dans le travail de ses mains la paix et la satiété[1], qui fuient l'orgueil des grands. Ceux-

[1] Il faut *satiété* et non *société*, comme on le lit dans toutes les éditions publiées avant la nôtre de 1821. Le mot *société* serait ici absolu-

ci n'ont pas moins de desirs que les hommes les plus abjects [1] ; ils ont donc autant de besoins.

Une erreur sans doute bien grossière, c'est de croire que l'oisiveté puisse rendre les hommes plus heureux. La santé, la vigueur d'esprit. la paix du cœur sont le fruit touchant du travail. Il n'y a qu'une vie laborieuse qui puisse amortir les passions, dont le joug est si rigoureux ; c'est elle qui retient sous les cabanes le sommeil fugitif des riches palais. La pauvreté, contre laquelle nous sommes si prévenus, n'est pas telle que nous pensons ; elle rend les hommes plus tempérants, plus laborieux, plus modestes ; elle les maintient dans l'innocence, sans laquelle il n'y a ni repos, ni bonheur réel sur la terre.

Qu'envions-nous dans la condition des riches ? Obérés eux-mêmes dans l'abondance

ment inintelligible. Nous avons pour cette correction l'autorité de Vauvenargues lui-même dans son manuscrit. *Voyez* tom. I, pag. 176, le texte et la note de Morellet. B.

[1] *Les plus abjects* ; il faudrait *de l'état le plus abject*. B.

par leur luxe et leur faste immodérés, exténués à la fleur de leur âge par leurs débauches criminelles, consumés par l'ambition et la jalousie à mesure qu'ils sont plus élevés, victimes orgueilleuses de la vanité et de l'intempérance; encore une fois, peuple aveugle, que leur pouvons-nous envier? Considérons de loin la cour des princes, où la vanité humaine étale avec éclat ce qu'elle a de plus spécieux. Là, nous trouverons plus qu'ailleurs la bassesse et la servitude sous l'apparence de la grandeur et de la gloire, l'indigence sous le nom de la fortune, l'opprobre sous l'éclat du rang; là, nous verrons la nature étouffée par l'ambition, les mères détachées de leurs enfants par l'amour effréné du monde, les enfants attendant avec impatience la mort de leurs pères, les frères opposés aux frères, l'ami à l'ami. Là, l'intérêt sordide et la dissipation, au lieu des plaisirs; le dépit, la haine, la honte, la vengeance et le désespoir. sous le faux dehors du bonheur. Où règne si impérieusement le vice, on ne saurait trop le redire, ne croyons pas que la tranquillité d'esprit et

le plaisir puissent habiter. Je ne vous parle pas des peines infinies qui suivront si promptement, et sans être attendues, ces maux passagers. Je ne relève pas l'obligation du riche envers le pauvre, auquel il est comptable de ces biens immenses qui ne peuvent assouvir sa cupidité insatiable. La nécessité inviolable de l'aumône égale le pauvre et le riche. Si celui-ci n'est que le dispensateur de ses trésors, comme on ne saurait en douter, quelle condition! S'il en est l'usurpateur infidèle, quel odieux titre! Je sais que la plupart des riches ne balancent pas dans ce choix; mais je sais aussi les supplices réservés à leurs attentats. S'ils s'étourdissent sur ces châtiments inévitables, pouvons-nous compter pour un bien ce qui met le comble à leurs maux? S'il leur reste, au contraire, quelque sentiment d'humanité, de combien de remords, de craintes, de troubles secrets ne seront-ils pas travaillés? En un mot, quel sort est le leur, si non-seulement leurs plaisirs rencontrent un juge inflexible, mais leurs douleurs mêmes! Passons sur ces tristes objets, si souvent et si vainement présentés

à nos faibles yeux. Le lieu et le temps où je parle ne permettent peut-être pas d'insister sur ces vérités. Toutefois il ne peut nous dispenser de traiter chrétiennement un sujet chrétien; et quiconque n'aperçoit pas cette nécessité inévitable, ne connaît pas même les règles de la vraie éloquence. Pénétré de cette pensée, je reprends ce qui fait l'objet et le fonds de tout ce discours.

Nous avons reconnu la sagesse de Dieu dans la distribution inégale des richesses, qui fait le scandale des faibles; l'impuissance de la fortune pour le vrai bonheur s'est offerte de tous côtés, et nous l'avons suivie jusqu'au pied du trône [1]. Élevons maintenant nos vues; observons la vie de ces princes mêmes qui excitent la cupidité et l'envie du reste des hommes. Nous adorons leur grandeur et leur opulence; mais j'ai vu l'indi-

[1] Si Vauvenargues voyait Louis XV malheureux dans la partie la plus brillante du règne de ce prince, alors jeune et victorieux, quel poids n'auraient point ajouté à ses raisonnements les malheurs du successeur de Louis XV, de l'infortuné Louis XVI, périssant sur l'échafaud! F.

gence sur le trône [1], telle que les cœurs les plus durs en auraient été attendris ; il ne m'appartient pas d'expliquer ce discours ; nous devons au moins ce respect à ceux qui sont l'image de Dieu sur la terre. Aussi n'avons-nous pas besoin de recourir à ces paradoxes que le peuple ne peut comprendre ; les peines de la royauté sont d'ailleurs assez manifestes. Un homme obligé par état à faire le bonheur des autres hommes, à les rendre bons et soumis, à maintenir en même temps la gloire et la tranquillité de la nation ; lorsque les calamités inséparables de la guerre accablent ses peuples, qu'il voit ses États attaqués par un ennemi redoutable, que les ressources épuisées ne laissent pas même la

[1] L'auteur parle vraisemblablement de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, dont il avait vu la cour à Nancy. Il avait pu voir aussi la famille du roi Jacques, réduite à une extrême indigence, après la révolution qui dépouilla ce prince du trône d'Angleterre. On connaît l'histoire de Charles-le-Gros, qui, après avoir réuni sur sa tête toutes les couronnes de Charlemagne, mourut de misère et de chagrin l'an 888. F.

consolation de l'espérance, ô peines sans bornes! quelle main séchera les larmes d'un bon prince dans ces circonstances? S'il est touché, comme il doit l'être de tels maux, quel accablement! s'il y est insensible, quelle indignité! Quelle honte, si une condition si élevée ne lui inspire pas la vertu! Quelle misère, si la vertu ne peut le rendre plus heureux! Tout ce qui a de l'éclat au dehors éblouit notre vanité. Nous idolâtrons en secret tout ce qui s'offre sous les apparences de la gloire. Aveugles que nous sommes, l'expérience et la raison devraient bien nous dessiller les yeux. Mêmes infirmités, mêmes faiblesses, même fragilité se font remarquer dans tous les états, même sujétion à la mort, qui met un terme si court et si redoutable aux grandeurs humaines. Un prince s'était élevé jusqu'au premier trône du monde par la protection d'un roi plus puissant [1]. L'Eu-

[1] On voit que l'auteur parle ici de Charles-Albert, électeur de Bavière, couronné empereur à Francfort le 24 janvier 1742, par le secours des armes de Louis XV, sous le nom de Charles VII. Accablé d'infirmités et dénué de ressources

rope, jalouse de la gloire de son bienfaiteur, formait des complots contre lui. Tous les peuples prêtaient l'oreille et attendaient les circonstances pour prendre parti. Déjà la meilleure partie de l'Europe était en armes, ses plus belles provinces ravagées ; la mort avait détruit en un moment les armées les plus redoutables ; triomphantes sous leurs ruines, elles renaissaient de leurs cendres ; de nouveaux soldats se rangeaient en foule sous nos drapeaux victorieux ; nous attendions tout de leur nombre, de leur chef [1]

personnelles, il fut bientôt dépouillé de ce qu'il avait conquis, et ce ne fut que par le secours du roi de Prusse, qu'il put rentrer dans ses États héréditaires, à Munich, où il mourut le 20 janvier 1745, dans la quarante-huitième année de son âge. On trouva, dit-on, ses poumons, son foie et son estomac gangrenés, des pierres dans ses reins, et un polype dans son cœur. F.

[1] Au mois de janvier 1745, pendant lequel mourut Charles VII, un traité d'*Union* fut conclu à Varsovie entre la reine de Hongrie, le roi d'Angleterre et la Hollande. L'ambassadeur des États-Généraux ayant rencontré le maréchal de Saxe dans la galerie de Versailles, lui demand

et de leur courage. Espérance fallacieuse ! Ce spectacle nous imposait. Celui pour qui nous avions entrepris de si grandes choses touchait à son terme ; la mort invisible assiégait son trône ; la terre l'appelle à son centre. Il descend aux sombres demeures où la mort égale à jamais le pauvre et le riche, le faible et le fort, le prudent et le téméraire. Ses braves soldats, qui avaient perdu le jour sous ses enseignes, l'environnent saisis de crainte ; *O sage empereur, est-ce vous ? Nous avons combattu jusqu'au dernier soupir pour votre gloire. Nous aurions donné mille vies pour rendre vos jours plus tranquilles. Quoi ! sitôt vous nous rejoignez ;*

ce qu'il pensait de ce traité. *Je pense*, répondit ce général, *que si le roi mon maître veut me donner carte-blanche, j'irai lire à la Haye l'original du traité avant la fin de l'année.* Cette réponse n'était point une rodomontade. Le maréchal de Saxe le prouva en gagnant la bataille de Fontenoi le 11 mai 1745, peu de temps après l'ouverture de la campagne. Mais Charles VII, pour qui l'on combattait, était déjà mort. Cependant la paix ne fut conclue que plus de trois ans après cette mort, le 18 octobre 1748. F.

quoi ! la mort a osé interrompre vos vastes desseins. Ah ! c'est maintenant que le sens des paroles de mon texte achève de se découvrir. Le pauvre et le riche se sont rencontrés, le sujet et le souverain : mais ces distinctions de souverain et de sujet avaient disparu, et ce n'était[1] plus que des noms. O néant des grandeurs humaines ! ô fragilité de la vie ! Sont-ce là les vains avantages sur lesquels, toujours prévenus, nous nous consumons de travaux[2] ? Sont-ce là les objets de nos empressements, de nos jalousies, de nos murmures audacieux contre la Providence ? Dès que nos desirs injustes trouvent des obstacles ; dès que notre ambition insatiable n'est pas assouvie ; dès que nous souffrons quelque chose par les maladies, juste suite de nos excès ; dès que nos espérances ridicules sont trompées ; dès que notre orgueil est blessé, nous osons accuser de tous ces maux, vrais ou imaginaires, cette Pro-

[1] La première édition dit *étaient*. B.

[2] *Sont-ce là les vains avantages*, etc. Cette phrase est incorrecte. Il faut *pour lesquels*, ou tourner la phrase autrement. S.

vidence adorable de qui nous tenons tous nos biens. Que dis-je, accuser? combien d'hommes, par un aveuglement qui fait horreur, portent l'impiété et l'audace jusqu'à nier son existence! La terre et les cieux la confessent; l'univers en porte partout l'auguste marque. Mais ces caractères, ces grands témoignages ne peuvent toucher leur esprit. Inutilement retentit à leurs oreilles la merveille des œuvres de Dieu; l'ordre permanent des saisons, principe fécond des richesses qu'enfante la terre; les nuits succédant régulièrement aux jours, pour inviter l'homme au repos; les astres parcourant les cieux dans un effroyable silence, sans s'embarrasser dans leur cours; tant de corps si puissants et si impétueux enchaînés sous la même loi; l'univers éternellement assujéti à la même règle; ce spectacle échappe à leurs yeux malades et préoccupés. Aussi n'est-ce pas par sa pompe que je combattrai leurs erreurs : je veux les convaincre par ce qui se passe sur cette même terre qui enchante leurs sens, où se bornent toutes leurs pensées et tous leurs desirs. Je leur présenterai

les merveilles sensibles qu'ils idolâtrent ; tous les hommes, tous les états, tous les arts enchaînés les uns aux autres, et concourant également au maintien de la société; la justice manifeste de Dieu dans sa conduite impénétrable ; le pauvre soulagé, sans le savoir, par la privation des biens même qu'il regrette ; le riche agité, traversé, désespéré dans la possession des trésors qu'il accumule, puni de son orgueil par son orgueil, châtié du mauvais usage des richesses par l'abus même qu'il en ose faire ; le pauvre et le riche également mécontents de leur état, et par conséquent également injustes et aveugles, car ils portent envie l'un à l'autre [1] et se croient réciproquement heureux; le pauvre et le riche forcés par leur propre condition de s'entr'aider, malgré la jalousie des uns et l'orgueil injurieux des autres ; le pauvre et le riche égalés enfin par la mort et par les jugements de Dieu.

S'il est des misères sur la terre qui méritent d'être exceptées, parce qu'elles parais-

[1] *Car ils portent envie l'un à l'autre.* Il faut *ils se portent envie l'un à l'autre.* S.

sent sans compensation, prouvent-elles l'injustice de la Providence, qui donne si libéralement aux riches les moyens de les soulager, ou l'endurcissement de ceux-là même qui s'en font un titre contre elle? Grands du monde! quel est ce luxe qui vous suit et vous environne? quelle est cette somptuosité qui règne dans vos bâtiments et dans vos repas licencieux? Quelle profusion, quelle audace, quel faste insensé! Cependant le pauvre, affamé, nu, malade, accablé d'injures, repose à la porte des temples où veille le Dieu des vengeances. Cet homme, qui a une ame comme vous, qui a un même Dieu avec vous, même culte, même patrie, et sans doute plus de vertu, il languit à vos yeux, couvert d'opprobres; la douleur et la faim intolérable abrègent ses jours; les maux qui l'ont environné dès son enfance, le précipitent au tombeau à la fleur de sa vie. O douleur! ô ignominie! ô renversement de la nature corrompue! Rejetterons-nous sur la Providence ces scandales que nous sommes inutilement chargés de réparer et que la Providence venge si rigoureusement après la vie?

Conclurions-nous donc autrement, si de tels désordres étaient sans vengeance, si les moyens de les prévenir nous avaient été refusés, si l'obligation de le faire était moins manifeste et moins expresse.

Violateurs de la loi de Dieu, ravisseurs du dépôt qui nous est confié, nous ne nous contentons pas de nous livrer à notre dureté, à notre cupidité, à notre avarice, nous voulons encore que Dieu soit l'auteur de ces excès ; et quand on nous fait voir qu'il ne peut l'être, parce que cela détruirait sa perfection, aveuglés par ce qui devrait nous éclairer, encouragés par ce qui devrait nous confondre, enhardis peut-être par l'impunité de nos désordres, nous concluons que cet Être-Suprême ne se mêle donc pas de la conduite de l'univers, et qu'il a abandonné le genre humain à ses caprices. Ah ! s'il était vrai, si les hommes ne dépendaient plus que d'eux-mêmes, s'il n'y avait pas des récompenses pour les bons et des châtiments pour le crime, si tout se bornait à la terre, quelle condition lamentable ! où serait la consolation du pauvre, qui voit ses enfants

dans les pleurs autour de lui, et ne peut suffire par un travail continuel à leurs besoins, ni fléchir la fortune inexorable? Quelle main calmerait le cœur du riche, agité de remords et d'inquiétudes, confondu dans ses vains projets et dans ses espérances audacieuses! Dans tous les états de la vie, s'il nous fallait attendre nos consolations des hommes, dont les meilleurs sont si changeants et si frivoles, si sujets à négliger leurs amis dans la calamité, ô triste abandon! Dieu clément! Dieu vengeur des faibles! je ne suis ni ce pauvre délaissé qui languit sans secours humain, ni ce riche que la possession même des richesses trouble et embarrasse; né dans la médiocrité, dont les voies ne sont pas peut-être moins rudes, accablé d'afflictions dans la force de mon âge, ô mon Dieu! si vous n'étiez pas, ou si vous n'étiez pas pour moi; seule et délaissée dans ses maux, où mon ame espérerait-elle? Serait-ce à la vie qui m'échappe et me mène vers le tombeau par les détresses? Serait-ce à la mort, qui anéantirait, avec ma vie, tout mon être? Ni la vie ni la mort, également à craindre,

ne pourraient adoucir ma peine ; le désespoir sans bornes serait mon partage. Je m'égare, et mon faible esprit sort des bornes qu'il s'est prescrites. Vous, qui dispensez l'éloquence comme tous les autres talents ; vous qui envoyez ces pensées et ces expressions qui persuadent, vous savez que votre sagesse et votre infinie Providence sont l'objet de tout ce discours ; c'est le noble sujet qui nous est proposé par les maîtres de la parole ; et quel autre serait plus propre à nous inspirer dignement ? Toutefois qui peut le traiter avec l'étendue qu'il mérite ? Je n'ose me livrer à tous les sentiments qu'il excite au fond de mon cœur : *Qui parle long-temps, parle trop sans doute*, dit un homme illustre.[1] *Je ne connais point*, continue-t-il, *de discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible. Quelle tragédie est sans remplissage ? quelle ode sans strophes inutiles*[2] ? Si cela est ainsi, messieurs, comme l'expérience le prouve,

[1] Voltaire. B.

[2] *Voyez* la lettre de Voltaire à M. le marquis de Vauvenargues, à la fin de ce volume. B.

quelle retenue ne dois-je pas avoir en m'exprimant pour la première fois dans l'assemblée la plus polie et la plus éclairée de l'univers ! Ce discours si faible aura pour juge une compagnie qui l'est, par son institution, de tous les genres de littérature ; une compagnie toujours enviée et toujours respectée dès sa naissance, où les places recherchées avec ardeur, sont le terme de l'ambition des gens de lettres : une compagnie où se sont formés ces grands hommes qui ont fait retentir la terre de leur voix ; où Bossuet, animé d'un génie divin, surpassa les orateurs les plus célèbres de l'antiquité dans la majesté et le sublime du discours ; où Fénélon, plus gracieux et plus tendre, apporta cette onction et cette aménité qui nous font aimer la vertu et peignent partout sa grande ame ; où l'auteur immortel des *Caractères* [1] donna des modèles d'énergie et de véhémence. Je ne parlerai pas de ces poètes, l'ornement et la gloire de leur siècle, nés pour illustrer leur patrie et servir de modèles à la posté-

[1] La Bruyère, membre de l'Académie Française, ainsi que Bossuet et Fénélon. F.

rité. Je dois un hommage plus tendre à celui [1] qui excite du tombeau nos faibles voix par l'espoir flatteur de la gloire, à qui l'éloquence fut si chère et si naturelle, dans un siècle encore peu instruit; ce tribut que j'ose lui rendre, me ramène sans violence à mon déplorable sujet. A la vue de tant de grands hommes qui n'ont fait que paraître sur la terre, confondus après pour toujours dans l'ombre éternelle des morts, le néant des choses humaines s'offre tout entier à mes yeux, et je répète sans cesse ces tristes paroles : « Le pauvre et le riche se sont rencontrés ; l'ignorant et le savant, celui qui charmait nos oreilles par son éloquence, et ceux qui écoutaient ses discours, la mort les a tous égalés. »

L'Éternel partage ses dons : il dispense aux uns la science, aux autres l'esprit des affaires, à ceux-ci la force, à ceux-là l'adresse, aux autres l'amour du travail ou les richesses, afin que tous les arts soient cultivés, et que tous les hommes s'entr'aident, comme nous l'avons vu d'abord. Après avoir distribué le

[1] Balzac, fondateur du prix d'éloquence auquel aspirait ce discours. B.

genre humain en différentes classes, il assigne encore à chacune des biens et des maux manifestement compensés, et enfin pour égaler les hommes plus parfaitement dans une vie plus parfaite et plus durable, pour punir l'abus que le riche a pu faire de ses faveurs, pour venger le faible opprimé, pour justifier sa bonté qui éprouve quelquefois dans les souffrances le juste et le sage; lui-même anéantit ces distinctions que sa Providence avait établies; un même tombeau confond tous les hommes; une même loi les condamne ou les absout: même peine et même faveur attendent le riche et le pauvre.

O vous, qui viendrez sur les nues pour juger les uns et les autres, fils du Dieu très-haut, roi des siècles, à qui toutes les nations et tous les trônes sont soumis, vainqueur de la mort! la consternation et la crainte marcheront bientôt sur vos traces; les tombeaux fuiront devant vous: agréez, dans ces jours d'horreur, les vœux humbles de l'innocence, écartez loin d'elle le crime qui l'assiége de toutes parts, et ne rendez pas inutile votre sang versé sur la croix!

ÉLOGE

DE

PAUL-HIPPOLYTE EMMANUEL DE SEYTRES,

OFFICIER AU RÉGIMENT DU ROI [1].

Ainsi donc j'étais destiné à survivre à notre amitié, Hippolyte, quand j'espérais qu'elle adoucirait tous les maux et tous les ennuis de ma vie jusqu'à mon dernier soupir. Au moment où mon cœur, plein de sécurité, mettait une aveugle confiance dans ta force et dans ta jeunesse, et s'abandonnait à sa joie, ô douleur! une main

[1] Cet ouvrage, où Vauvenargues fait l'éloge de son camarade et de son ami, est celui dont l'auteur faisait le plus de cas. Il ne cessait de le retoucher, et la copie qui en reste est celle que lui-même, avant sa mort, donna au président de Saint-Vincent, qui la fit remettre à M. de Fortia.

Paul-Hippolyte-Emmanuel de Seytres, fils aîné de Joseph de Seytres, marquis de Cau-

puissante éteignait dans ton sang la source de la vie. La mort se glissait dans ton cœur, et tu la portais dans le sein. Terrible, elle sort tout d'un coup au milieu des jeux qui la couvrent : tu tombes à la fleur de tes ans sous ses véritables efforts. Mes yeux sont les tristes témoins d'un spectacle si lamentable, et ma voix, qui s'était formée à de si charmants entretiens, n'a plus qu'à porter jusqu'au ciel l'amère douleur de ta perte. O mânes chéris, ombre aimable, victime innocente du sort, reçois dans le sein de la terre ces derniers et tristes hommages! Ré-

mont, académicien correspondant honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, et académicien de celle de Marseille, et d'Élisabeth de Donis, naquit le 13 août 1724. Il entra dans le régiment d'infanterie du roi, et s'étant trouvé à l'invasion de la Bohême, il y périt au mois d'avril 1742. Il n'avait pas encore dix-huit ans, et il est peut-être sans exemple qu'à cet âge, un jeune homme ait eu le bonheur d'acquérir un ami si digne de faire son éloge. C'est ce dont va juger le lecteur. — Voyez la *Lettre de Voltaire* sur cet éloge, page 384 de ce volume.

veille-toi, cendre immortelle! sois sensible aux gémissements d'une si sincère douleur!

Il n'est pas besoin d'avoir fait beaucoup d'expérience des hommes pour connaître leur dureté. En vain cherchent-ils à la mort, par de pathétiques discours, à surprendre la compassion; comme ils l'ont rarement connue, il est rare aussi qu'ils l'excitent; et leur mort ne touche personne. Elle est attendue, desirée, ou du moins bientôt oubliée de ceux qui leur sont les plus proches. Tout ce qui les environne, ou les hait, ou les méprise, ou les envie, ou les craint; tous semblent avoir à leur perte quelque intérêt détourné. Les indifférents même osent y ressentir la barbare joie du spectacle. Après avoir cherché l'approbation du monde pendant tout le cours de leur vie, telle en est la fin déplorable. Mais celui qui fait le sujet de ce discours n'a pas dû subir cette loi. Sa vertu timide et modeste n'irritait pas encore l'envie. Il n'avait que dix-huit ans. Naturellement plein de grâce, les traits ingénus, l'air ouvert, la physionomie noble et sage, le regard doux et pénétrant, on ne le voyait

pas avec indifférence. D'abord son aimable extérieur prévenait tous les cœurs pour lui, et quand on était à portée de connaître son caractère, alors il fallait adorer la beauté de son naturel.

Il n'avait jamais méprisé personne, ni envié, ni haï. Hors même de quelques plaisanteries qui ne tombaient que sur le ridicule, on ne l'avait jamais ouï parler mal de qui que ce soit. Il entrait aisément dans toutes les passions et dans toutes les opinions que le monde blâme le plus, et qui semblent les plus bizarres. Elles ne le surprenaient point. Il en pénétrait le principe. Il trouvait dans ses réflexions des vues pour les justifier : marque d'un génie élevé que son propre caractère ne domine pas; et il était en effet d'un jugement si ferme et si hardi, que les préjugés, même les plus favorables à ses sages inclinations, ne pouvaient pas l'entraîner, quoiqu'il soit si naturel aux hommes sages de se laisser maîtriser par leur sagesse : si modeste d'ailleurs, et si exempt d'amour-propre, qu'il ne pouvait souffrir ses plus justes louanges, ni même

qu'on parlât de lui ; et si haut dans un autre sens, que les avantages les plus respectés ne pouvaient pas l'éblouir. Ni l'âge, ni les dignités, ni la réputation, ni les richesses, ne lui imposaient : ces choses qui font une impression si vive sur l'esprit des jeunes gens, n'assujétissaient pas le sien. Il était naturellement et sans effort au niveau d'elles.

Qui pourrait expliquer le caractère de son ambition, qui était tout à la fois si modeste et si fière ? Qui pourrait définir son amour pour le bien du monde ? Qui aurait l'art de le peindre au milieu des plaisirs ? Il était né ardent ; son imagination le portait toujours au-delà des amusements de son âge, et n'était jamais satisfaite ; tantôt on remarquait en lui quelque chose de dégagé et comme au-dessus du plaisir, dans les chaînes du plaisir même : tantôt il semblait qu'épuisé, desséché par son propre feu, son ame abattue languissait de cette langueur passionnée qui consume un esprit trop vif ; et ceux qui confondent les traits et la ressemblance des choses, le trouvaient alors indolent. Mais au lieu que les autres hommes paraissent au-

dessous des choses qu'ils négligent, lui paraissait au-dessus ; il méprisait les affaires que l'on appréhende. Sa paresse n'avait rien de faible ni de lent ; on y aurait remarqué plutôt quelque chose de vif et de fier. Du reste, il avait un instinct secret et admirable pour juger sainement des choses, et saisir le vrai dans l'instant. On aurait dit que, dans toutes ses vues, il ne passait jamais par les degrés et par les conséquences qui amusent le reste des hommes, mais que la vérité, sans cette gradation, se faisait sentir toute entière, et d'une manière immédiate, à son cœur et à son esprit ; de sorte que la justesse de ce sentiment, dans laquelle il s'arrêtait, le faisait quelquefois paraître trop froid pour le raisonnement, où il ne trouvait pas toujours l'évidence de son instinct. Mais cela, bien loin de marquer quelque défaut de raison, prouvait sa sagacité. Il ne pouvait s'assujétir à expliquer par des paroles et par des retours fatigants ce qu'il concevait d'un coup d'œil. Enfin, pour finir ce discours par les qualités de son cœur, il était vrai, généreux, pitoyable, et capable

de la plus sûre et de la plus tendre amitié, d'un si beau naturel d'ailleurs qu'il n'avait jamais rien à cacher à personne, ne connaissant aucune de ces petitesses (haines, jalousies, vanités) que l'on dérobe au monde avec tant de mystère, et qu'on verse au sein d'un ami avec tant de soulagement. Insensible au plaisir de parler de soi-même, qui est le nœud des amitiés faibles, élevé, confiant, ingénu, propre à détromper les gens vains, chargés du secret accablant de leurs faiblesses, en leur faisant sentir le prix d'une naïveté modeste; en un mot, né pour la vertu et pour faire aimer sur la terre cette haute modération qu'on n'a pas encore définie, qui n'est ni paresse, ni flegme, ni médiocrité de génie, ni froideur de tempérament, ni effort de raisonnement, mais un instinct supérieur aux chimères qui tiennent le monde enchanté! on ne verra jamais dans le même sujet tant de qualités réunies. Oh! que cette idée est cruelle, après une mort si soudaine! Ah! du moins, s'il avait connu toute mon amitié pour lui! si je pouvais encore lui parler un moment! s'il pouvait voir couler ces larmes!..

Mais il n'entendra plus ma voix. La mort a fermé son oreille, ses yeux ne s'ouvriront plus : il n'est plus. O triste parole ! Malheureux jeune homme, quel bras t'a précipité au tombeau, du sein enchanteur des plaisirs ? Tu croissais au milieu des fleurs et des songes de l'espérance ; tu croissais... O funeste guerre [1] ! ô climat redoutable [2] ! ô rigoureux hiver [3] ! ô terre qui contiens la cendre de tes conquérants étonnés ! Tombeaux, monuments effroyables des faveurs perfides du sort ! voyage fatal ! murs sanglants ! Tu ne sortiras pas du champ de la victoire [4], glorieuse victime ; la mort t'a

[1] La guerre de 1741, entreprise pour la succession de l'empereur Charles VI, contre l'archiduchesse Marie-Thérèse sa fille aînée. F.

[2] Il y a plus de six degrés de différence entre le climat de Prague et celui d'Avignon où le jeune Caumont était né. F.

[3] Le froid de l'hiver de 1741 à 1742 fut le plus grand qui eût été éprouvé depuis 1709. On en trouvera la description dans les mémoires de l'Académie des Sciences pour 1742. F.

[4] Prague avait été prise d'assaut le 26 no-

traîné dans un piége affreux ; tu respires un air infecté ; l'ombre du trépas t'environne. Pleure, malheureuse patrie, pleure sur tes tristes trophées. Tu couvres toute l'Allemagne de tes intrépides soldats, et tu t'applaudis de ta gloire. Pleure, dis-je, verse des larmes ! pousse de lamentables cris ! à grande peine quelques débris d'une armée si florissante reverront tes champs fortunés. Avec quels périls ! j'en frémis. Ils fuient [1]. La faim, le désordre marchent sur leurs traces furtives ; la nuit enveloppe leurs pas, et la mort les suit en silence. Vous dites : Est-ce là cette armée qui semait l'effroi devant elle ? Vous voyez ; la fortune change : elle craint à son tour ; elle presse sa fuite à travers les bois

vembre 1741, par le duc de Bavière, à la tête d'une partie des troupes françaises et bavaroises; et c'est à Prague que mourut Hippolyte. F.

[1] La nuit du 16 au 17 décembre 1742, le maréchal de Belle-Isle sortit de Prague avec l'armée française, et se rendit à Égra le 26. Le 2 janvier 1743, la garnison française qu'il avait laissée dans Prague en sortit après une capitulation honorable. B.

et les neiges. Elle marche sans s'arrêter. Les maladies, la faim, la fatigue excessive accablent nos jeunes soldats. Misérables! on les voit étendus sur la neige, inhumainement délaissés. Des feux allumés sur la glace éclairent leurs derniers moments. La terre est leur lit redoutable.

O chère patrie! quoi! mes yeux te revoient après tant d'horreurs! En quel temps, en quelle détresse, en quel déplorable appareil! O triste retour! ô revers! fortuné Lorrain [1], nos disgrâces ont passé ta cruelle attente: la mort a servi ta colère. Les tom-

[1] François-Étienne, fils aîné du duc Léopold et d'Élisabeth-Charlotte d'Orléans, né le 8 décembre 1708, fut reconnu duc de Lorraine après la mort de son père, le 27 mars 1729. Il était alors à Vienne, d'où il arriva en Lorraine le 9 novembre de la même année. L'an 1736, le 12 février, il épousa, à Vienne, Marie-Thérèse, archiduchesse, fille aînée de l'empereur Charles VI, et, le 13 décembre suivant, il ratifia les conventions de l'empereur et du roi de France, portant que Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, serait mis dès lors en possession des duchés de Bar et de Lorraine, pour être,

beaux regorgent de sang. N'en sois pas plus fier ! la fortune n'a pas mis à tes pieds nos drapeaux victorieux ; l'univers les a vus sur tes murs ébranlés triompher de ta folle rage. Tu n'as pas vaincu ; tu t'abuses. Une main plus puissante a détruit nos armées. Écoute la voix qui te crie : Je t'ai chassé du trône et du lit impérial, où tu te flattais de t'asseoir. J'élève et je brise les sceptres ; j'assemble et détruis les nations ; je donne à mon gré la victoire, le trépas, le trône et les fers. Mortel, tout est né sous ma loi.

O Dieu ! vous l'avez fait paraître. Vous avez dissipé nos armées innombrables, vous

après lui, réunis à la couronne de France. Après la mort de l'Empereur, en 1741, il fut déclaré co-régent de tous les États autrichiens; l'archiduchesse son épouse s'était fait couronner reine de Hongrie le 25 juin de cette même année. Mais Charles-Albert, duc de Bavière, avait été reconnu roi de Bohême le 19 décembre, et il fut élu empereur le 24 janvier 1742. Ce ne fut que le 11 mai 1743, que la reine de Hongrie fut couronnée à Prague reine de Bohême, et son mari ne devint empereur qu'après la mort du duc de Bavière. B.

avez moissonné l'espoir de nos maisons. Hélas ! de quels coups vous frappez les têtes les plus innocentes ! Aimable Hippolyte, aucun vice n'infectait encore ta jeunesse. Tes années croissaient sans reproche, et l'aurore de ta vertu jetait un éclat ravissant. La candeur et la vérité régnaient dans tes sages discours avec l'enjouement et les grâces. La tristesse déconcertée s'enfuyait au son de ta voix ; les desirs inquiets s'apaisaient. Modéré jusque dans la guerre, ton esprit ne perdait jamais sa douceur et son agrément. Tu le sais, province éloignée, Moravie, théâtre funeste de nos marches laborieuses, tu sais avec quelle patience il portait ces courses mortelles. Son visage toujours serein effaçait l'éclat de tes neiges, et réjouissait tes cabanes. Oh ! puissions-nous toujours sous tes rustiques toits !.... Mais le repos succède à nos longues fatigues. Prague nous reçoit. Ses remparts semblent assurer notre vie comme notre tranquillité. O cher Hippolyte ! la mort t'avait préparé cette embûche. A l'instant elle se déclare, tu péris, la fleur de tes jours sèche comme l'herbe des champs ;

je veux te parler, je rencontre tes regards mourants qui me troublent. Je bégaie, et force ma langue. Tu ne m'entends plus; une voix plus puissante et plus importune parle à ton oreille effrayée. Le temps presse, la mort t'appelle, la mort te demande et t'attire. Hâte-toi, dit-elle, hâte-toi; ta jeunesse m'irrite et ta beauté me blesse; ne fais point de vœux inutiles : je me ris des larmes des faibles, et j'ai soif du sang innocent : tombe, passe, exhale ta vie. — Quoi, sitôt! Quoi, dans ses beaux jours et dans la primeur de son âge! Dieu vivant, vous le livrez donc à l'affreuse main qui l'opprime. Vous le délaissez sans pitié. Tant de dons et tant d'agréments qui environnaient sa jeunesse, ce mortel abandon... O voile fatal! Dieu terrible! véritablement tu te plais dans un redoutable secret. Qui l'eût cru, mon cher Hippolyte, qui l'eût cru? Le ciel semblait prendre un soin paternel de tes jours; et soudain le ciel te condamne, et tu meurs sans qu'aucun effort te puisse arrêter dans ta chute. Tu meurs.... O rigueur lamentable! Hippolyte ... Cher Hippolyte, est-ce toi

que je vois dans ces tristes débris !... Restes mutilés de la mort, quel spectacle affreux vous m'offrez !... Où fuirai-je ? Je vois partout des lambeaux flétris et sanglants, un tombeau qui marche à mes yeux, des flambeaux et des funérailles. Cesse de m'effrayer de ces noires images, chère ombre, je n'ai pas trahi la foi que je dois à ta cendre. Je t'aimais vivant, je te pleure au tombeau. Ta vie comblait mes vœux, et ta perte m'accable. Mon deuil et mes regrets peuvent-ils avoir des limites, lorsque ton malheur n'en a point? Va, je porte au fond de mon cœur une loi plus juste et plus tendre. Ta vertu méritait un attachement éternel ; je lui dois d'éternelles larmes, et j'en verserai des torrents.

Homme insuffisant à toi-même, créature vide et inquiète, tu t'attaches, tu te détaches, tu t'affliges, tu te consoles ; ta faiblesse partout éclate. Mais connais du moins ce principe : qui s'est consolé, n'aime plus ; et qui n'aime plus, tu le sais, est léger, ingrat, infidèle, et d'une imagination faible, qui périt avec son objet. On dit : dans la mort, nul remède. Conclus : nulle conso-

lation à qui aime au-delà de la mort. Suppose un moment en toi-même : ce que j'ai de plus cher au monde est dans un péril imminent. Une longue absence le cache. Je ne puis ni le secourir, ni le joindre ; et je me console, et je m'abandonne au plaisir avec une barbare ardeur ! Faible image ! vaine expression ! nul péril n'égale la mort, nulle absence ne la figure. O cœurs durs ! vous ne sentez pas la force de ces vérités. Les charmes d'une amitié pure ne vous touchent que faiblement. Vous n'aimez, vous ne regardez que les choses qui ont de l'éclat. Pourquoi donc, mon cher Hippolyte, n'admiraient-ils pas ta vertu dans un âge encore si tendre ! Que peuvent-ils voir de plus rare? Ils veulent des actions brillantes qui puissent forcer leur estime ; et n'avais-tu pas le génie qui enfante ces nobles actions? Mon enfant, ta grande jeunesse leur cachait des dons si précoces. Leurs sens n'allaient pas jusqu'à toi. La raison et le cœur de la plupart des hommes se forment tard. Ils ne peuvent, parmi les grâces d'une si riante jeunesse, admettre un sérieux si profond.

Ils croient cet accord impossible. Ainsi ils ne t'ont point rendu justice ; ils ne peuvent plus te la rendre. Moi-même, pardonne, ombre aimable, tes vertus et tes agréments peut-être ne m'ont pas trouvé toujours équitable et sensible. Pardonne un excès d'amitié qui mêlait à mes sentiments des délicatesses injustes. Oh ! comme elles se sont promptement dissipées ! Quand la mort a levé le voile qu'elles avoient mis sur mes yeux, je t'ai vu tel que ma tendresse voulait que tu fusses dans ta vie. Mais pardonne encore une fois ; car tu n'as jamais pu douter du fond de mon attachement. Je t'aimais même avant de pouvoir te connaître. Je n'ai jamais aimé que toi. Tes inclinations généreuses étaient chères à mon enfance; avant de t'avoir jamais vu, mon imagination séduite m'en faisait l'aimable peinture. Cent fois elle m'a présenté les grâces de ton caractère, ta beauté, ta pudeur, ta facile bonté. J'ignorais ton nom et ta vie, et mon cœur t'admirait, te parlait, te voyait, te cherchait dans la solitude. Tu ne m'as connu qu'un moment; et lorsque nous nous sommes connus, j'avais rendu

mille fois en secret un hommage mystérieux à tes vertus. Hélas ! un bonheur plus réel paraissait avoir pris la place de l'erreur de mes premiers vœux. Je croyais posséder l'objet d'une si touchante illusion, et je l'ai perdu pour toujours.

Qu'êtes-vous devenue, ombre digne des cieux ? mes regrets vont-ils jusqu'à vous ?... Je frissonne.... O profond abîme! ô douleur ! ô mort ! ô tombeau ! voile obscur, nuit impénétrable, mystères de l'éternité ! Qui pourra calmer l'inquiétude et la crainte qui me dévorent ? Qui me révélera les conseils de la mort ? O terre, crains-tu de violer le secret affreux de tes antres ? Tu te tais, tu prêtes l'oreille ; tu caches ton sanglant larcin ; chaque instant augmente ma peine ; mon trouble interroge la nuit, et la nuit ne peut l'éclaircir ; j'implore les cieux, ils se taisent. Les enfers sont sourds à ma voix : toute la nature est muette : l'univers effrayé repose.

Ouvrez-vous, tombeaux redoutables ! Mânes solitaires, parlez, parlez. Quel silence indomptable ! O triste abandon ! ô ter-

reur ! Quelle main tient donc sous son joug toute la nature interdite ? O Être éternel et caché, daigne dissiper les alarmes où mon ame infirme est plongée. Le secret de tes jugements glace mes timides esprits. Voilé dans le fond de ton être, tu fais les destins et les temps, et la vie et la mort, et la crainte et la joie, et l'espoir trompeur et crédule. Tu règnes sur les éléments et sur les enfers révoltés ; l'air frappé frémit à ta voix : redoutable juge des morts, prends pitié de mon désespoir.

MÉDITATION

SUR LA FOI.

AVIS DU LIBRAIRE *.

L'auteur avait résolu de ne point donner dans cette nouvelle édition les deux pièces suivantes, les regardant comme peu assortissantes aux matières sur lesquelles il avait écrit. Son dessein était de les rétablir dans un autre ouvrage où leur genre n'aurait point été déplacé. Mais la mort qui vient de l'enlever, m'ôtant l'espérance de rien avoir d'un homme si recommandable par la beauté de son génie, par la noblesse de ses pensées, et dont l'unique objet était de faire aimer la vertu, j'ai cru que le public me saurait gré de ne pas le priver de deux écrits, aussi admirables pour le fonds, que pour la dignité et l'élégance avec lesquelles ils sont traités.

* Cet avis se trouve dans la seconde édition des œuvres de Vauvenargues, commencée par lui-même, mais qui ne fut achevée qu'après sa mort par le libraire Antoine-Claude Briasson, Paris, 1747, in-12, sous la surveillance de l'abbé Trublet et de l'abbé Séguy.

MÉDITATION

SUR LA FOI [1].

HEUREUX sont ceux qui ont une foi sensible, et dont l'esprit se repose dans les promesses de la religion ! Les gens du monde sont désespérés si les choses ne réussissent pas selon leurs desirs. Si leur vanité est confondue, s'ils font des fautes, ils se laissent abattre

[1] Voltaire, dans son *Siècle de Louis XV*, p. 412, édition de Renouard, 1819, t. XIX, nous donne l'historique de la publication du principal ouvrage de Vauvenargues, l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, et aussi de la *Méditation sur la foi*, et d'une *Prière*. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Dans le temps de la mort de M. de Vauve-
« nargues, les jésuites avaient la manie de cher-
« cher à s'emparer des derniers moments de tous
« les hommes qui avaient quelque célébrité ; et
« s'ils pouvaient ou en extorquer quelque décla-
« ration, ou réveiller dans leur ame affaiblie les
« terreurs de l'enfer, ils criaient au miracle. Un

à la douleur : le repos, qui est la fin naturelle des peines, fomente leurs inquiétudes ; l'abondance, qui devait satisfaire leurs besoins, les multiplie ; la raison qui leur est donnée pour calmer leurs passions, les perd ; une fatalité marquée tourne contre eux-mêmes tous leurs avantages. La force de

« de ces Pères se présente chez M. de Vauve-
« nargues mourant. Qui vous a envoyé ici ? dit
« le philosophe. Je viens de la part de Dieu, ré-
« pondit le jésuite. Vauvenargues le chassa ;
« puis se tournant vers ses amis :

Cet esclave est venu,
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

« L'ouvrage de M. de Vauvenargues, imprimé
« après sa mort, est intitulé : *Introduction à la*
« *connaissance de l'esprit humain*. Les éditeurs,
« pour faire passer les maximes hardies qu'il
« renferme, y ont joint une *Méditation* et une
« *Prière* trouvées dans les papiers de l'auteur,
« qui, dans une dispute sur Bossuet avec ses
« amis, avait soutenu qu'on pouvait parler de
« la religion avec majesté et avec enthousiasme
« sans y croire. On le défia de le prouver ; et
« c'est pour répondre à ce défi qu'il fit les deux
« pièces qu'on trouve dans ses œuvres. » B.

leur caractère, qui leur servirait à porter les misères de leur fortune s'ils savaient borner leurs desirs, les pousse à des extrémités qui passent toutes leurs ressources, et les fait errer hors d'eux-mêmes loin des bornes de la raison. Ils se perdent dans leurs chimères ; et pendant qu'ils y sont plongés, et pour ainsi dire abîmés, la vieillesse, comme un sommeil dont on ne peut pas se défendre vers la fin d'un jour laborieux, les accable et les précipite dans la longue nuit du tombeau.

Formez donc vos projets, hommes ambitieux, lorsque vous le pouvez encore ; hâtez-vous, achevez vos songes ; poussez vos superbes chimères au période des choses humaines. Elevés par cette illusion au dernier degré de la gloire, vous vous convaincrez par vous-même de la vanité des fortunes : à peine vous aurez atteint, sur les ailes de la pensée, le faîte de l'élévation, vous vous sentirez abattus, votre joie mourra, la tristesse corrompra vos magnificences, et jusque dans cette possession imaginaire des faveurs du monde, vous en connaîtrez l'im-

posture. O mortels ! l'espérance enivre ; mais la possession sans espérance, même chimérique, traîne le dégoût après elle : au comble des grandeurs du monde, c'est là qu'on en sent le néant.

Seigneur, ceux qui espèrent en vous, s'élèvent sans peine au-dessus de ces réflexions accablantes. Lorsque le cœur, pressé sous le poids des affaires, commence à sentir la tristesse, ils se réfugient dans vos bras ; et là, oubliant leurs douleurs, ils puisent le courage et la paix à leur source. Vous les échauffez sous vos ailes et dans votre sein paternel ; vous faites briller à leurs yeux le flambeau sacré de la foi ; l'envie n'entre pas dans leur cœur ; l'ambition ne le trouble point ; l'injustice et la calomnie ne peuvent pas même l'aigrir. Les approbations, les caresses, les secours impuissants des hommes, leurs refus, leurs dédains, leurs infidélités ne les touchent que faiblement ; ils n'en exigent rien ; ils n'en attendent rien ; ils n'ont pas mis en eux leur dernière ressource : la foi seule est leur saint asile, leur inébranlable soutien. Elle les console de la maladie

qui accable les plus fortes ames, de l'obscurité qui confond l'orgueil des esprits ambitieux, de la vieillesse qui renverse sans ressource les projets et les vœux outrés, de la perte du temps qu'on croit irréparable, des erreurs de l'esprit qui l'humilient sans fin, des difformités corporelles qu'on ne peut ni cacher ni guérir, enfin des faiblesses de l'ame, qui sont de tous les maux le plus insupportable et le plus irremédiable. Hélas! que vous êtes heureuses, ames simples, ames dociles! vous marchez dans les sentiers sûrs. Auguste religion! douce et noble créance, comment peut-on vivre sans vous? Et n'est-il pas bien manifeste qu'il manque quelque chose aux hommes, lorsque leur orgueil vous rejette? les astres, la terre, les cieux suivent, dans un ordre immuable, l'éternelle loi de leur être : toute la nature est conduite par une sagesse éclatante, l'homme seul flotte au gré de ses incertitudes et de ses passions tyranniques, plus troublé qu'éclairé de sa faible raison. Misérablement délaissé, conçoit-on qu'un être si noble soit le seul privé de la règle qui règne dans tout l'uni-

vers ? ou plutôt n'est-il pas sensible que n'en trouvant point de solide hors de la religion chrétienne, c'est celle qui lui fut tracée avant la naissance des cieux ? Qu'oppose l'impie à la foi d'une autorité si sacrée ? Pense-t-il qu'élevé par-dessus tous les êtres, son génie est indépendant ? Et qui nourrirait dans ton cœur un si ridicule mensonge, être infirme ! Tant de degrés de puissance, d'intelligence, que tu sens au-delà de toi, ne te font-ils pas soupçonner une souveraine raison ? Tu vis, faible avorton de l'être, tu vis, et tu t'oses assurer que l'Être parfait ne soit pas. Misérable, lève les yeux, regarde ces globes de feu qu'une force inconnue condense. Ecoute, tout nous porte à croire que des êtres si merveilleux n'ont pas le secret de leur cours ; ils ne sentent pas leur grandeur ni leur éternelle beauté ; ils sont comme s'ils n'étaient pas. Parle donc ; qui jouit de ces êtres aveugles qui ne peuvent jouir d'eux-mêmes ? Qui met un accord si parfait entre tant de corps si divers, si puissants, si impétueux ? D'où naît leur concert éternel ? D'un mouvement simple, incréé... Je t'entends ; mais ce mou-

vement qui opère ces grandes merveilles, les sait-il, ne les sait-il pas ? Tu sais que tu vis ; nul insecte n'ignore sa propre existence, et le seul principe de l'être, l'ame de l'univers.... O prodige ! ô blasphême ! l'ame de l'univers.... O puissance invisible ! pouvez-vous souffrir cet outrage ! Vous parlez, les astres s'ébranlent, l'être sort du néant, les tombeaux sont féconds ; et l'impie vous défie avec impunité ; il vous brave ; il vous nie. O parole exécrable ! il vous brave, il respire encore, et il croit triompher de vous. O Dieu ! détournez loin de moi les effets de votre vengeance. O Christ ! prenez-moi sous votre aile. Esprit saint, soutenez ma foi jusqu'à mon dernier soupir.

PRIÈRE.

O Dieu ! qu'ai-je fait? Quelle offense arme votre bras contre moi ? Quelle malheureuse faiblesse m'attire votre indignation? Vous versez dans mon cœur malade le fiel et l'ennui qui le rongent ; vous séchez l'espérance au fond de ma pensée ; vous noyez ma vie d'amertume ; les plaisirs , la santé , la jeunesse, m'échappent ; la gloire , qui flatte de loin les songes d'une ame ambitieuse ; vous me ravissez tout....

Être juste , je vous cherchai sitôt que je pus vous connoître ; je vous consacrai mes hommages et mes vœux innocents dès ma plus tendre enfance , et j'aimais vos saintes rigueurs. Pourquoi m'avez-vous délaissé? Pourquoi , lorsque l'orgueil , l'ambition , les plaisirs m'ont tendu leurs piéges infidèles?... C'était sous leurs traits que mon cœur ne pouvait se passer d'appui.

J'ai laissé tomber un regard sur les doux enchanteurs du monde, et soudain vous m'avez quitté ; et les ennuis, les soucis, les remords, les douleurs ont en foule inondé ma vie.

O mon ame! montre-toi forte dans ces rigoureuses épreuves, sois patiente, espère à ton Dieu ; tes maux finiront ; rien n'est stable ; la terre elle-même et les cieux s'évanouiront comme un songe. Tu vois ces nations et ces trônes qui tiennent la terre asservie : tout cela périra. Écoute, le jour du Seigneur n'est pas loin, il viendra ; l'univers surpris sentira les ressorts de son être épuisés, et ses fondements ébranlés : l'aurore de l'éternité luira dans le fond des tombeaux, et la mort n'aura plus d'asiles.

O révolution effroyable! L'homicide et l'incestueux jouissaient en paix de leurs crimes, et dormaient sur des lits de fleurs ; cette voix a frappé les airs ; le soleil a fait sa carrière, la face des cieux a changé. A ces mots, les mers, les montagnes, les forêts, les tombeaux frémissent, la nuit parle, les vents s'appellent.

Dieu vivant ! ainsi vos vengeances se déclarent et s'accomplissent ; ainsi vous sortez du silence et des ombres qui vous couvraient. O Christ ! votre règne est venu. Père, Fils, Esprit éternel, l'univers aveuglé ne pouvait vous comprendre. L'univers n'est plus ; mais vous êtes ; vous jugez les peuples. Le faible, le fort, l'innocent, l'incrédule, le sacrilége, tous sont devant vous. Quel spectacle ! je me tais ; mon ame se trouble et s'égare en son propre fonds. Trinité formidable au crime, recevez mes humbles hommages [1].

[1] On a dit, et il passe même pour constant parmi les personnes qui ont le plus connu Vauvenargues, que la prière précédente était le résultat d'une espèce de défi fait à l'auteur, d'écrire tout un morceau de prose en vers blancs de manière à ce qu'on ne s'en aperçût pas, à moins d'être averti. C'est ce qu'il a fait dans cette prière. Pour peu qu'on y fasse attention, on la trouvera entièrement composée de vers ayant tous le nombre de pieds qu'il faut pour composer un vers français, et remplissant presque toutes les conditions nécessaires des vers, excepté la rime. Au reste, quoi qu'on

puisse penser de cette anecdote, il faut remarquer que, partout où Vauvenargues a pris un ton élevé, il a adopté la même manière; et l'éloge du jeune de Seytres, en particulier, est presque entièrement dans ce genre. S.

TRAITÉ

SUR LE LIBRE ARBITRE.

AVIS DE L'ÉDITEUR DE 1806.

Les morceaux suivants n'ont jamais été imprimés. Le *Traité sur le libre arbitre* et la *Réponse à quelques objections* offrent une si grande conformité pour le fonds des idées avec les deux morceaux qui suivent immédiatement sous le titre de *la Liberté* et de *Réponse aux conséquences de la nécessité*, qu'on ne peut guère s'empêcher d'y voir une même suite de réflexions, soumises seulement à un second travail et refondues dans une autre forme. On ne sait quel a été le premier jet; on observera seulement que les deux morceaux placés les premiers semblent participer moins que les deux autres de cette manière libre, animée, intéressante, qui paraît naturelle à Vauvenargues. Les morceaux qui suivent, quoique bien certainement de lui, semblent s'éloigner encore davantage du caractère général de ses écrits. On y retrouve si peu de cette philosophie consolante et douce qui fait le charme de ses ouvrages, et qui paraît avoir été le trait distinctif de son caractère, qu'on serait tenté de les prendre quelquefois pour des essais de raisonnement et des objections qu'il se faisait à lui-même. Mais tout ce qui regarde un homme tel que Vauvenargues a le droit d'intéresser la curiosité; et ce monument de ses opinions, quelque trompeur qu'il puisse être, se trouvant le seul qui nous reste, nous nous sommes décidés à publier ces réflexions, non comme preuves du talent de Vauvenargues, à la réputation duquel elles n'ajouteront rien, mais, s'il est permis de le dire, comme documents historiques.

TRAITÉ

SUR LE LIBRE ARBITRE.

Il y a deux puissances dans les hommes, l'une active et l'autre passive ; la puissance active est la faculté de se mouvoir soi-même ; la puissance passive est la capacité d'être mû.

On donne le nom de liberté à la puissance active ; ce pouvoir qui est en nous d'agir, ou de n'agir pas et d'agir du sens qui nous plaît, est ce que l'on est convenu d'appeler libre arbitre. Ce libre arbitre est en Dieu, sans bornes et sans restriction ; car qui pourrait arrêter l'action d'un Dieu tout-puissant ? Il est aussi dans les hommes, ce libre arbitre ; Dieu leur a donné d'agir au gré de leurs volontés ; mais les objets extérieurs nous contraignent quelquefois, et notre liberté cède à leurs impressions.

Un homme aux fers a sans fruit la force de se mouvoir, son action est arrêtée par un ordre supérieur, la liberté meurt sous ses

chaînes : un misérable à la torture retient encore moins de puissance : le premier n'est contraint que dans l'action du corps, celui-ci ne peut pas même varier ses sentiments ; le corps et l'esprit sont gênés dans un degré presque égal ; et sans chercher des exemples si loin de notre sujet, les odeurs, les sons, les saveurs, tous les objets des sens et tous ceux des passions nous affectent malgré nous ; personne n'en disconviendra. Notre ame a donc été formée avec la puissance d'agir ; mais il n'est pas toujours en elle de conduire son action ; cela ne peut se mettre en doute.

Les hommes ne sont pas assez aveuglés pour ne pas apercevoir une si vive lumière, et pourvu qu'on leur accorde qu'ils sont libres en d'autres occasions, ils sont contents.

Or, il est impossible de leur refuser ce dernier point ; il y aurait de la mauvaise foi à le nier : cependant ils se trompent dans les conséquences qu'ils en tirent ; car ils regardent cette volonté qui conduit leurs actions comme le premier principe de tout ce

qui est en eux, et comme un principe indépendant ; sentiment qui est faux de tout point ; car la volonté n'est qu'un desir qui n'est point combattu, qui a son objet en sa puissance, ou qui du moins croit l'avoir ; et même, en supposant que ce n'est pas cela, on n'évite pas de tomber dans une extrême absurdité. Suivez bien mon raisonnement : je demande à ceux qui regardent cette volonté souveraine comme le principe suprême de tout ce qu'ils trouvent en eux, s'il est vrai que la volonté soit en nous le premier principe, tout ne doit-il pas dériver de ce fonds et de cette cause ? Cependant combien de pensées qui ne sont pas volontaires, combien même de volontés opposées les unes aux autres ! quel chaos ! quelle confusion ! Je sais bien que l'on me dira que la volonté n'est la cause que de nos actions volontaires, et que c'est seulement alors qu'elle est principe indépendant. C'est déjà m'accorder beaucoup ; mais ce n'est pas encore assez, et je nie que la volonté soit jamais le premier principe, c'est au contraire le dernier ressort de l'ame, c'est l'aiguille qui marque

les heures sur une pendule, et qui la pousse à sonner. Je conviens qu'elle détermine nos actions ; mais elle est elle-même déterminée par des ressorts plus profonds, et ces ressorts sont nos idées ou nos sentiments actuels ; car, encore que la volonté réveille nos pensées, et assez souvent nos actions, il ne peut s'ensuivre de là qu'elle en soit le premier principe : c'est précisément le contraire, et l'on n'a point de volonté qui ne soit un effet de quelque passion ou de quelque réflexion.

Un homme sage est mis à une rude épreuve ; l'appât d'un plaisir trompeur met sa raison en péril ; mais une volonté plus forte le tire de ce mauvais pas : vous croyez que sa volonté rend sa raison victorieuse ? Si vous y pensez tant soit peu, vous découvrirez au contraire que c'est sa raison toute seule qui fait varier sa volonté ; cette volonté combattue par une impression dangereuse aurait péri sans ce secours. Il est vrai qu'elle vainc un sentiment actuel, mais c'est par des idées actuelles ; c'est-à-dire par sa raison.

Le même homme succombe en une autre

occasion ; il sent irrésistiblement que c'est parce qu'il le veut : qu'est-ce donc qui le fait agir ? Sans doute c'est sa volonté ; mais sa volonté sans règle s'est-elle formée de soi ? n'est-ce pas un sentiment qui l'a mise dans son cœur ? Rentrez au dedans de vous-mêmes ; je veux m'en rapporter à vous : n'est-il pas manifeste que dans le premier exemple ce sont des idées actuelles qui surmontent un sentiment, et que dans celui-ci le sentiment prévaut, parce qu'il se trouve plus vif ou que les idées sont plus faibles ? Mais il ne tiendrait qu'à ce sage de fortifier ses idées, il n'aurait qu'à le vouloir. Oui, le vouloir fortement ; mais, afin qu'il le veuille ainsi, ne faudrait-il pas jeter d'autres pensées dans son ame, qui l'engagent à vouloir ? Vous n'en disconviendrez pas, si vous vous consultez bien. Convenez donc avec moi que nous agissons souvent selon ce que nous voulons, mais que nous ne voulons jamais que selon ce que nous sentons ou selon ce que nous pensons : nulle volonté sans idées ou sans passions qui la précèdent.

Un homme tire sa bourse, me demande

pair ou non : je lui réponds l'un ou l'autre. N'est-ce pas ma volonté seule qui détermine ma voix ? Y a-t-il quelque jugement ou quelque passion qui devance ? L'on ne voit pas plus de raison à croire que c'est pair qu'impair : donc ma volonté naît de soi, donc rien ne la détermine. Erreur grossière : ma volonté pousse ma voix ; le pair et l'impair sont possibles : l'un est aussi caché que l'autre ; aucun n'est donc plus apparent. Mais il faut dire pair ou non, et le desir du gain m'échauffe ; les idées de pair et d'impair se succèdent avec vitesse, mêlées de crainte et de joie ; l'idée du pair se présente avec un rayon d'espérance. La réflexion est inutile, il faut que je me détermine, c'est une nécessité ; et sur cela je dis pair, parce que pair en ce moment se présente à mon esprit.

Cherchez-vous un autre exemple ? Levez vos bras vers le ciel : c'est autant que vous le voudrez que cela s'exécutera ; mais vous ne le voudrez que pour faire un essai du pouvoir de la volonté, ou par quelque autre motif ; sans cela, je vous assure que vous ne le voudrez pas. Je prends tous les hommes

à témoin de ce que je dis là ; j'en appelle à leur expérience. J'exposerai des raisons pour prouver mon sentiment et le rendre inébranlable par un accord merveilleux ; mais je crois que ces exemples répandront un jour sensible sur ce qui me reste à dire ; ils aplaniront notre voie.

Soyez cependant persuadé que ce qui dérobe à l'esprit le mobile de ses actions, n'est que leur vitesse infinie. Nos pensées meurent au moment que leurs effets se font connaître. Lorsque l'action commence, le principe est évanoui. La volonté paraît ; le sentiment n'est plus : l'on ne le trouve plus en soi, et l'on doute qu'il y ait été ; mais ce serait un vice énorme que l'on eût des volontés qui n'eussent point de principe. Nos actions iraient au hasard ; il n'y aurait plus que des caprices ; tout ordre serait renversé. Il ne suffit donc pas de dire qu'il est vrai que la réflexion ou le sentiment nous conduise ; nous devons encore ajouter qu'il serait monstrueux que cela ne fût pas.

L'homme est faible, on en convient ; ses sentiments sont trompeurs, ses vues sont

courtes et fausses. Si sa volonté captive n'a pas de guide plus sûr, elle égarera tous ses pas. Une preuve naturelle qu'elle en est réduite là, c'est qu'elle s'égare en effet; mais ce guide, quoiqu'incertain, vaut mieux qu'un instinct aveugle. Une raison imparfaite est beaucoup au-dessus d'une absence de raison. La raison débile de l'homme et ses sentiments illusoires le sauvent encore néanmoins d'une infinité d'erreurs. L'homme entier serait abruti s'il n'avait pas ce secours. Il est vrai qu'il est imparfait; mais c'est une nécessité. La perfection infinie ne souffre point de partage; Dieu ne serait point parfait si quelque autre pouvait l'être.

Non-seulement il répugne qu'il y ait deux êtres parfaits; mais il est en même temps impossible que deux êtres indépendants puissent subsister ensemble si l'un des deux est parfait, parce que la perfection comprend nécessairement une puissance sans bornes, éternelle, interruptible, et qu'elle ne serait pas telle si tout ne lui était pas soumis. Ainsi Dieu serait imparfait sans la dépendance des hommes: cela est plus clair que le jour.

Personne, dites-vous, ne doute d'un principe si certain : cependant ceux qui soutiennent que la volonté peut tout, et qu'elle est le premier principe de toutes nos actions, ceux-là nient, sans y prendre garde, la dépendance des hommes à l'égard du Créateur. Or, voilà ce que j'attaque ; voilà l'objet de ce discours. Je ne me suis attaché à prouver la dépendance de la volonté à l'égard de nos idées, que pour mieux établir par là notre dépendance totale et continue de Dieu.

Vous comprenez bien par là que j'établis aussi la nécessité de toutes nos actions et de tous nos desirs. Qu'une conséquence si juste ne vous effarouche point. Je prétends vous montrer que notre liberté subsiste malgré cette nécessité. Je manifesterai l'accord et la solution de ce nœud, qui fera disparaître les ombres qui peuvent encore nous troubler.

Mais pour revenir à présent au dogme de la dépendance, comment se peut-on figurer les hommes indépendants? Leur esprit n'est-il pas créé, et tout être créé ne dépend-il pas des lois de sa création? Peut-il agir par d'autres lois que par celles de son être? et

son être n'est-ce pas l'œuvre de Dieu? Dieu suspend, direz-vous, ses lois pour laisser agir son ouvrage : mauvaise raison : l'homme n'a rien en lui-même dont il n'ait reçu le principe et le germe en sa naissance. L'action n'est qu'un effet de l'être : l'être ne nous est point propre; l'action le serait-elle? Dieu suspendant ses lois, l'homme est anéanti; toute action est morte en lui. D'où tirerait-il la force et la puissance d'agir, s'il perdait ce qu'il a reçu? un être ne peut agir que par ce qui est en lui. L'homme n'a rien en lui-même que le Créateur n'y ait mis : donc l'homme ne peut agir que par les lois de son Dieu. Comment changerait-il ces lois, lui qui ne subsiste qu'en elles, et qui ne peut rien que par elles? Faites en sorte qu'une pendule se meuve par d'autres lois que par celles de l'ouvrier, ou de celui qui la touche. La pendule n'a d'action que celle qu'on lui imprime; ôtez-en ce qu'on y a mis, ce n'est plus qu'une machine sans force et sans mouvement. Cette comparaison est juste pour tout ce qui est créé; mais il y a cette différence entre les ouvrages des hommes et les

ouvrages de Dieu, que les productions des hommes ne reçoivent d'eux qu'un mode, une forme périssable, et peuvent être dérangées, détruites ou conservées par d'autres hommes; mais les ouvrages de Dieu ne dépendent que de lui, parce qu'il est l'auteur de tout ce qui existe, non-seulement pour la forme, mais aussi pour la matière. Rien n'ayant reçu l'existence que de ses puissantes mains, il ne peut y avoir d'action dont il ne soit le principe. Tous les êtres de la nature n'agissent les uns sur les autres que selon ses lois éternelles; et nier leur dépendance, c'est nier leur création; car il n'y a que l'être incréé qui puisse être indépendant. Cependant l'homme le serait dans plusieurs actions de sa vie,, si sa volonté n'était pas dépendante de ses idées; supposition très-absurde et très-impie à la fois. Je ne veux pas vous surprendre; méditez bien là-dessus. Faire cesser l'influence des lois de la création sur la volonté de l'homme, rompre la chaîne invisible qui lie toutes ses actions, n'est-ce pas l'affranchir de Dieu? Si vous faites la volonté tout-à-fait indépendante, elle n'est plus soumise à Dieu;

si elle est toujours soumise à Dieu, elle est toujours dépendante; rien n'est si certain que cela. Comment concevoir cependant que la créature se meuve en quelque instant que ce soit par une impression différente de celle du Créateur? J'ai prouvé plus clair que le jour combien cela était impossible. Eh! pourquoi se révolter contre notre dépendance? c'est par elle que nous sommes sous la main du Créateur; que nous sommes protégés, encouragés, secourus; que nous tenons à l'infini, et que nous pouvons nous promettre une sorte de perfection dans le sein de l'être parfait: et d'ailleurs cette dépendance n'éteint point la liberté qui nous est si précieuse. Je vous ai promis d'accorder ce qui paraît incompatible; suivez-moi donc bien, je vous prie. Qu'entendez-vous par liberté? n'est-ce pas de pouvoir agir selon votre volonté? comprenez-vous autre chose, prétendez-vous rien de plus? Non, vous voilà satisfait: eh bien, je le suis aussi. Mais sondez-vous un moment, voyez s'il est impossible que la volonté de l'homme soit conforme quelquefois à celle du Créateur. Assurément cela est très-

possible, vous ne le nierez pas : cependant dans cette occasion l'homme fait ce que Dieu veut, il agit par la volonté de celui qui l'a mis au monde, l'on n'en peut disconvenir ; mais cela ne l'empêche point aussi d'agir de plein gré. N'est-ce pas là toutefois ce qu'on appelle être libre? manque-t-on de liberté lorsque l'on fait ce que l'on veut? Vous voyez donc clairement que la volonté n'est point indépendante de Dieu, et que la nécessité ne suppose pas toujours dépendance involontaire ; nous suivons les lois éternelles en suivant nos propres desirs ; mais nous les suivons sans contrainte, et voilà notre liberté. Subtilité, direz-vous ; ce n'est point agir de soi-même que d'agir par une impression et des lois étrangères. Mais vous raisonnez là sur un principe faux ; l'impression et les lois de Dieu ne nous sont point étrangères, elles constituent notre essence, et nous n'existons qu'en elles. Ne dites-vous pas : mon corps, ma vie, ma santé, mon ame ; pourquoi ne diriez-vous pas : ma volonté, mon action? Croyez-vous votre ame étrangère, parce qu'elle vient de Dieu et qu'elle

n'existe qu'en lui? Votre volonté, votre action sont des productions de votre ame; elles sont donc vôtresaussi.

Mais, en ce cas-là, direz-vous, la liberté n'est qu'un nom, les hommes se croyaient libres en suivant leur volonté; c'était une erreur manifeste. Vous vous égarez encore, les hommes ont eu raison de distinguer deux états extrêmement opposés; ils ont nommé liberté la puissance d'agir par les lois de leur être, et nécessité la violence que souffrent ces mêmes lois. C'est toujours Dieu qui agit dans toutes ces circonstances; mais quand il nous meut malgré nous, cela s'appelle contrainte; et quand il nous conduit par nos propres desirs, cela se nomme liberté. Il fallait bien deux noms divers pour désigner deux actions différentes; car, encore que le principe soit le même, le sentiment ne l'est pas. Mais, au fond, aucun homme sage n'a jamais pu ni dû étendre ce terme de liberté jusques à l'indépendance: cela choque trop la raison, l'expérience et la piété. Ce qui fait pourtant illusion aux partisans du libre arbitre, c'est le sentiment intérieur qu'ils en

trouvent dans leur conscience ; car ce sentiment n'est pas faux. Que ce soit notre raison ou nos passions qui nous meuvent, c'est nous qui nous déterminons ; il y aurait de la folie à distinguer ses pensées ou ses sentiments de soi. Je puis me mettre au régime pour rétablir ma santé, pour mortifier mes sens ou pour quelque autre motif : c'est toujours moi qui agis, je ne fais que ce que je veux ; je suis donc libre, je le sens, et mon sentiment est fidèle. Mais cela n'empêche pas que mes volontés ne tiennent aux idées qui les précèdent ; leur chaîne et leur liberté sont également sensibles ; car je sais, par expérience, que je fais ce que je veux ; mais la même expérience m'enseigne que je ne veux que ce que mes sentiments ou mes pensées m'ont dicté. Nulle volonté dans les hommes qui ne doive sa direction à leurs tempéraments, à leurs raisonnements et à leurs sentiments actuels.

Sur cela, l'on oppose encore l'exemple des malheureux qui se perdent dans le crime, contre toutes leurs lumières. La vérité luit sur eux, le vrai bien est devant leurs yeux :

cependant ils s'en écartent ; ils se creusent un abîme, ils s'y plongent sans frayeur ; ils préfèrent une joie courte à des peines infinies. Donc ce n'est ni leur connaissance, ni le goût naturel de la félicité qui déterminent leur cœur ; donc c'est leur volonté seule qui les pousse à ces excès. Mais ce raisonnement est faible ; les contradictions apparentes qui lui servent comme d'appui, sont faciles à lever. Un libertin qui connaît le vrai bien, qui le veut et qui s'en écarte, n'y renonce nullement. Il se fonde sur sa jeunesse, sur la bonté divine ou sur la pénitence ; il perd de vue son objet naturel ; l'idée en est dans sa mémoire, mais il ne la rappelle pas ; elle ne paraît qu'à demi ; elle est éclipsée dans la foule ; des sentiments plus vifs l'écartent, la dérobent, l'exténuent ; ces sentiments impérieux remplissent la capacité de son esprit corrompu. Prenez cependant le même homme au milieu de ses plaisirs ; présentez-lui la mort prête à le saisir, qu'il n'ait plus qu'un seul jour à vivre, que le feu vengeur des crimes s'allume à ses yeux impurs et brûle tout autour de lui ; s'il lui reste un rayon de

foi, s'il espère encore en Dieu, si la peur n'a pas troublé son ame lâche et coupable, croyez-vous qu'il hésite alors à fléchir son juge irrité, et à se couvrir de poussière devant la majesté de Dieu qui va le juger?

Tout ce qu'on peut dire à cela, c'est que le bien le plus grand ne nous remue pas toujours, mais celui qui se fait sentir avec plus de vivacité. L'illusion est de confondre des souvenirs languissants avec des idées très-vives, ou des notions qui reposent dans le sein de la mémoire avec des idées présentes et des sentiments actuels. Il est certain cependant que des idées absentes ou des idées affaiblies ne peuvent guère plus sur nous que celles qu'on n'a jamais eues.

Ce sont donc nos idées actuelles qui font naître le sentiment, le sentiment la volonté, et la volonté l'action. Nous avons très-souvent des idées fort contraires et des sentiments opposés. Tout est présent à l'esprit, tout s'y peint persque à la fois, du moins les objets s'y succèdent avec beaucoup de vitesse et forment des desirs en foule: ces desirs sont combattus; nul n'est proprement volonté,

car la volonté décide ; c'est incertitude, anxiété. Mais les idées les plus sensibles, les plus entières, les plus vives, l'emportent enfin sur les autres ; le desir qui prend le dessus, change en même temps de nom et détermine notre action.

Les philosophes nous assurent que le bien et le mal sont les deux grands principes de toutes les actions humaines. Le bien produit l'amour, le desir et la joie ; le mal est suivi de tristesse, de crainte, de haine, d'horreur. Les idées de l'un et de l'autre en font naître le sentiment. Quelques uns pensent que le mal agit plus sur nous ; que le bien ne nous détermine point d'une manière immédiate, mais par l'inquiétude ou malaise qui fait le fond des desirs. Tout cela n'est pas essentiel : que ce soit par ce malaise qu'un bien imparfait laisse en nous, que le cœur se détermine, ou que le bien et le mal nous meuvent également d'une manière immédiate, il demeure inébranlable, dans l'une et l'autre hypothèse, que nos passions et nos idées actuelles sont le principe universel de toutes nos volontés. Je crois l'avoir démontré d'une

manière évidente ; mais comme les exemples sont bien plus palpables que les meilleures raisons, je veux en donner encore un. Vous y pourrez suivre à loisir tous les mouvements de l'esprit.

Représentez-vous donc un homme d'une santé languissante et d'un esprit corrompu ; placez-le auprès d'une femme aussi corrompue que lui : l'indécence de cet exemple doit le rendre encore plus sensible ; d'ailleurs il a ses modèles dans toutes les conditions. J'unis par les nœuds les plus forts, des cœurs unis par leurs penchants. Mais je suppose que cet homme est exténué de débauches ; ses lâches habitudes ont détruit sa santé : cependant il n'est pas auprès de sa maîtresse pour les renouveler toujours ; il n'est venu que pour la voir ; sa pensée n'ose aller plus loin, parce qu'il souffre et qu'il languit. Voilà une résolution prise sur sa langueur présente et le souvenir du passé. Remarquez que sa volonté ne se forme pas d'elle-même ; cela est essentiel. Cette volonté néanmoins ne doit pas trop nous arrêter. Tout est vicieux au sein du vice ; la sagesse d'un homme faible est

aussi fragile que lui ; l'occasion en est le tombeau. Voici donc déjà l'habitude qui combat les sages conseils. L'habitude est toujours puissante, même sur un corps languissant. Pour peu que les esprits soient mus, leurs profondes traces se rouvrent, et leur donnent un cours plus facile. Près de l'objet de son amour, l'homme que je viens de vous peindre, éprouve ce fatal pouvoir : son sang circule avec vitesse, sa faiblesse même s'anime, ses craintes et ses réflexions disparaissent comme des ombres. Pourrait-il songer à la mort lorsqu'il sent renaître sa vie, et prévoir la douleur lorsqu'il est enivré de plaisir ? Sa force et son feu se rallument. Ce n'est pas qu'il ait oublié sa première résolution ; peut-être est-elle encore présente. Mais, comme un souvenir fâcheux qui chancelle et s'évanouit, des desirs plus doux la combattent ; l'objet de ses terreurs est loin, le plaisir est proche et certain ; il y touche en mille manières par les sens ou par la pensée ; le parfum d'une fleur que l'on vient de cueillir ne pénètre pas aussi vite que les impressions du plaisir ; le goût des mets les plus

rares n'entre pas si avant dans un homme affamé, ni celui d'un vin délicieux dans la pensée d'un ivrogne. Cependant l'expérience mêle encore quelque inquiétude à ces sentiments flatteurs ; de secrets retours les balancent ; des volontés commencées tombent et meurent aussitôt ; la proximité du plaisir et la prévoyance des peines opposent entre eux ces desirs, les éteignent et les raniment : faites attention à cela. Mais enfin qu'est-ce que la vie, lorsqu'elle est abîmée dans la vue de la mort. dans une tristesse sauvage, sans plaisir et sans liberté ? quelle folie de quitter le présent pour l'avenir, le certain pour l'incertain ! Les voluptés les plus molles trouvent leur contre-poison ; le régime, les remèdes réparent bientôt les forces. Ce n'est point un mal sans ressource que de céder à l'occasion. Une seule faiblesse est-elle sans retour ? Dorénavant l'on peut fuir le danger ; mais on a tant fait de chemin..... Là-dessus vient un regard qui donne d'autres pensées ; la crainte et la raison se cachent, le charme présent les dissipe, et la volonté dominante se consomme dans le plaisir.

Mais si cet homme, direz-vous, voulait retenir ses idées, sa première résolution ne s'effacerait pas ainsi. S'il le voulait bien, d'accord; mais je l'ai déjà dit, et je le répète encore, cet homme ne peut le vouloir, que ses réflexions n'aient la force de créer cette volonté. Or, ses sensations plus puissantes exténuent ses réflexions, et ses réflexions exténuées produisent des desirs si faibles, qu'ils cèdent sans résistance à l'impression des sens.

Sentez donc dans ces exemples la vérité des principes que j'ai établis, faites-en l'application. Le voluptueux de sang-froid connaît et veut son vrai bien, qui est la vie et la santé; près de l'objet de sa passion, il en perd le goût et l'idée; conséquemment il s'en éloigne, il court après un bien trompeur. Lorsque la raison s'offre à lui, son affection se tourne vers elle; lorsqu'elle fait place au mensonge, ou que captivée par l'objet présent, son affection change aussi, sa volonté suit ses idées ou ses sentiments actuels : rien n'est si simple que cela.

La raison et les passions, les vices et la

vertu dominent ainsi tour à tour selon leur degré de force et selon nos habitudes ; selon notre tempérament, nos principes, nos mœurs ; selon les occasions, les pensées, les objets qui sont sous les yeux de l'esprit. Jésus-Christ a marqué cette disposition et cette faiblesse des hommes en leur apprenant la prière. Craignez, dit-il, les tentations ; priez Dieu qu'il vous en éloigne, et qu'il vous détourne du mal. Mais les hommes, peu capables de replier leur esprit, prennent ce pouvoir qui est en eux d'être mus indifféremment vers toute sorte d'objets par leur volonté toute seule, pour une indépendance totale. Il est bien vrai que leur cœur est maniable en tout sens ; mais leurs desirs orgueilleux dépendent de leurs pensées, et leurs pensées de Dieu seul. C'est donc dans cette puissance de nous mouvoir de nous-mêmes, selon les lois de notre être, que consiste la liberté : cependant ces lois dépendent des lois de la création, car elles sont éternelles, et Dieu seul peut les changer par les effets de sa grâce.

Vous pourrez, si vous le voulez, user d'une

distinction, n'appeler point liberté les mouvements des passions nés d'une action étrangère, quoiqu'elle soit invisible ; vous ne donnerez ce nom qu'aux seules dispositions qui soumettent nos démarches aux règles de la raison : toutefois ne sortez point d'un principe irréfutable ; reconnaissez toujours que la même raison, la sagesse et la vertu ne sont que des dépendances du principe de notre être, ou des impulsions nouvelles de Dieu qui donne la vie et le mouvement à tout.

Mais, afin de retenir ces vérités importantes, permettez que je les place sous le même point de vue. Nous avons mis d'abord toute la liberté à pouvoir agir de nous-mêmes et de notre propre gré ; nous avons reconnu cette puissance en nous, quoiqu'elle y soit limitée par les objets extérieurs ; nous n'admettons point cependant de volontés indépendantes des lois de la création, parce que cela serait impie et contraire à l'expérience, à la raison, à la foi. Mais cette dépendance nécessaire ne détruit point la liberté ; elle nous est même extrêmement utile. Que serait-ce qu'une volonté sans guide. sans règle,

sans cause? Il est heureux pour nous qu'elle soit dirigée ou par nos sentiments ou par notre raison: car nos sentiments, nos idées ne diffèrent point de nous-mêmes, et nous sommes vraiment libres, lorsque les objets extérieurs ne nous meuvent point malgré nous.

La volonté rappelle ou suspend nos idées; nos idées forment ou varient les lois de la volonté; les lois de la volonté sont par là des dépendances des lois de la création: mais les lois de la création ne nous sont point étrangères; elles constituent notre être, elles forment notre essence; elles sont entièrement nôtres, et nous pouvons dire hardiment que nous agissons par nous-mêmes, quand nous n'agissons que par elles.

La violence que nos desirs souffrent des objets du dehors est entièrement distincte de la nécessité de nos actions. Une action involontaire n'est point libre; mais une action nécessaire peut être volontaire, et libre par conséquent. Ainsi la nécessité n'exclut point la liberté; la religion les admet l'une et l'autre: la foi, la raison, l'expérience s'ac-

cordent à cette opinion ; c'est par elle que l'on concilie l'Écriture avec elle-même et avec nos propres lumières : qui pourrait la rejeter ?

Connaissons donc ici notre sujétion profonde. Que l'erreur, la superstition se fondent à la lumière présente à nos yeux ; que leurs ombres soient dissipées, qu'elles tombent, qu'elles s'effacent aux rayons de la vérité, comme des fantômes trompeurs. Adorons la hauteur de Dieu, qui règne dans tous les esprits comme il règne sur tous les corps ; déchirons le voile funeste qui cache à nos faibles regards la chaîne éternelle du monde et la gloire du Créateur. Quel spectacle admirable que ce concert éternel de tant d'ouvrages immenses, et tous assujétis à des lois immuables ! O majesté invisible ! votre puissance infinie les a tirés du néant, et l'univers entier dans vos mains formidables est comme un fragile roseau. L'orgueil indocile de l'homme oserait-il murmurer de sa subordination ? Dieu seul pouvait être parfait ; il fallait donc qu'il soumît l'homme à cet ordre inévitable, comme les autres créatures : en

sorte que l'homme pût leur communiquer son action et recevoir aussi la leur. Ainsi les objets extérieurs forment des idées dans l'esprit, ces idées des sentiments, ces sentiments des volontés, ces volontés des actions en nous et hors de nous. Une dépendance si noble dans toutes les parties de ce vaste univers doit conduire nos réflexions à l'unité de son principe; cette subordination fait la solide grandeur des êtres subordonnés. L'excellence de l'homme est dans sa dépendance ; sa sujétion nous étale deux images merveilleuses, la puissance infinie de Dieu, et la dignité de notre ame : la puissance de Dieu, qui comprend toutes choses, et la dignité de notre ame, émanée d'un si grand principe, vivante, agissante en lui, et participante ainsi de l'infinité de son être par une si belle union.

L'homme indépendant serait un objet de mépris ; toute gloire, toute ressource cessent aussitôt pour lui ; la faiblesse et la misère sont son unique partage ; le sentiment de son imperfection fait son supplice éternel: mais le même sentiment, quand on admet

sa dépendance, fait sa plus douce espérance ; il lui découvre d'abord le néant des bien finis, et le ramène à son principe, qui veut le rejoindre à lui, et qui peut seul assouvir ses desirs dans la possession de lui-même.

Cependant comme nos esprits se font sans cesse illusion, la main qui forma l'univers est toujours étendue sur l'homme ; Dieu détourne loin de nous les impressions passagères de l'exemple et du plaisir ; sa grâce victorieuse sauve ses élus sans combat, et Dieu met dans tous les hommes des sentiments très-capables de les ramener au bien et à la vérité, si des habitudes plus fortes ou des sensations plus vives ne les retenaient dans l'erreur. Mais comme il est ordinaire qu'une grâce suffisante pour les ames modérées cède à l'impétuosité d'un génie vif et sensible, nous devons attendre en tremblant les secrets jugements de Dieu, courber notre esprit sous la foi, et nous écrier avec saint Paul : O profondeur éternelle, qui peut sonder tes abîmes ! qui peut expliquer pourquoi le péché du premier homme s'est étendu

sur sa race ! pourquoi des peuples entiers qui n'ont point connu la vie sont réservés à la mort ! pourquoi tous les humains, pouvant être sauvés, sont tous exposés à périr !

RÉPONSE

A QUELQUES OBJECTIONS.

Je ne détruis en aucune manière la nécessité des bonnes œuvres, en établissant la nécessité de nos actions. Il est vrai qu'on peut inférer de mes principes, que ces mêmes œuvres sont en nous des grâces de Dieu ; qu'elles ne reçoivent leur prix que de la mort du Sauveur, et que Dieu couronne dans les justes ses propres bienfaits. Mais cette conséquence est conforme à la foi, et si conforme, qu'une autre doctrine lui serait tout-à-fait contraire, et ne pourrait pas s'expliquer. Ne me demandez donc pas pourquoi la nécessité des bonnes œuvres, dès que leur mérite ne vient pas de nous ? car ce n'est pas à moi à vous répondre là-dessus ; c'est à l'Église. On vous demanderait aussi pourquoi la mort de Jésus-Christ ? Dieu ne pouvait-il pas faire qu'Adam ne péchât jamais ? Ne pouvait-il racheter son péché que par le sang de son fils ? Sans doute un Dieu tout-puissant

pouvait changer tout cela ; il pouvait créer les hommes aussi heureux que les anges, il pouvait les faire naître sans péché : de même il pouvait nous sauver et nous condamner sans les œuvres. Qui doute de ces vérités? Cependant il ne le veut pas, et cette raison doit suffire, parce qu'il n'y a rien qui répugne à l'idée d'un être parfait dans une pareille doctrine, et que n'ayant point de prétexte pour la rejeter, nous avons l'autorité de l'Église pour l'accepter ; ce qui fait pencher la balance et décide la question.

Mais, poursuivez-vous, si c'est Dieu qui est l'auteur de nos bonnes œuvres, et que tout soit en nous par lui, il est aussi l'auteur du mal, et conséquemment vicieux : blasphème qui fait horreur. Or, je vous demande à mon tour, qu'entendez-vous par le mal? Je sais bien que les vices sont en nous quelque chose de mauvais, parce qu'ils entraînent toutes sortes de désordres et la ruine des sociétés. Mais les maladies ne sont-elles pas mauvaises, les pestes, les inondations? Cependant cela vient de Dieu, et c'est lui qui fait les monstres et les plus nuisibles

animaux ; c'est lui qui crée en nous un esprit si fini et un cœur si dépravé, que, s'il a mis dans notre esprit le principe des erreurs, et dans notre cœur le principe des vices, comme on ne peut le nier, pourquoi répugnerait-il de le faire auteur de nos fautes et de toutes nos actions? Nos actions ne tirent leur être, leur mérite ou leur démérite, que du principe qui les a produites : or, si nous reconnaissons que Dieu a fait le principe qui est mauvais, pourquoi refuser de croire qu'il est l'auteur des actions, qui n'en sont que les effets ? N'y a-t-il pas contradiction dans ce bizarre refus?

Il ne sert de rien de répondre que Dieu met en nous la raison pour contenir ce principe vicieux, et que nous nous perdons par le mauvais usage que nous faisons de notre volonté. Notre volonté n'est corrompue que par ce mauvais principe, et ce mauvais principe vient de Dieu ; car il est manifeste que le Créateur a donné aux créatures leur degré d'imperfection. Il n'eût pu les former parfaites, vu qu'il ne peut y avoir qu'un seul être parfait : ainsi elles sont imparfaites, et

comme imparfaites, vicieuses; car le vice n'est autre chose qu'une sorte d'imperfection. Mais de ce que la créature est imparfaite, doit-on tirer que Dieu l'est? et de ce que la créature imparfaite est vicieuse, peut-on conclure que le Créateur est vicieux?

Au moins serait-il injuste, direz-vous, de punir dans les créatures une imperfection nécessaire. Oui; selon l'idée que vous avez de la justice; mais ne répugne-t-il pas à cette même idée que Dieu punisse le péché d'Adam jusque dans sa postérité, et qu'il impute aux nations idolâtres l'infraction des lois qu'ils ignorent[1]? Que répondez-vous cependant, lorsqu'on vous oppose cela? Vous dites que la justice de Dieu n'est point semblable à la nôtre; qu'elle n'est point dépendante de nos faibles préjugés; qu'elle est au-dessus de notre raison et de notre esprit. Eh! qui m'empêche de répondre la même chose: il n'y a pas de suite dans votre créance, ou du moins dans vos discours; car, lorsqu'on vous presse un peu sur le péché originel et sur le reste, vous dites qu'on n'a pas d'idée

[1] Il semble qu'il faut *qu'elles ignorent*. B.

de la justice de Dieu ; et lorsque vous me combattez, vous voulez qu'on y en attache une qui condamne mes sentiments, et alors vous n'hésitez point à rendre la justice divine semblable à la justice humaine ? Ainsi vous changez les définitions des choses selon vos besoins. Je suis de meilleure foi, je dis librement ma pensée : je crois que Dieu peut à son gré disposer de ses créatures, ou pour un supplice éternel, ou pour un bonheur infini, parce qu'il est le maître, et qu'il ne nous doit rien. Je n'ai sur cela qu'un langage, vous ne m'en verrez pas changer. Je ne pense donc pas que la justice humaine soit essentielle au Créateur ; elle nous est indispensable, parce qu'elle est des lois de Dieu la plus vive et la plus expresse ; mais l'auteur de cette loi ne dépend que de lui seul, n'a que sa volonté pour règle, son bonheur pour unique fin. Il est vrai qu'il n'y a rien au monde de meilleur que la justice, que l'équité, que la vertu ; mais ce qu'il y a de plus grand dans les hommes, est tellement imparfait, qu'il ne saurait convenir à celui qui est parfait ; c'est même une su-

perstition que de donner nos vertus à Dieu : cependant il est juste en un sens, il l'a dit, nous devons le croire. Or voici quelle est sa justice : il donne une règle aux hommes, qui doit juger leurs actions, et il les juge exactement par cette règle ; il n'y déroge jamais. Par cette égalité constante, il justifie bien sa parole, puisque la justice n'est autre chose que l'amour de l'égalité ; mais cette égalité qu'il met entre les hommes n'est point entre les hommes et lui. Peut-il y avoir de l'égalité dans une distance infinie des créatures au Créateur ? cela se peut-il concevoir ? Il se contredit, dites-vous, s'il est vrai qu'il nous donne une loi dont il nous écarte lui-même. Non, il ne se contredit point, sa loi n'est point sa volonté ; il nous a donné cette loi pour qu'elle jugeât nos actions : mais comme il ne veut pas nous rendre tous heureux, il ne veut pas non plus que tous suivent sa loi : rien de si facile à connaître.

Dieu n'est donc pas bon, direz-vous. Il est bon, puisqu'il donne à tant de créatures des grâces qu'il ne leur doit point, et qu'il les sauve ainsi gratuitement. Il aurait plus

de bonté, selon nos faibles idées, s'il voulait nous sauver tous. Sans doute il le pourrait, puisqu'il est tout-puissant; mais, puisqu'il le pourrait et qu'il ne le fait pas, il faut conclure qu'il ne le veut pas, et qu'il a raison de ne le pas vouloir.

Il le veut, selon nous, me répondrez-vous; mais c'est nous qui lui résistons. O le puissant raisonnement! Quoi! celui qui peut tout, peut donc vouloir en vain; il manque donc quelque chose à sa puissance ou à sa volonté, car si l'une et l'autre étaient entières, qui pourrait leur résister? Sa volonté, dit-on, n'est que conditionnelle, c'est sous des conditions qu'il veut notre salut; mais quelle est cette volonté? Dieu peut tout, il sait tout; et il veut mon salut, que je ne ferai pas, qu'il sait que je ne ferai pas, et qu'il tient à lui d'opérer! Ainsi Dieu veut une chose qu'il sait qui n'arrivera pas, et qu'il pourrait faire arriver. Quelle étrange contradiction! Si un homme sachant que je veux me noyer, et pouvant m'en empêcher sans qu'il lui en coûte rien, et m'ôter même cette funeste volonté, me laissait ce-

pendant mourir et suivre ma résolution, dirait-on qu'il veut me sauver, tandis qu'il me laisse périr ? Tant de nations idolâtres que Dieu laisse dans l'erreur, et qu'il aveugle lui-même, comme le dit l'Écriture, prouvent-elles, par leur misère et par leur abandonnement, que Dieu veut aussi leur salut ? Il est mort pour tous, j'en conviens ; c'est-à-dire, que sa mort les a tous rendus capables d'être lavés des souillures du péché originel, et d'aspirer au ciel qui leur était fermé, grâce qu'ils n'avaient point avant. Mais de ce que tous sont rendus capables d'être sauvés, peut-on conclure que Dieu veut les sauver tous ? Si vous le dites pour ne pas vous rendre, pour défendre votre opinion, voilà en effet une fuite ; mais si c'est pour nous persuader, y parviendrez-vous par là, et osez-vous l'espérer ? Pensez-vous qu'un Américain, d'un esprit simple et grossier, comme sont la plupart des hommes, qui ne connaît pas Jésus-Christ, à qui l'on n'en a jamais parlé, et qui meurt dans un culte impie, soutenu par l'exemple de ses ancêtres, et défendu par tous ses docteurs ;

pensez-vous, dis-je, que Dieu veuille aussi sauver cet homme, qu'il a si fort aveuglé? pensez-vous au moins qu'on le croie sur votre simple affirmation, et vous-même le croyez-vous?

Vous craignez, dites-vous, que ma doctrine ne tende à corrompre les hommes, et à les désespérer. Pourquoi donc cela, je vous prie? qu'ai-je dit à cet effet? J'enseigne, il est vrai, que les uns sont destinés à jouir, et les autres à souffrir toute l'éternité. C'est là la créance inviolable de tous ceux qui sont dans l'Église, et j'avoue que c'est un mystère que nous ne comprenons pas. Mais voici ce que nous savons avec la dernière évidence; voici ce que Dieu nous apprend. Ceux qui pratiqueront la loi sont destinés à jouir, ceux qui la transgresseront à souffrir; il n'en faut pas savoir davantage pour conduire ses actions, et pour s'éloigner du mal. J'avoue que si cette notion ne se trouve pas suffisante, si elle ne nous entraîne pas, c'est qu'elle trouve en nous des obstacles plus forts; mais il faut convenir aussi que, bien loin de nous pervertir, rien n'est

plus capable au contraire de nous convertir ; et ceux qui s'abandonnent dans la vue de leur sujétion, agissent contre les lumières de la plus simple raison, quoique nécessairement.

Il ne faut donc pas dire que notre doctrine soit plus dangereuse que les autres : rien n'est moins vrai que cela ; elle a l'avantage de concilier l'Écriture avec elle-même et vos propres contradictions. Il est vrai qu'elle laisse des obscurités ; mais elle n'établit point d'absurdités, elle ne se contredit pas. Cependant je sais le respect que l'on doit aux explications adoptées par l'Église ; et si l'on peut me faire voir que les miennes leur sont contraires, ou même qu'elles s'en éloignent, quelque vraies qu'elles me paraissent, j'y renonce de tout mon cœur ; sachant combien notre esprit sur de semblables matières est sujet à l'illusion, et que la vérité ne peut pas se trouver hors de l'Église catholique, et du pape qui en est le chef.

DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ.

Notre vie ne serait qu'une suite de caprices, si notre volonté se déterminait d'elle-même et sans motifs. Nous n'avons point de volonté qui ne soit produite par quelque réflexion ou par quelque passion. Lorsque je lève la main, c'est pour faire un essai de ma liberté ou par quelque autre raison. Lorsqu'on me propose au jeu de choisir pair ou impair, pendant que les idées de l'un et de l'autre se succèdent dans mon esprit avec vitesse, mêlées d'espérance et de crainte, si je choisis pair, c'est parce que la nécessité de faire un choix s'offre à ma pensée au moment que pair y est présent. Qu'on propose tel exemple qu'on voudra, je démontrerai à un homme de bonne foi que nous n'avons aucune volonté qui ne soit précédée par quelque sentiment ou par quelque raisonnement

qui la font naître. Il est vrai que la volonté a aussi le pouvoir d'exciter nos idées ; mais il faut qu'elle-même soit déterminée auparavant par quelque cause. La volonté n'est jamais le premier principe de nos actions, elle est le dernier ressort ; c'est l'aiguille qui marque les heures sur une pendule et qui la pousse à sonner. Ce qui dérobe à notre esprit le mobile de ses volontés, c'est la fuite précipitée de nos idées ou la complication des sentiments qui nous agitent. Le motif qui nous fait agir a souvent disparu lorsque nous agissons, et nous n'en trouvons plus la trace. Tantôt la vérité et tantôt l'opinion nous déterminent, tantôt la passion ; et tous les philosophes, d'accord sur ce point, s'en rapportent à l'expérience. Mais, disent les sages, puisque la réflexion est aussi capable de nous déterminer que le sentiment, opposons donc la raison aux passions lorsque les passions nous attaquent. Ils ne font pas attention que nous ne pouvons même avoir la volonté d'appeler à notre aide la raison, lorsque la passion nous conseille et nous préoccupe de son objet. Pour résister à la passion, il faudrait

au moins vouloir lui résister. Mais la passion vous fera-t-elle naître le desir de combattre la passion, dans l'absence de la raison vaincue et dissipée? Le plus grand bien connu, dit-on, détermine nécessairement notre ame. Oui, s'il est senti tel et présent à notre esprit; mais si le sentiment de ce prétendu bien est affaibli, ou que le souvenir de ses promesses sommeille dans le sein de la mémoire, le sentiment actuel et dominant l'emporte sans peine : entre deux puissances rivales, la plus faible est nécessairement vaincue. Le plus grand bien connu parmi les hommes, c'est sans difficulté le paradis. Mais lorsqu'un homme amoureux se trouve vis-à-vis de sa maîtresse, ou l'idée de ce bien suprême ne se présente pas à son esprit, quoiqu'elle y soit empreinte, ou elle se présente si faiblement que le sentiment actuel et passionné d'un plaisir volage prévaut sur l'image effacée d'une éternité de bonheur; de sorte qu'à parler exactement, ce n'est pas le plus grand bien connu qui nous détermine, mais le bien dont le sentiment agit avec le plus de force sur notre ame, et dont l'idée nous est

28.

plus présente. Et de tout cela je conclus que nous ne faisons ordinairement que ce que nous voulons, mais que nous ne voulons jamais que ce que nos passions ou nos réflexions nous font vouloir; que par conséquent toutes nos fautes sont des erreurs de notre esprit ou de notre cœur. Nous nous figurons plaisamment que lorsque la passion nous porte à quelque mal, et que la raison nous en détourne, il y a encore en nous un tiers auquel il appartient de décider. Mais ce tiers, quel est-il? je le demande. Je ne connais dans l'homme que des sentiments et des pensées; quand les passions lui donnent un mauvais conseil, à qui aura-t-il recours? A sa raison? mais si la raison lui dit ellemême d'obéir cette fois à ses passions, qui le sauvera de l'erreur? Y a-t-il dans son esprit un autre tribunal qui puisse infirmer les arrêts et les résolutions de celui-ci? Approfondissons davantage. Tout être créé dépend nécessairement des lois de sa création; l'homme est visiblement dans cette dépendance; ses actions pourraient-elles lui appartenir lorsque son être même ne lui est pas

propre ? Dieu même ne pourrait suspendre ses lois absolues sur notre ame, sans anéantir en elle toute action. Un être qui a tout reçu ne peut agir que par ce qui lui a été donné ; et toute la puissance divine qui est infinie, ne saurait le rendre indépendant. Toutefois, en suivant ces lois primitives dont je parle, nous suivons nos propres desirs. Ces lois sont l'essence de notre etre, et ne sont point distinctes de nous-mêmes, puisque nous n'existons qu'en elles. Nous nommons liberté avec raison la puissance d'agir par elles, et nécessité la violence qu'elles souffrent des objets extérieurs, comme lorsque nous sommes en prison ou dans quelque autre dépendance involontaire. Ce qui fait illusion aux partisans du libre arbitre, c'est le sentiment qu'ils en trouvent dans leur conscience. Ce sentiment-là n'est point faux. Soit que nos passions ou nos réflexions nous déterminent, il est vrai que c'est nous qui nous déterminons ; car il y aurait de la folie à distinguer nos sentiments ou nos pensées de nous-mêmes. Ainsi la liberté et la nécessité subsistent ensemble. Ainsi le raisonnement et

l'expérience justifient la foi qui les admet. C'est ce que M. de Voltaire a parfaitement bien exprimé dans ces beaux vers :

Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujétir, sans la tyranniser ;
A ses suprêmes lois, d'autant mieux attachée
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent au destin pense donner des lois.

HENRIADE, *Chant VII*, *v.* 285—96.

J'aimerais mieux avoir fait ces douze vers que le long chapitre de la puissance de M. Locke. C'est le propre des philosophes qui ne sont que philosophes, de dire quelquefois obscurément en un volume, ce que la poésie et l'éloquence peignent beaucoup mieux d'un seul trait.

Fait à Besançon, au mois de juillet 1737.

RÉPONSE

AUX

CONSÉQUENCES DE LA NÉCESSITÉ.

On dit : Si tout est nécessaire, il n'y a plus de vice. Je réponds qu'une chose est bonne ou mauvaise en elle-même, et nullement parce qu'elle est nécessaire ou ne l'est pas. Qu'un homme soit malade parce qu'il le veut, ou qu'il soit malade sans le vouloir, cela ne revient-il pas au même ? Celui qui s'est blessé lui-même à la chasse, n'est-il pas aussi réellement blessé que celui qui a reçu à la guerre un coup de fusil ? Et celui qui est en délire pour avoir trop bu, n'est-il pas aussi réellement fou pendant quelques heures, que celui qui l'est devenu par maladie ? Dira-t-on que Dieu n'est point parfait, parce qu'il est nécessairement parfait ? Ne faut-il pas dire, au contraire, qu'il est d'autant plus parfait, qu'il ne peut être imparfait ? S'il

n'était pas nécessairement parfait, il pourrait déchoir de sa perfection à laquelle il manquerait un plus haut degré d'excellence, et qui dès-lors ne mériterait plus ce nom. Il en est de même du vice : plus il est nécessaire, plus il est vice ; rien n'est plus vicieux dans le monde que ce qui, par son fond, est incapable d'être bien. Mais, dira quelqu'un, si le vice est une maladie de notre ame, il ne faut donc pas traiter les vicieux autrement que des malades. Sans difficulté : rien n'est si juste, rien n'est plus humain. Il ne faut pas traiter un scélérat autrement qu'un malade; mais il faut le traiter comme un malade. Or, comment en use-t-on avec un malade ? par exemple, avec un blessé qui a la gangrène dans le bras ? Si on peut sauver le bras sans risquer le corps, on sauve le bras ; mais si on ne peut sauver le bras qu'au péril du corps, on le coupe, n'est-il pas vrai ? Il faut donc en user de même avec un scélérat : si on peut l'épargner sans faire tort à la société dont il est membre, il faut l'épargner; mais si le salut de la société dépend de sa perte, il faut qu'il

meure ; cela est dans l'ordre. Mais Dieu punira-t-il aussi ce misérable dans l'autre monde, qui a été puni dans celui-ci, et qui n'a vécu d'ailleurs que selon les lois de son être ? Cette question ne regarde pas les philosophes, c'est aux théologiens à la décider. Ah ! du moins, continue-t-on, en punissant le criminel qui nuit à la société, vous ne direz pas que c'est un homme faible et méprisable, un homme odieux. Et pourquoi ne le dirais-je pas ? Ne dites-vous pas vous-même d'un homme qui manque d'esprit, que c'est un sot ? et de celui qui n'a qu'un œil, ne dites-vous pas qu'il est borgne ? Assurément, ce n'est pas leur faute s'ils sont ainsi faits. Cela est tout différent, répondez-vous : je dis d'un homme qui manque d'esprit que c'est un sot ; mais je ne le méprise point. Tant mieux ; vous faites fort bien ; car si cet homme qui manque d'esprit a l'ame grande, vous vous tromperiez en disant que c'est un homme méprisable ; mais de celui qui manque en même temps d'esprit et de cœur, vous ne pouvez pas vous tromper en disant qu'il est méprisable, parce que dire

qu'un homme est méprisable, c'est dire qu'il manque d'esprit et de cœur. Or, on n'est point injuste quand on ne pense en cela que ce qui est vrai et ce qu'il est très-impossible de ne pas penser. A l'égard de ceux que la nature a favorisés des beautés du génie ou de la vertu, il faudrait être bien peu raisonnable pour se défendre de les aimer, par cette raison qu'ils tiennent tous ces biens de la nature. Quelle absurdité! quoi, parce que M. de Voltaire est né poète, j'estimerais moins ses poésies? parce qu'il est né humain, j'honorerais moins son humanité? parce qu'il est né grand et sociable, je n'aimerais pas tendrement toutes ses vertus? C'est parce que toutes ces choses se trouvent en lui invinciblement, que je l'en aime et l'en estime davantage; et comme il ne dépend pas de lui de n'être pas le plus beau génie de son siècle, il ne dépend pas de moi de n'être pas le plus passionné de ses admirateurs et de ses amis. Il est bon nécessairement, je l'aime de même. Qu'y a-t-il de beau et de grand que ce que la nature a fait? Qu'y a-t-il de difforme et de faible que ce qu'elle a produit dans sa ri-

gueur? Quoi de plus aimable que ses dons, ou de plus terrible que ses coups? Mais, poursuivez-vous, malgré cela je ne puis m'empêcher d'excuser un homme que la nature seule a fait méchant. Eh bien, mon ami, excusez-le; pourquoi vous défendre de la pitié? La nature a rempli le cœur des bons de l'horreur du vice; mais elle y a mis aussi la compassion pour tempérer cette haine trop fière, et les rendre plus indulgents. Si la créance de la nécessité augmente encore ces sentiments d'humanité, si elle rappelle plus fortement les hommes à la clémence, quel plus beau système? O mortels, tout est nécessaire : le rien ne peut rien engendrer; il faut donc que le premier principe de toutes choses soit éternel; il faut que les êtres créés qui ne sont point éternels tiennent tout ce qui est en eux de l'Être éternel qui les a faits. Or, s'il y avait dans l'esprit de l'homme quelque chose de véritablement indépendant; s'il y avait, par exemple, une volonté qui ne dépendît pas du sentiment et de la réflexion qui la précèdent, il s'ensuivrait que cette volonté serait à elle-

même son principe. Ainsi il faudrait dire qu'une chose qui a commencé, a pu se donner l'être avant que d'être ; il faudrait dire que cette volonté qui hier n'était point, s'est pourtant donné l'existence qu'elle a aujourd'hui : effet impossible et contradictoire. Ce que je dis de la volonté, il est aisé de l'appliquer à toute autre chose ; il est, dis-je, aisé de sentir que c'est une loi générale à laquelle est soumise toute la nature. En un mot, je me trompe fort, ou c'est une contradiction de dire qu'une chose est, et qu'elle n'est pas nécessairement. Ce principe est beau et fécond, et je crois qu'on en peut tirer les conséquences les plus lumineuses sur les matières les plus difficiles : mais le malheur veut que les philosophes ne fassent qu'entrevoir la vérité, et qu'il y en ait peu de capables de la mettre dans un beau jour.

Sur la Justice.

La justice est le sentiment d'une ame amoureuse de l'ordre, et qui se contente *du sien*. Elle est le fondement des sociétés ; nulle vertu n'est plus utile au genre humain;

nulle n'est consacrée à meilleur titre. Le potier ne doit rien à l'argile qu'il a pétri, dit saint Paul; Dieu ne peut être injuste. Cela est visible; mais nous en concluons qu'il est donc juste, et nous nous étonnons qu'il juge tous les hommes par la même loi, quoiqu'il ne donne pas à tous la même grace; et quand on nous démontre que cette conduite est formellement opposée aux principes de l'équité, nous disons que la justice divine n'est point semblable à la justice humaine: qu'on définisse donc cette justice contraire à la nôtre. Il n'est pas raisonnable d'attacher deux idées différentes au même terme, pour lui donner tantôt un sens, tantôt un autre, selon nos besoins; et il faudrait ôter toute équivoque sur une matière de cette importance.

Sur la Providence.

Les inondations ou la sécheresse font périr les fruits; le froid excessif dépeuple la terre des animaux qui n'ont point d'abri; les maladies épidémiques ravagent en tous lieux l'espèce humaine et changent de vastes

royaumes en déserts ; les hommes se détruisent eux-mêmes par les guerres, et le faible est la proie du fort. Celui qui ne possède rien, s'il ne peut travailler, qu'il meure; c'est la loi du sort ; il diminue et s'évanouit à la face du soleil, délaissé de toute la terre. Les bêtes se dévorent aussi entre elles : le loup, l'épervier, le faucon, si les animaux plus faibles leur échappent, périssent eux-mêmes : rivaux de la barbare cruauté des hommes, ils se partagent ses restes sanglants, et ne vivent que de carnage. O terre ! ô terre ! tu n'es qu'un tombeau et un champ couvert de dépouilles; tu n'enfantes que pour la mort. Qui t'a donné l'être ? Ton ame paraît endormie dans ses fers. Qui préside à tes mouvements ? Te faut-il admirer dans ta constante et invariable imperfection ? Ainsi s'exhale le chagrin d'un philosophe qui ne connaît que la raison et la nature sans révélation.

Sur l'économie de l'univers.

Tout ce qui a l'être a un ordre, c'est-à-dire une certaine manière d'exister qui lui est aussi essentielle que son être même : pé-

trissez au hasard un morceau d'argile ; en quelque état que vous le laissiez, cette argile aura des rapports, une forme et des proportions, c'est-à-dire un ordre, et cet ordre subsistera tant qu'un agent supérieur s'abstiendra de le déranger. Il ne faut donc pas s'étonner que l'univers ait ses lois et une certaine économie. Je vous défie de concevoir un seul atome sans cet attribut. Mais, dit-on, ce qui vous étonne, ce n'est pas que l'univers ait un ordre immuable et nécessaire, mais c'est la beauté, la grandeur et la magnificence de son ordre. Faibles philosophes ! entendez-vous bien ce que vous dites ? Savez-vous que vous n'admirez que les choses qui passent vos forces ou vos connaissances ? Savez-vous que si vous compreniez bien l'univers, et qu'il ne s'y rencontrât rien qui passât les limites de votre pouvoir, vous cesseriez aussitôt de l'admirer. C'est donc votre très-grande petitesse qui fait un colosse de l'univers. C'est votre faiblesse infinie qui vous le représente dans votre poussière, animé d'un esprit si vaste, si puissant et si prodigieux.

Cependant tout petits, tout bornés que vous êtes vous ne laissez pas d'apercevoir de grands défauts dans cet infini, et il vous est impossible de justifier tous les maux moraux et physiques que vous y éprouvez. Vous dites que c'est la faiblesse de votre esprit qui vous empêche de voir l'utilité et la bienséance de ces désordres apparents. Mais pourquoi ne croyez-vous pas tout aussi bien que c'est cette même faiblesse de vos lumières qui vous empêche de saisir le vice des beautés apparentes que vous admirez [1]? Vous répondez que

[1] *Mais pourquoi ne croyez-vous pas aussi bien que c'est cette même faiblesse de vos lumières, qui vous empêche de sentir le vice de ces beautés apparentes que vous admirez?*

Cette idée paraît absolument fausse; car la beauté de l'ordre qui régit l'univers est dans l'univers même. Ce que nous admirons, c'est que l'univers subsiste; car nous ne pouvons douter qu'il subsiste. Qu'il puisse subsister autrement, mieux si l'on veut, à la bonne heure; il n'en est pas moins vrai qu'il subsiste. Je puis voir plus loin, mais il n'en est pas moins admirable que je voie. Je puis avoir un sens de plus, mes sens n'en sont pas moins une machine

l'univers a la meilleure forme possible, puisque Dieu l'a fait tel qu'il est. Cette solution est d'un théologien, non d'un philosophe. Or, c'est par cet endroit qu'elle me touche, et je m'y soumets sans réserve. Mais je suis bien aise de faire connaître que c'est par la théologie et non par la vanité de la philosophie, qu'on peut prouver les dogmes de la religion.

admirable. Ces résultats que je ne puis nier, sont ce que j'appelle les beautés de l'ordre de l'univers. Ces beautés ne peuvent donc être simplement apparentes, puisque nous n'en jugeons que par les résultats de cet ordre. Cet ordre ne peut avoir de *vices cachés*, puisque ces vices le contrarieraient, et empêcheraient les résultats que nous admirons. Au lieu que ce que nous prenons pour des défauts peut conduire à des résultats que nous ne connaissons pas; car on peut croire à ce qu'on ignore, et non pas nier ce que l'on connaît. S.

IMITATION

DE PASCAL [1].

La religion chrétienne, disent tous les théologiens, est au-dessus de la raison ; mais elle ne peut être contre la raison : car si une chose pouvait être vraie et être néanmoins contraire à la raison, il n'y aurait aucun signe certain de vérité.

La vérité de la révélation est prouvée par les faits, continuent-ils : ce principe posé

[1] Le titre *Imitation de Pascal* et la tournure de ces réflexions pourraient les faire regarder comme une critique de la manière de Pascal, qui rapporte quelquefois des objections contre la religion sans se mettre en peine de les détruire, comme dans cette réflexion : *Les impies qui font profession de suivre la raison*, etc., tom. II, IIe. part., art. XVIII, pag. 367 et suivantes des Pensées de B. Pascal, et cette autre : *Par les partis*, etc. (Voyez les pensées de Pascal, 2 vol. in-8°. Paris, Lefèvre, 1821.) B.

conformément à la raison, elle-même doit se soumettre aux mystères révélés qui la passent.

Oui, répondent les libertins, les faits prouvés par la raison prouveraient la religion, même dans ce qui passe la raison ; mais quelle démonstration peut-on avoir sur des faits, et principalement sur des faits merveilleux que l'esprit de parti peut avoir altérés ou supposés en tant de manières ?

Une seule démonstration, ajoutent-ils, doit prévaloir sur les plus fortes et les plus nombreuses apparences. Ainsi la plus grande probabilité de nos miracles ne contre-balancerait pas une démonstration de la contradiction de nos mystères, supposé que l'on en eût une.

Il est donc question de savoir qui a pour soi la démonstration ou l'apparence. S'il n'y avait que des apparences dans les deux partis, dès-lors il n'y aurait plus de règle : car comment compter et peser toutes ces probabilités ? S'il y avait au contraire des démonstrations des deux côtés, on serait dans la même peine, puisqu'alors la démonstra-

tion ne distinguerait plus la vérité. Ainsi la vraie religion n'est pas seulement obligée de se démontrer, mais il faut encore qu'elle fasse voir qu'il n'y a de démonstration que de son côté. Aussi le fait-elle, et ce n'est pas sa faute si les théologiens qui ne sont pas tous éclairés, ne choisissent pas bien leurs preuves.

Du Stoïcisme et du Christianisme.

Les stoïciens n'étaient pas prudents, car ils promettaient le bonheur dès cette vie, dont nous connaissons tous par expérience les misères. Leur propre conscience devait les accuser et les convaincre d'imposture.

Ce qui distingue notre sainte religion de cette secte, c'est qu'en nous proposant, comme ses philosophes, des vertus surnaturelles, elle nous donne des secours surnaturels. Les libertins disent qu'ils ne croient pas à ces secours; et la preuve qu'ils donnent de leur fausseté, c'est qu'ils prétendent être aussi honnêtes gens que les vrais dévots, et qu'à leur avis un Socrate, un Trajan et un Marc-Aurèle valaient bien un David et

un Moïse ; mais ces raisons-là sont si faibles qu'elles ne méritent pas qu'on les combatte.

Illusions de l'Impie.

I.

La religion chrétienne, qui est la dominante dans ce continent, y a rendu les Juifs odieux et les empêche de former des établissements. Ainsi les prophéties, dit l'insensé, s'accomplissent par la tyrannie de ceux qui les croient et que leur religion oblige de les accomplir.

II.

Les Juifs, continue cet impie, ont été devant Jésus-Christ haïs et séparés de tous les peuples de la terre. Ils ont été dispersés et méprisés comme ils le sont. Cette dernière dispersion à la vérité est plus affreuse, car elle est plus longue, et elle n'est pas accompagnée des mêmes consolations ; cependant, ajoute l'impie, leur état présent n'est pas assez différent de leurs calamités passées, pour leur paraître un motif indispensable de conversion.

III.

Toute notre religion, poursuit-il, est appuyée sur l'immortalité de l'ame, qui n'était pas un dogme de foi chez les Juifs. Comment donc a-t-on pu nous dire de deux religions différentes dans un objet capital, qu'elles ne composent qu'une seule et même doctrine? Quel est le sectaire ou l'idolâtre qui ne prouvera pas la perpétuité de sa foi, si une telle diversité dans un tel article ne la détruit pas?

IV.

On dit ordinairement : si Moïse n'avait pas desséché les eaux de la mer, aurait-il eu l'impudence de l'écrire à la face de tout un peuple qu'il prenait à témoin de ce miracle? Voici la réponse de l'impie : Si ce peuple eût passé la mer au travers des eaux suspendues, s'il eût été nourri pendant quarante ans par un miracle continuel, aurait-il eu l'imbécillité d'adorer un veau à la face du Dieu qui se manifestait par ces prodiges, et de son serviteur Moïse?

J'ai honte de répéter de pareils raisonne-

ments. Voilà cependant les plus fortes objections de l'impiété. Cette extrême faiblesse de leurs discours n'est-elle pas une preuve sensible de nos vérités ?

Vanité des Philosophes.

Faibles hommes ! s'écrie un orateur, osez-vous vous fier encore aux prestiges de la raison qui vous a trompés tant de fois ? Avez-vous oublié ce qu'est la vie, et la mort qui va la finir ? Ensuite il leur peint avec force la terrible incertitude de l'avenir, la fausseté ou la faiblesse des vertus humaines, la rapidité des plaisirs qui s'effacent comme des songes et s'enfuient avec la vie. Il profite du penchant que nous avons à craindre ce que nous ne connaissons pas, et à souhaiter quelque chose de meilleur que ce que nous connaissons. Il emploie les menaces et les promesses, l'espérance et la crainte, vrais ressorts de l'esprit humain, qui persuadent bien mieux que la raison. Il nous interroge nous-mêmes et nous dit : N'est-il pas vrai que vous n'avez jamais été solidement heu-

reux ? Nous en convenons. N'est-il pas vrai que vous n'avez aucune certitude de ce qui doit suivre la mort ? Nous n'osons encore le nier. Pourquoi donc, mes amis, continue-t-il, refuseriez-vous d'adopter ce qu'ont cru vos pères, ce que vous ont annoncé successivement tant de grands hommes, la seule chose qui puisse nous consoler des maux de la vie et de l'amertume de la mort ? Ces paroles prononcées avec véhémence nous étonnent, et nous nous disons les uns aux autres : Cet homme connaît bien le cœur humain ; il nous a convaincus de toutes nos misères. Les a-t-il guéries, répond un philosophe ? Non, il ne l'a pu. Vous a-t-il donné des lumières, continue-t-il, sur les choses qu'il vous a convaincu de ne pas savoir ? Aucune. Que vous a-t-il donc enseigné ? Il nous a promis, répondons-nous, après cette vie, un bonheur éternel et sans mélange, et la possession immuable de la vérité. Hé, messieurs, dit ce philosophe, ne tient-il qu'à promettre pour vous convaincre ? Croyez-moi, usez de la vie, soyez sages et laborieux. Je vous promets aussi que s'il y

a quelque chose après la mort, vous ne vous repentirez point de m'avoir cru.

Ainsi un sophiste orgueilleux voudrait que l'on se confiât à ses lumières autant qu'on se confie à l'autorité de tout un peuple et de plusieurs siècles ; mais les hommes ne lui défèrent qu'autant que leurs passions le leur conseillent, et un clerc n'a qu'à se montrer dans une tribune pour les ramener à leur devoir, tant la vérité a de force.

LETTRES[1].

A M. DE VOLTAIRE.

Nancy, le 4 avril 1743.

Il y a long-temps, monsieur, que j'ai une dispute ridicule, et que je ne veux finir que par votre autorité : c'est sur une matière qui vous est connue. Je n'ai pas besoin de vous prévenir par beaucoup de paroles. Je veux vous parler de deux hommes que vous honorez, de deux hommes qui ont partagé leur siècle, deux hommes que tout le monde admire, en un mot Corneille et Racine ; il suffit de les nommer. Après cela oserai-je

[1] Les lettres suivantes pourront paraître curieuses, en ce qu'elles apprennent quelle aurait été, sans Voltaire, l'opinion de Vauvenargues sur Corneille. La première contient en partie les réflexions dont se compose le fragment intitulé : *Corneille et Racine*, et d'autres réflexions qu'il supprima sans doute d'après l'autorité de Voltaire.

30.

vous dire les idées que j'en ai formées ; en voici du moins quelques unes.

Les héros de Corneille disent de grandes choses sans les inspirer : ceux de Racine les inspirent sans les dire. Les uns parlent, et longuement, afin de se faire connaître ; les autres se font connaître parce qu'ils parlent. Surtout, Corneille paraît ignorer que les hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas, que par celles qu'ils disent.

Lorsque Racine veut peindre Acomat, il lui fait dire ces vers :

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur et vit dans leur pensée ?
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir [1] ?

L'on voit dans les deux premiers vers, un général disgracié, qui s'attendrit par le souvenir de sa gloire et sur l'attachement des troupes ; dans les deux derniers, un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans aucune intention marquée. On en trou-

[1] Bajazet, *Acte I, Scène I* B.

verait un million d'exemples dans Racine, plus sensibles que celui-ci : c'est là sa manière de peindre. Il est vrai qu'il la quitte un peu lorsqu'il met dans la bouche du même Acomat :

Et s'il faut que je meure,
Mourons, moi, cher Osmin, comme un visir, et toi
Comme le favori d'un homme tel que moi. [1].

Ces paroles ne sont peut-être pas d'un grand homme ; mais je les cite parce qu'elles semblent imitées du style de Corneille ; et c'est là ce que j'appelle, en quelque sorte, parler pour se faire connaître, et dire de grandes choses sans les inspirer.

Je sais qu'on a dit de Corneille qu'il s'était attaché à peindre les hommes tels qu'ils devraient être. Il est donc sûr au moins qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étaient ; je m'en tiens à cet aveu-là. Corneille a cru donner sans doute à ses héros un caractère supérieur à celui de la nature. Les peintres n'ont pas eu la même présomption. Quand ils ont voulu peindre les esprits célestes, ils ont pris les traits de l'enfance : c'était néanmoins un

[1] Bajazet, *Acte IV, Scène VII*. B.

beau champ pour leur imagination ; mais c'est qu'ils étaient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimères, ne pouvait donner de la vie à ses propres inventions. Si le grand Corneille, monsieur, avait fait encore attention que tous les panégyriques étaient froids, il en aurait trouvé la cause en ce que les orateurs voulaient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Corneille n'avait point de goût, parce que le bon goût n'étant qu'un sentiment vif et fidèle de la belle nature, ceux qui n'ont pas un esprit naturel ne peuvent l'avoir que mauvais. Aussi l'a-t-il fait paraître, non-seulement dans ses ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, ayant préféré les Latins et l'enflure des Espagnols aux divins génies de la Grèce.

Racine n'est pas sans défauts : quel homme en fut jamais exempt ? mais lequel donna jamais au théâtre plus de pompe et de dignité ? qui éleva plus haut la parole et y versa plus de douceur ? Quelle facilité, quelle

abondance, quelle poésie, quelles images, quel sublime dans Athalie, quel art dans tout ce qu'il a fait, quel caractère! et n'est-ce pas encore une chose admirable qu'il ait su mêler aux passions et à toute la véhémence et la naïveté du sentiment, tout l'or de l'imagination? En un mot il me semble aussi supérieur à Corneille par la poésie et le génie, que par l'esprit, le goût et la délicatesse. Mais l'esprit principalement a manqué à Corneille; et lorsque je compare ses préceptes et ses longs raisonnements aux froides et pesantes moralités de Rousseau dans ses épîtres, je ne trouve ni plus de pénétration, ni plus d'étendue d'esprit à l'un qu'à l'autre.

Cependant les ouvrages de Corneille sont en possession d'une admiration bien constante, et cela ne me surprend pas. Y a-t-il rien qui se soutienne davantage que la passion des romans? Il y en a qu'on ne relit guère, j'en conviens; mais on court tous les ouvrages qui paraissent dans le même genre, et l'on ne s'en rebute point. L'inconstance du public n'est qu'à l'égard des auteurs, mais son goût est constamment faux. Or, la cause

de cette contrariété apparente, c'est que les habiles ramènent le jugement du public ; mais ils ne peuvent pas de même corriger son goût, parce que l'ame a ses inclinations indépendantes de ses opinions. Ce qu'elle ne sent pas d'abord, elle ne le sent point par degrés, comme elle fait en jugeant ; et voilà ce qui fait que l'on voit des ouvrages que le public critique après les maîtres, qui ne lui en plaisent pas moins, parce que le public ne les critique que par réflexion et les goûte par sentiment.

D'expliquer pourquoi les romans meurent dans un si prompt oubli, et Corneille soutient sa gloire, c'est là l'avantage du théâtre. On y fait revivre les morts ; et comme on se dégoûte bien plus vite de la lecture d'une action que de sa représentation, on voit jouer dix fois sans peine une tragédie très-médiocre, qu'on ne pourrait jamais relire. Enfin les gens du métier soutiennent les ouvrages de Corneille, et c'est la plus forte objection. Mais peut-être y en a-t-il plusieurs qui se laissent emporter aux mêmes choses que le peuple. Il n'est pas sans exemple qu'avec de

l'esprit on aime les fictions sans vraisemblance et les choses hors de la nature. D'autres ont assez de modestie pour déférer au moins dans le public à l'autorité du grand nombre et d'un siècle très-respectable ; mais il y en a aussi que leur génie dispense de ces égards. J'ose dire, monsieur, que ces derniers ne se doivent qu'à la vérité : c'est à eux d'arrêter le progrès des erreurs. J'ai assez de connaissance, monsieur, de vos ouvrages, pour connaître vos déférences, vos ménagements pour les noms consacrés par la voix publique ; mais voulez-vous, monsieur, faire comme Despréaux, qui a loué toute sa vie Voiture, et qui est mort sans avoir la force de se rétracter ? J'ose croire que le public ne mérite pas ce respect. Je vois que l'on parle partout d'un poète sans enthousiasme [1], sans élévation, sans sublime; d'un homme qui fait des odes par article, comme il disait lui-même de M. de La Mothe, et qui n'ayant point de talents que celui de fondre avec quelque force dans ses poésies des images empruntées de divers auteurs,

[1] J. B. Rousseau. S.

découvre partout, ce me semble, son peu d'invention. Si j'osais vous dire, monsieur, à côté de qui le public place un écrivain si médiocre, à qui même il se fait honneur de le préférer quelquefois! mais il ne faut pas que cette injustice vous surprenne ni vous choque. De mille personnes qui lisent, il n'y en a peut-être pas une qui ne préfère en secret l'esprit de M. de Fontenelle au sublime de M. de Meaux, et l'imagination des *Lettres Persanes* à la perfection des *Lettres Provinciales*, où l'on est étonné de voir ce que l'art a de plus profond, avec toute la véhémence et toute la naïveté de la nature. C'est que les choses ne font impression sur les hommes que selon la proportion qu'elles ont avec leur génie. Ainsi le vrai, le faux, le sublime, le bas, etc., tout glisse sur bien des esprits et ne peut aller jusqu'à eux : c'est par [1] la même raison qui fait que les choses

[1] *C'est par*, etc. Tel est le texte des différentes éditions, tel est celui du manuscrit. Il semble que, dans cette phrase, *par* est de trop ; elle devient très-claire en supprimant *par*, ou *qui fait*, ou, enfin, *et*. B.

trop petites par rapport à notre vue, lui échappent, et que les trop grandes l'offusquent. D'où vient que tant de gens encore préfèrent à la profondeur méthodique de M. Locke, la mémoire féconde et décousue de M. Bayle, qui, n'ayant pas peut-être l'esprit assez vaste pour former le plan d'un ouvrage régulier, entasse dans ses réflexions sur la comète tant d'idées philosophiques, qui n'ont pas un rapport plus nécessaire entre elles que les fades histoires de madame de Villedieu [1]. D'où vient cela? Toujours du même fonds. C'est que cette demi-profon-

[1] Marie-Catherine Desjardins, marquise de Villedieu et de La Chasse, naquit à Alençon vers 1640: ses œuvres ont été recueillies en 1702, 10 vol. in-12, et 1721, 12 vol. in-12. On y trouve un grand nombre de romans. Tout y est peint avec vivacité; mais le pinceau n'est pas toujours assez correct, ni assez discret. Elle emploie quelquefois des couleurs trop romanesques, et dans ses *Mémoires du sérail*, il y a trop d'événements tragiques et invraisemblables. On a d'elle deux tragédies, *Manlius Torquatus* et *Nitetis*, jouées en 1663. Elle mourut, en 1683, à Clinchemare, petit village du Maine. B.

deur de M. Bayle est plus proportionnée aux hommes.

Que si l'on se trompe ainsi sur des choses de jugement, combien à plus forte raison sur des matières de goût, où il faut sentir, ce me semble, sans aucune gradation : le sentiment dépendant moins des choses que la vitesse avec laquelle l'esprit les pénètre.

Je parlerais encore là-dessus long-temps, si je pouvais oublier à qui je parle. Pardonnez, monsieur, à mon âge et au métier que je fais, le ridicule de tant de décisions aussi mal exprimées que présomptueuses. J'ai souhaité toute ma vie avec passion d'avoir l'honneur de vous voir, et je suis charmé d'avoir dans cette lettre une occasion de vous assurer du moins de l'inclination naturelle et de l'admiration naïve avec laquelle, monsieur, je suis du fond de mon cœur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VAUVENARGUES.

Mon adresse est à Nancy, capitaine au régiment d'infanterie du Roi.

A M. DE VAUVENARGUES,

A NANCY.

Paris, 15 avril 1743.

J'eus l'honneur de dire hier à M. le duc de Duras que je venais de recevoir une lettre d'un philosophe plein d'esprit, qui d'ailleurs était capitaine au régiment du Roi. Il devina aussitôt M. de Vauvenargues. Il serait en effet fort difficile, monsieur, qu'il y eût deux personnes capables d'écrire une telle lettre ; et depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur ; vous sentez, monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours

maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut et de la manière dont il le faut; mais en même temps je suis persuadé que ce même goût qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang à juste titre dans la mémoire des hommes. Newton en savait assurément plus qu'Archimède; cependant les *équipondérants* d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, les deux charmantes scènes du *Cid*, une grande partie de *Cinna*, le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de *Rodogune* se soutiendraient à côté d'*Athalie*, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder quand nous songeons au temps où Corneille a écrit? J'ai toujours dit : *Multæ sunt mansiones in domo patris mei*. Molière ne m'a point empêché d'estimer *le Glorieux* de M. Destouches; *Rhadamiste* m'a ému, même après *Phèdre*. Il appartient à un homme

comme vous, monsieur, de donner des préférences, et point d'exclusions.

Vous avez grande raison, je crois, de condamner le sage Despréaux d'avoir comparé Voiture à Horace[1]. La réputation de Voiture a dû tomber, parce qu'il n'est presque jamais naturel, et que le peu d'agréments qu'il a, sont d'un genre bien petit et bien frivole. Mais il y a des choses si sublimes dans Corneille au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien. Je sais,

[1] Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète
Sans l'aveu des neuf Sœurs vous a rendu poète?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?

BOILEAU, *Satire IX*. B.

monsieur, que le public ne connaît pas encore assez tous les défauts de Corneille; il y en a que l'illusion confond encore avec le petit nombre de ses rares beautés.

Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose : le public commence toujours par être ébloui. On a d'abord été ivre des *Lettres Persanes* dont vous me parlez. On a négligé le petit livre de la *Décadence des Romains* du même auteur; cependant je vois que tous les bons esprits estiment le grand sens qui règne dans ce livre d'abord méprisé, et font assez peu de cas de la frivole imagination des *Lettres Persanes*, dont la hardiesse, en certains endroits, fait le plus grand mérite. Le grand nombre des juges décide à la longue d'après les voix du petit nombre éclairé; vous me paraissez, monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti des armes que vous avez pris vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières; mais ce même esprit de justesse qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille, et la sagesse

de Locke à la profusion de Bayle, vous servira dans votre métier. La justesse sert à tout. Je m'imagine que M. de Catinat aurait pensé comme vous.

J'ai pris la liberté de remettre au coche de Nancy un exemplaire que j'ai trouvé d'une des moins mauvaises éditions de mes faibles ouvrages ; l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon estime l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que vous méritez, monsieur, votre, etc.

VOLTAIRE.

A M. DE VOLTAIRE.

A Nancy, ce 22 avril 1743.

MONSIEUR,

Je suis au désespoir que vous me forciez à respecter Corneille. Je relirai les morceaux que vous me citez ; et si je n'y trouve pas tout le sublime que vous y sentez, je ne parlerai de ma vie de ce grand homme, afin de lui rendre au moins par mon silence l'hommage que je lui dérobe par mon faible goût. Permettez-moi cependant, monsieur, de vous répondre sur ce que vous le comparez à Archimède, qu'il y a bien de la différence entre un philosophe qui a posé les premiers fondements des vérités géométriques, sans avoir d'autre modèle que la nature et son profond génie, et un homme qui, sachant les langues mortes, n'a pas même fait passer dans la sienne toute la perfection des maîtres qu'il a imités. Ce n'est pas créer, ce me semble, que de travailler avec des modèles, quoique dans une langue différente, quand on ne les égale pas. Newton, dont

vous parlez, monsieur, a été guidé, je l'avoue, par Archimède et par ceux qui ont suivi Archimède; mais il a surpassé ses guides; partant, il est inventeur. Il faudrait donc que Corneille eût aussi surpassé ses maîtres pour être au niveau de Newton, bien loin d'être au-dessus de lui. Ce n'est pas que je lui refuse d'avoir des beautés originales, je le crois; mais Racine à le même avantage. Qui ressemble moins à Corneille que Racine? Qui a suivi une route, je ne dis pas plus différente, mais plus opposée? Qui est plus original que lui? En vérité, monsieur, si l'on peut dire que Corneille a créé le théâtre, doit-on refuser à Racine la même louange? Ne vous semble-t-il pas même, monsieur, que Racine, Pascal, Bossuet, et quelques autres, ont créé la langue française? Mais si Corneille et Racine ne peuvent prétendre à la gloire des premiers inventeurs, et qu'ils aient eu l'un et l'autre des maîtres, lequel les a mieux imités?

Que vous dirai-je, après cela, monsieur, sur les louanges que vous me donnez? S'il

était convenable d'y répondre par des admirations sincères, je le ferais de tout mon cœur; mais la gloire d'un homme comme vous est à n'être plus loué et à dispenser les éloges. J'attends avec toute l'impatience imaginable le présent dont vous m'honorez. Vous croyez bien, monsieur, que ce n'est pas pour connaître davantage vos ouvrages. Je les porte toujours avec moi; mais de les avoir de votre main et de les recevoir comme une marque de votre estime, c'est une joie, monsieur, que je ne contiens point, et que je ne puis m'empêcher de répandre sur le papier. Il faut que vous voyiez, monsieur, toute la vanité qu'elle m'inspire. Je joins ici un petit discours que j'ai fait depuis votre lettre, et je vous l'envoie avec la même confiance que j'enverrais à un autre *la Mort de César* ou *Athalie*. Je souhaite beaucoup, monsieur, que vous en soyez content: pour moi, je serai charmé si vous le trouvez digne de votre critique, ou que vous m'estimiez assez pour me dire qu'il ne la mérite pas, supposé qu'il en soit indigne. Ce sera alors, monsieur, que je me permettrai d'espérer votre amitié.

En attendant, je vous offre la mienne de tout mon cœur, et suis avec passion, monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VAUVENARGUES.

P. S. Quoique ce paquet soit déjà assez considérable, et qu'il soit ridicule de vous envoyer un volume par la poste, j'espère cependant, monsieur, que vous ne trouverez pas mauvais que j'y joigne encore un petit fragment. Vous avez répondu à ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire de deux grands poètes[1], d'une manière si obligeante et si instructive, qu'il m'est permis d'espérer que vous ne me refuserez pas les mêmes lumières sur trois orateurs[2] si célèbres.

[1] Corneille et Racine. B.

[2] Bossuet, Fénélon et Pascal. B.

A M. DE VAUVENARGUES.

Paris, le 17 mai 1743.

J'ai tardé long-temps à vous remercier, monsieur, du portrait que vous avez bien voulu m'envoyer de Bossuet, de Fénélon et de Pascal; vous êtes animé de leur esprit quand vous parlez d'eux. Je vous avoue que je suis encore plus étonné que je ne l'étais que vous fassiez un métier, très-noble à la vérité, mais un peu barbare, et aussi propre aux hommes communs et bornés qu'aux gens d'esprit. Je ne vous croyais que beaucoup de goût et de connaissances, mais je vois que vous avez encore plus de génie. Je ne sais si cette campagne vous permettra de le cultiver. Je crains même que ma lettre n'arrive au milieu de quelque marche, ou dans quelque occasion où les belles-lettres sont très-peu de saison. Je réprime mon envie de vous dire tout ce que je pense, et je me borne au plaisir de vous assurer de la singulière estime que vous m'inspirez.

Je suis, monsieur, votre, etc.

VOLTAIRE.

A M. DE VOLTAIRE.

A Aix, ce 21 janvier 1745.

J'AI reçu, monsieur, avec la plus grande confiance et la reconnaissance la plus tendre, les louanges dont vous honorez mes faibles écrits. Je ne dois pas être fâché que le premier discours que j'ai pris la liberté de vous envoyer ait vu le jour, puisqu'il a votre approbation malgré ses défauts. J'aurais souhaité seulement le donner à M. de La Bruère [1] dans une imperfection moins remarquable.

[1] LA BRUÈRE, et non LA BRUYÈRE, comme le disent toutes les éditions. Nous relevons cette faute parce qu'elle a été commise même par M. Suard.

Vauvenargues ne parle évidemment pas ici de l'auteur des *Caractères*, mort en 1696, mais bien de La Bruère, poète lyrique, son contemporain, et qui publia dans le *Mercure* des fragments de ses ouvrages.

Bruère (Charles Le Clerc de La) eut le privilége du *Mercure* depuis 1744 jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, à l'âge de trente-neuf ans. Le *Mercure*, sous lui et sous Fuzelier son associé,

J'ai lu avec grande attention ce que vous me faites l'honneur de m'écrire sur La Fontaine. Je croyais que le mot *instinct* aurait pu convenir à un auteur qui n'aurait mis que du sentiment, de l'harmonie et de l'éloquence dans ses vers, et qui d'ailleurs n'aurait montré ni pénétration, ni réflexion ; mais qu'un homme qui pense partout, dans ses contes, dans ses préfaces, dans ses fables, dans les moindres choses, et dont le caractère même est de penser ingénieusement et avec finesse ; qu'un esprit si solide soit mis dans le rang des hommes qui ne pensent point, parce qu'il n'aura pas eu dans la conversation le don

ne fut point le bureau de la satire, il sut le rendre intéressant par d'autres moyens. Voltaire a fait à l'occasion d'une pièce de cet auteur (*les Voyages de l'Amour*, opéra représenté en mai 1736), les vers suivants, que nous citons parce qu'ils sont peu connus :

L'Amour t'a prêté son flambeau ;
Quinault, son ministre fidèle,
T'a laissé son plus doux pinceau :
Tu vas jouir d'un sort si beau
Sans jamais trouver de cruelle,
Et sans redouter un Boileau. ..-- B.

de s'exprimer, défaut que les hommes qui sont exagérateurs ont probablement fort enflé, et qui méritait plus d'indulgence dans ce grand poète, je vous avoue, monsieur, que cela me surprend. Il n'appartient pas à un homme né en Provence de connaître la juste signification des mots, et vous aurez la bonté de me pardonner les préventions que je puis avoir là-dessus.

J'ai corrigé mes pensées à l'égard de Molière, sur celles que vous avez eu la bonté de me communiquer; je les ajouterai à cette lettre. Je vous prie de les relire jusqu'à la fin. Si vous êtes encore assez bon pour me faire part de vos lumières sur Despréaux, je tâcherai aussi d'en profiter. J'ai le bonheur que mes sentiments sur la comédie se rapprochent beaucoup des vôtres. J'ai toujours compris que le ridicule y devait naître de quelque passion qui attachât l'esprit du spectateur, donnât de la vivacité à l'intrigue et de la véhémence aux personnages. Je ne pensais pas que les passions des gens du monde, pour être moins naïves que celles du peuple, fussent moins propres à produire

ces effets, si un auteur naïf peignait avec force leurs mœurs dépravées, leur extravagante vanité, leur esprit, sans le savoir, toujours hors de la nature, source intarissable de ridicules. J'ai vu bien souvent avec surprise le succès de quelques pièces du haut comique, qui n'avaient pas même l'avantage d'être bien pensées. Je disais alors : Que serait-ce si les mêmes sujets étaient traités par un homme qui sût écrire, former une intrigue et donner de la vie à ses peintures? C'est avec la plus sincère soumission que je vous propose mes idées. Je sais depuis long-temps qu'il n'y a que la pratique même des arts qui puisse nous donner sur la composition des idées saines. Vous les avez tous cultivés dès votre enfance avec une tendre attention; et le peu de vues que j'ai sur le goût, je les dois principalement, monsieur, à vos ouvrages. Celui [1] qui vous occupe présentement occupera bientôt la

[1] *La Princesse de Navarre*, comédie-ballet en trois actes, demandée pour la fête donnée par le roi en son château de Versailles, le 23 février 1745, à l'occasion du premier mariage du Dauphin. B.

France. Je conçois qu'un travail si difficile et si pressé demande vos soins. Vous avez néanmoins trouvé le temps de me parler de mes frivoles productions, et de consoler par les assurances de votre amitié mon cœur affligé. Ces marques aimables d'humanité sont bien chères à un malheureux qui ne doit plus avoir de pensées que pour la vertu. J'espère pouvoir vous en remercier de vive voix à la fin de mai, si ma santé me permet de me mettre en voyage. Je serais inconsolable si je ne vous trouvais pas à Paris dans ce temps-là. Un gros rhume que j'ai sur la poitrine avec la fièvre depuis quinze jours, interrompt le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous. Continuez-moi, je vous prie, monsieur, les témoignages de votre amitié. Je cesserai de vivre avant de cesser de les reconnaître.

VAUVENARGUES.

AU MÊME.

A Aix, ce 27 janvier 1745.

Je n'aurais pas été long-temps fâché, monsieur, que mes papiers eussent vu le jour, s'ils ne l'avaient dû qu'à l'estime que vous en faisiez ; mais, puisqu'ils paraissaient sans votre aveu et avec les défauts que vous leur connaissez, il vaut beaucoup mieux, sans doute, qu'ils soient encore à notre disposition. Je ne regrette que la peine qu'on vous a donnée pour une si grande bagatelle.

Mon rhume continue toujours avec la fièvre et d'autres incommodités qui m'affaiblissent et m'épuisent. Tous les maux m'assiégent. Je voudrais les souffrir avec patience, mais cela est bien difficile. Si je puis mériter, monsieur, que vous m'accordiez une amitié bien sincère, j'espère qu'elle me sera grandement utile, et fera, tant que je vivrai, ma consolation et ma force.

VAUVENARGUES.

A M. DE VAUVENARGUES [1].

A Versailles, ce 3 avril 1745.

Vous pourriez, monsieur, me dire comme Horace,

Sic raro scribis, ut toto non quater anno.

Ce ne serait pas la seule ressemblance que vous auriez avec ce sage aimable : il a pensé quelquefois comme vous dans ses vers ; mais il me semble que son cœur n'était pas si sensible que le vôtre. C'est cette extrême sensibilité que j'aime ; sans elle vous n'auriez point fait cette belle oraison funèbre dictée par l'éloquence et la tendre amitié. La première façon dont vous l'aviez commencée me paraît sans comparaison plus touchante, plus pathétique que la seconde : il n'y aurait seu-

[1] Cette lettre, imprimée pour la première fois dans la *Correspondance générale de Voltaire*, sous la date du 3 avril 1746, est du 3 avril 1745, on peut s'en assurer par la seule lecture des allusions aux divers événements de cette année ; et la réponse de Vauvenargues que nous avons sous les yeux vient encore le confirmer. B.

lement qu'à en adoucir quelques traits et à ne pas comprendre tous les hommes dans le portrait funeste que vous en faites : il y a sans doute de belles ames, et qui pleurent leurs amis avec des larmes véritables. N'en êtes-vous pas une preuve bien frappante, et croyez-vous être assez malheureux pour être le seul qui soyez sensible ?

Ne parlons plus de La Fontaine. Qu'importe qu'en plaisantant on ait donné le nom *d'instinct* au talent singulier d'un homme qui avait toujours vécu à l'aventure, qui pensait et parlait en enfant sur toutes les choses de la vie, et qui était si loin d'être philosophe ! Ce qui me charme surtout de vos réflexions, monsieur, et de tout ce que vous voulez bien me communiquer, c'est cet amour si vrai que vous témoignez pour les beaux-arts ; c'est ce goût vif et délicat qui se manifeste dans toutes vos expressions. Venez donc à Paris, j'y profiterai avec assiduité de votre séjour. Vous serez peut-être étonné de recevoir une lettre de moi, datée de Versailles. La cour ne semblait guère faite pour moi ; mais les grâces que le roi

m'a faites [1] m'y arrêtent, et j'y suis à présent plus par reconnaissance que par intérêt. Le roi part, dit-on [2], les premiers jours du mois prochain, pour aller nous donner la paix à force de victoires. Vous avez renoncé à ce métier qui demande un corps plus robuste que le vôtre, et un esprit peu philosophique : c'est bien assez d'y avoir consacré vos plus belles années. Employez, monsieur, le reste de votre vie à vous rendre heureux ; et songez que vous contribuerez à mon bonheur quand vous m'honorerez de votre commerce dont je sens tout le prix.

VOLTAIRE.

[1] Voltaire venait d'être nommé gentilhomme ordinaire, et historiographe de France. B.

[2] Louis XV partit de Versailles accompagné du Dauphin, et arriva au camp de Tournai le 8 mai 1745 ; le 11, par l'habileté du maréchal de Saxe, il gagna, sur le duc de Cumberland, la bataille de Fontenoi. B.

A M. DE VOLTAIRE.

A Aix, ce 30 avril 1745.

Je ne vous dirai pas, monsieur, *sic raro scribis*, etc. ; mais j'irai vous demander réponse de vive voix ; cela vaudra mieux. Recevez cependant ici mes compliments sincères sur les grâces que le roi vous a faites. Je desire, monsieur, qu'il fasse encore beaucoup d'autres choses qui méritent d'être louées, afin que votre reconnaissance honore toujours la vérité. Vous me permettez bien de prendre cet intérêt à votre gloire.

Je suis bien aise d'avoir parlé comme Horace *pensait quelquefois*. Je vous prie cependant de croire, quoique ce soit une chose honteuse à avouer, que je ne pense pas toujours comme je parle. Après cette petite précaution, je crois que je puis recevoir les louanges que vous me donnez sur l'amitié. Celle que je prends la liberté, monsieur, d'avoir pour vous, me rendra digne un jour de votre estime.

VAUVENARGUES.

A M. LE MARQUIS DE VAUVENARGUES.

Sur un Éloge funèbre d'un officier, composé à Prague [1].

L'ÉTAT où vous m'apprenez que sont vos yeux a tiré, monsieur, des larmes des miens, et l'éloge funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai en général. Vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré et qui a rempli votre ame de ces sentiments qui condamnent le genre humain; plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse, et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations. Voilà la première oraison funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres sont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il est bien difficile que ce genre d'écrire se

[1] Voyez cet Éloge, page 253.

garantisse de ce défaut; qui parle long-temps parle trop sans doute. Je ne connais aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible; quelle tragédié est sans remplissage; quelle ode sans strophes inutiles? mais, quand le bon domine, il faut être satisfait. D'ailleurs, ce n'est pas pour le public que vous avez écrit, c'est pour vous, c'est pour le soulagement de votre cœur, le mien est pénétré de l'état où vous êtes. Puissent les belles-lettres vous consoler! Elles sont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte assez pur; elles nous suscitent des ennemis qui nous persécutent jusqu'au tombeau. Zoïle eût été capable de faire tort à Homère vivant. Je sais bien que les Zoïles sont détestés, qu'ils sont méprisés de toute la terre, et c'est là précisément ce qui les rend dangereux. On se trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel Zoïle pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur et l'éloquence ont inspiré à un jeune officier, et qui ne serait étonné de voir le génie de M. Bossuet à Prague? Adieu, monsieur, soyez heureux, si les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir.

Je suis, avec les sentiments les plus tendres, etc., etc. [1].

VOLTAIRE.

[1] Cette lettre qui, dans la correspondance générale de Voltaire, se trouve sans date, a été écrite dans les derniers jours de décembre 1745. B.

A M. DE VOLTAIRE.

(Cette lettre s'est trouvée sans date.)

Je vous accable, monsieur, de mes lettres. Je sens l'indiscrétion qu'il y a à vous dérober à vous-même ; mais lorsqu'il me vient en pensée que je puis gagner quelque degré dans votre amitié ou votre estime, je ne résiste pas à cette idée. J'ai retrouvé, il y a peu de temps, quelques vers que j'ai faits dans ma jeunesse. Je ne suis pas assez impudent pour montrer moi-même de telles sottises ; je n'aurais jamais osé vous les lire ; mais, dans l'éloignement qui nous sépare, et dans une lettre, je suis plus hardi. Le sujet des premières pièces est peu honnête. Je manquais beaucoup de principes lorsque je les ai hasardées ; j'étais dans un âge où ce qui est le plus licencieux paraît trop souvent le plus aimable. Vous pardonnerez ces erreurs d'un esprit follement amoureux de la liberté, et qui ne savait pas encore que le plaisir même a ses bornes. Je n'achevai pas le morceau commencé sur la mort d'Orphée;

je crus m'apercevoir que les rimes redoublées que j'avais choisies n'étaient pas propres au genre terrible. Je jugeai selon mes lumières; il peut arriver qu'un homme de génie fasse voir un jour le contraire.

Si mes vers n'étaient que très-faibles, je prendrais la liberté de vous demander à quel degré; mais je crois les voir tels qu'ils sont. Je n'ai pu cependant me refuser de vous donner ce témoignage de l'amour que j'ai eu de très-bonne heure pour la poésie. Je l'aurais cultivée avec ardeur, si elle m'avait plus favorisé; mais la peine que me donna ce petit nombre de vers ridicules, me fit une loi d'y renoncer. Aimez, monsieur, malgré cette faiblesse, un homme qui aime lui-même si passionnément tous les arts; qui vous regarde, dans leur décadence, comme leur unique soutien, et respecte votre génie autant qu'il chérit vos bontés [1].

VAUVENARGUES.

P. S. Vous avez eu la bonté, monsieur, de me faire apercevoir que le commencement

[1] Cette lettre, trouvée sans date, suivit de

de mon éloge funèbre exagérait la méchanceté des hommes. Je l'ai supprimé, et rétabli un ancien exorde qui peut-être ne vaut pas mieux. J'ai fait encore quelques changements dans le reste du discours, mais je ne vous envoie que le premier. J'espère toujours avoir le plaisir de vous voir à la fin de mai. Comme ce sera probablement ici la dernière lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire, je la fais sans bornes.

près la précédente; tout porte à croire qu'elle est du mois de janvier 1746. B.

AU MÊME.

A Paris, dimanche matin, mai 1746.

Je ne mérite aucune des louanges dont vous m'honorez. Mon livre est rempli d'impertinences et de choses ridicules. Je vais cependant travailler à le rendre moins méprisable [1], puisque vous voulez bien m'aider à le refaire. Dès que vous m'aurez donné vos corrections [2], je mettrai la main à l'œuvre. J'avais le plus grand dégoût pour cet ouvrage; vos bontés réveillent mon amour-propre; je sens vivement le prix de votre amitié. Je veux du moins faire tout ce qui dépend de moi pour la mériter. J'ai dit à

[1] Vauvenargues préparait alors une édition de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, suivie de *Réflexions et Maximes*, seuls ouvrages qu'il publia, et dont l'impression, commencée sous ses yeux, ne fut terminée qu'après sa mort. B.

[2] Les corrections dont parle Vauvenargues, écrites à la marge du manuscrit, sont les notes de Voltaire qui se trouvent dans cette édition. B.

M. Marmontel ce que vous me chargiez de lui dire. J'attends impatiemment votre retour, et vous remercie tendrement.

VAUVENARGUES.

AU MÊME.

A Paris, lundi matin, mai 1746.

Vous me soutenez, mon cher maître, contre l'extrême découragement que m'inspire le sentiment de mes défauts. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir lu sitôt mes *Réflexions*. Si vous êtes chez vous ce soir, ou demain ou après demain, j'irai vous remercier. Je n'ai pas répondu hier à votre lettre, parce que celui qui l'a apportée l'a laissé chez le portier, et s'en était allé avant qu'on me la rendît. Je vous écrirais et je vous verrais tous les jours de ma vie, si vous n'étiez pas responsable au monde de la vôtre. Ce qui a fait que je vous ai si peu parlé de votre tragédie [1], c'est que mes yeux souffraient extrêmement lorsque je l'ai lue, et que j'en aurais mal jugé après une lecture si mal faite. Elle m'a paru pleine de beautés sublimes. Vos ennemis répandent dans le

[1] Vauvenargues veut ici parler de *Sémiramis*, qui ne fut représentée que deux ans plus tard, le 29 septembre 1748. B.

monde qu'il n'y a que votre premier acte qui soit supportable, et que le reste est mal conduit et mal écrit. On n'a jamais été si horriblement déchaîné contre vous, qu'on l'est depuis quatre mois. Vous devez vous attendre que la plupart des gens de lettres de Paris feront les derniers efforts pour faire tomber votre pièce. Le succès médiocre de *la Princesse de Navarre* et du *Temple de la Gloire,* leur font déjà dire que vous n'avez plus de génie. Je suis si choqué de ces impertinences, qu'elles me dégoûtent non-seulement des gens de lettres, mais des lettres mêmes. Je vous conjure, mon cher maître, de polir si bien votre ouvrage, qu'il ne reste à l'envie aucun prétexte pour l'attaquer. Je m'intéresse tendrement à votre gloire, et j'espère que vous pardonnerez au zèle de l'amitié ce conseil, dont vous n'avez pas besoin.

VAUVENARGUES.

A M. AMELOT,

Secrétaire d'État pour les affaires étrangères.

MONSEIGNEUR,

Je suis sensiblement touché que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire et celle que j'ai pris la liberté de vous adresser pour le roi, n'aient pu attirer votre attention. Il n'est pas surprenant, peut-être, qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps d'examiner de pareilles lettres; mais, monseigneur, me permettrez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale où se trouve un gentilhomme qui n'a que du zèle de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le découragement que l'on remarque dans la noblesse des provinces, et qui éteint toute émulation? J'ai passé, monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait; et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait du moins au niveau

de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. Je suis pénétré, monseigneur, qu'une confiance que j'avais principalement fondée sur l'amour de mon devoir se trouve entièrement déçue. Ma santé ne me permettant plus de continuer mes services à la guerre, je viens d'écrire à M. le duc de Biron pour le prier de nommer à mon emploi. Je n'ai pu dans une situation si malheureuse me refuser à vous faire connaître mon désespoir. Pardonnez-moi, monseigneur, s'il me dicte quelque expression qui ne soit pas assez mesurée.

Je suis etc., etc.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

